
SKOTTORPS · BOKSAMLING ·



№ 2.






SKOTTORPS · BOKSAMLING ·



COLLECTION COMPLETTE DES ŒUVRES DE MR. de VOLTAIRE.

DERNIÉRE ÉDITION.

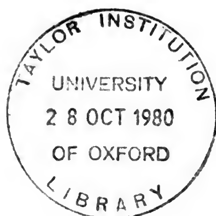
TOME SECOND.

MELANGES
DE
POËSIES,

&c. &c. &c.



M. DCC. LXX.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 8 OCT 1980
OF OXFORD
LIBRARY



MELANGES DE POËSIES, &c. &c. &c.

EPITRE DE L'AUTEUR,

En arrivant dans sa terre près du lac de Genève, en Mars 1755. a)

O Maison d'Aristippe, ô jardins d'Epicure,
Vous qui me présentez, dans vos enclos divers,
Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art soumis à la nature;
Empire de Pomone & de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur;

Qu'il

a) Quoique ce soit un de ses derniers ouvrages, on a cru qu'il devait servir de frontispice à ce recueil de vers.

Qu'il ſoit ainſi que vous ſolitaire & tranquile.
Je ne me vante point d'avoir en cet aſyle
Rencontré le parfait bonheur ;
Il n'eſt point retiré dans le fond d'un bocage ;
Il eſt encor moins chez les rois ;
Il n'eſt pas même chez le ſage :
De cette courte vie il n'eſt point le partage ;
Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
Embraſſer au moins ſon image.

Que tout plait en ces lieux à mes ſens étonnés !
D'un tranquile Océan *b*) l'eau pure & tranſparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables côteaux ces champs ſont couronnés ;
Bacchus les embellit : leur inſenſible pente
Vous conduit par degrés à ces monts ſourcilleux *c*),
Qui preſſent les enfers, & qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre & de neige & de gloire,
Eternel boulevart qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'hiſtoire,
Ces monts qu'ont traverſé, par un vol ſi hardi,
Les Charles, les Othons, Catinat, & Conti,
Sur les aîles de la victoire.
Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille, je te vois. O bizarre Amédée, *d*)
Eſt-il vrai que dans ces beaux lieux,

Des

b) Le lac de Genève. *c*) Les Alpes.

d) Le premier duc de Savoye *Amédée*, pape, ou anti-pape, ſous le nom de *Félix*.

Des foins & des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai fage, en vrai voluptueux,
Et que laffé bientôt de ton doux hermitage,
Tu voulus être pape, & ceffas d'être fage?
Dieux facrés du repos, je n'en ferais pas tant;
Et malgré les deux clefs dont la vertu nous frape;
Si j'étais ainfi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flateur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs & leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creufés de fes mains
Dans les campagnes Italiques.
Mon lac eft le premier. C'eft fur fes bords heureux
Qu'habite des humains la déeffe éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embraffe, ou défire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom facré
Dans les cours des tyrans eft tout bas adoré,
La Liberté. J'ai vû cette déeffe altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Defcendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du fang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le téméraire.

Devant elle on portait ces piques & ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle même brifa, quand fes mains triomphales
De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la fuit; fa naïve allégreffe

Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs ;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'est là leur diadême ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis & de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus,
On ne voit point ici la grandeur insultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la vanité
A tissu de sa main brillante,
Ni la fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble & tremblante
De la triste pauvreté.
On n'y méprise point les travaux nécessaires ;
Les états sont égaux & les hommes sont frères.

Liberté, liberté, ton trône est en ces lieux.
La Grèce où tu naquis, t'a pour jamais perdue,
Avec ses sages & ses dieux.
Rome depuis Brutus ne t'a jamais revûe.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur ;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'esclavage,
Te regarde, soupire, & meurt dans la douleur.
L'Anglais pour te garder signala son courage ;
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois :
Non, je ne le crois point ; ce peuple fier & sage
Te paya de son sang, & soutiendra tes droits.

Aux

Aux marais du Batave on dit que tu chancelles;
Tu peux te r'aſſurer: la race des Naſſaux,
Qui dreſſa ſept autels *e*) à tes loix immortelles,
Maintiendra de ſes mains fidelles,
Et tes honneurs & tes faiſceaux.
Veniſe te conſerve, & Gènes t'a repriſe.
Tout à côté du trône à Stockholm on t'a miſe;
Un ſi beau voiſinage eſt ſouvent dangereux.
Préſide à tout état ou la loi t'autoriſe,
Et reſtes-y, ſi tu le peux.

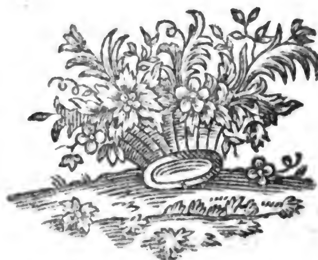
Ne va plus, ſous les noms & de *Ligue* & de *Fronde*,
Protectrice funeſte en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillans d'un peuple de vainqueurs,
Gouverné par les loix, plus encor par les mœurs:
Il chérit la grandeur ſuprême,
Qu'a-t-il beſoin de tes faveurs,
Quand ſon joug eſt ſi doux qu'on le prend pour toi-même?
Dans le vaſte Orient ton ſort n'eſt pas ſi beau.
Aux murs de Conſtantin tremblante, conſternée,
Sous les pieds d'un viſir tu languis enchaînée,
Entre le ſabre & le cordeau.
Chez tous les Lévantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand TELL *f*) orne en ces lieux ta tête.
Deſcen dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Vien m'y faire un deſtin nouveau.
Embelli ma retraite où l'amitié t'appelle,

Sur

e) L'union des ſept Provinces.

f) L'auteur de la liberté Helvétique.

Sur de simples gazons vien t'asseoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde, & son règne frivole.
O deux divinités, vous êtes mon recours!
L'une élève mon ame, & l'autre la console;
Présidez à mes derniers jours!



DISCOURS

DISCOURS EN VERS
SUR
L'HOMME.

LEs trois premiers ſont de l'année 1734. *Les quatre derniers ſont de l'an* 1737. *L'auteur les a tous revûs en dernier lieu.*

Le premier prouve l'égalité des conditions ; c'eſt-à-dire, qu'il y a dans chaque profeſſion une meſure de biens & de maux, qui les rend toutes égales.

Le ſecond, que l'homme eſt libre, & qu'ainſi c'eſt à lui à faire ſon bonheur.

Le troiſiéme, que le plus grand obſtacle au bonheur eſt l'envie.

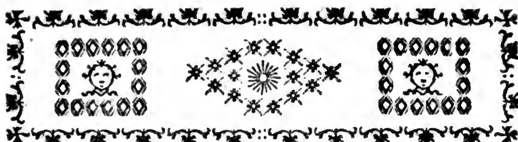
Le quatriéme, que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquiéme, que le plaiſir vient de DIEU.

Le ſixiéme, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, & que l'homme n'a point à ſe plaindre de ſon état.

Le ſeptiéme, que la vertu conſiſte à faire du bien à ſes ſemblables, & non pas dans de vaines pratiques de mortification.

PRE-



PREMIER DISCOURS.

DE

L'EGALITÉ

DES CONDITIONS.

TU vois, fage Ariſton, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique & la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne ſont point abuſés.
Ce monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'éminence & d'alteſſe,
Penſent enfler leur être & hauſſer leur baſſeſſe.
En vain des vanités l'appareil nous ſurprend.
Les mortels ſont égaux; leur maſque eſt différent.
Nos cinq ſens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, ſont la ſeule meſure.
Les rois en ont-ils ſix? & leur ame & leur corps
Sont-ils d'une autre eſpèce? ont-ils d'autres reſſorts?
C'eſt du même limon que tous ont pris naiſſance;
Dans la même foibleſſe ils traînent leur enfance:
Et le riche & le pauvre, & le faible & le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi, me dira-t-on, quelle erreur eſt la vôtre!

N'eſt-

N'eſt-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
La femme d'un commis, courbé ſur ſon bureau,
Vaut-elle une princeſſe auprès du trône aſſiſe ?
N'eſt-il pas plus plaiſant pour tout homme d'égliſe,
D'orner ſon front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
Que d'aller, d'un vil froc obſcurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou matine,
De ſon prieur cloîtré vingt coups de diſcipline ?
Sous un triple mortier n'eſt-on pas plus heureux,
Qu'un clerc enſeveli dans un greffe poudreux ?
Non ; Dieu ſerait injuſte, & la ſage nature
Dans ſes dons partagés garde plus de meſure.
Penſe-t-on qu'ici-bas ſon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur ?
Un jeune colonel a ſouvent l'impudence
De paſſer en plaiſirs un maréchal de France.
Etre heureux comme un roi, dit le peuple hébété.
Hélas, pour le bonheur que fait la majeſté ?
En vain ſur ſes grandeurs un monarque s'appuie.
Il gémit quelquefois, & bien ſouvent s'ennuie.
Son favori ſur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal compoſé de baſſeſſe & d'orgueil,
Accablé de dégouts en inſpirant l'envie,
Tour à tour on t'encenſe & l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi ?
Un peu plus de flateurs & d'ennemis que moi.

Sur les énormes tours de notre obſervatoire
Un jour en conſultant leur céleſte grimoire,
Des enfans d'Uranie un eſſaim curieux,

D'un

D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux;
Obſervait les ſecrets du monde planétaire.
Un ruſtre s'écria, ces ſorciers ont beau faire,
Les aſtres ſont pour nous, auſſi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du ſecret d'être heureux.
Le ſimple, l'ignorant, pourvû d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près, au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſavant qui croit le définir.

On dit, qu'avant la boëte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le ſommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite & ſeule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein?
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modelle
De ces paſteurs galans qu'a chanté Fontenelle.
Ce n'eſt point Timarette, & le tendre Tircis,
De roſes couronnés, ſous des myrtes aſſis,
Entrelaſſans leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs & leurs peines:
C'eſt Pierrot, c'eſt Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un foſſé bourbeux.
Perrette au point du jour eſt aux champs la première.
Je les vois haletans, & couverts de pouſſière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hyvers, & le feu des étés.
Ils chantent cependant; leur voix fauſſe & ruſtique

Gai-

Gaîment de Pellegrin *a*) détonne un vieux cantique.
La paix, le doux ſommeil, la force, la ſanté,
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à ſon cœur, aſſourdit ſes oreilles:
Il ne déſire point ces plaiſirs turbulens;
Il ne les conçoit pas; il regrette ſes champs;
Dans ſes champs fortunés l'amour même l'appelle:
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, & vernis par Martin, *b*)
Des intrigues du tems compoſant ſon deſtin,
Dupé par ſa maitreſſe, & haï par ſa femme,
Prodigue à vingt beautés ſes chanſons & ſa flamme;
Quitte Eglé qui l'aimait, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le ſcandale & le bruit;
Colin, plus vigoureux, & pourtant plus fidelle,
Revole vers Liſette en la ſaiſon nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui préſenter des dons auſſi ſimples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hebert *c*) vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur;

Il

a) L'abbé *Pellegrin* a fait des cantiques de dévotion ſur des airs du Pont-neuf; c'eſt-là qu'on trouve à ce qu'on dit,

Quand on a perdu Jeſus-Chriſt,
Adieu paniers, vendanges ſont
faites.

Ces cantiques ſont chantés à la campagne & dans des couvens de province.

b) Fameux verniſſeur.

c) Fameux marchand de curioſités à Paris. Il avait beaucoup de goût. & cela ſeul lui avait procuré une grande fortune.

Il n'en a pas besoin : C'est le fard du bonheur.
L'aigle, fière & rapide, aux ailes étenduës,
Suit l'objet de sa flamme, élancé dans les nuës.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa genisse, & plait en mugissant.
Au retour du printems la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle ;
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entr'eux s'inquiète
S'il est quelqu'autre espèce, ou plus ou moins parfaite ?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands ?
Mais, quoi ! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant trainant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux ?
Non, sans doute ; & Thamas qu'un esclave détrône,
Ce visir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins, quand ils sont dans les fers ?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait sous ses loix retenu l'Angleterre,
Et *d*) Dufréni, plus sage & moins dissipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un auteur.

Tout

d) *Louis XIV.* disait, Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, *Dufréni* & *Bontemps*. *Dufréni* mourut dans la misère, après avoir dissipé de grandes richesses. Il a laissé de jolies comédies.

Tout eſt égal enfin : la cour a ſes fatigues :
L'égliſe a ſes combats : la guerre a ſes intrigues :
Le mérite modeſte eſt ſouvent obſcurci.
Le malheur eſt partout, mais le bonheur auſſi.
Ce n'eſt point la grandeur, ce n'eſt point la baſſeſſe,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeuneſſe,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.
Jadis le pauvre Irus, honteux & rebuté,
Contemplant de Créſus l'orgueilleuſe opulence,
Murmurait hautement contre la providence.
Que d'honneurs ! diſait-il ; que d'éclat ! que de bien !
Que Créſus eſt heureux ! il a tout, & moi rien.
Comme il diſait ces mots, une armée en furie
Attaque en ſon palais le tyran de Carie.
De ſes vils courtiſans il eſt abandonné ;
Il fuit, on le pourſuit ; il eſt pris, enchaîné ;
On pille ſes tréſors, on ravit ſes maîtreſſes ;
Il pleure ; il aperçoit, au ſort de ſes détreſſes,
Irus, le pauvre Irus, qui parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il ; ô ſort inexorable !
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompaient tous deux, & nous nous trompons tous.
Ah ! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux déhors imprime.
Tous les cœurs ſont cachés ; tout homme eſt un abîme.
La joye eſt paſſagère, & le rire eſt trompeur.
Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tout lieu, en tout tems, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec meſure,

Et partout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinuë,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nuë,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.
Le ciel en nous formant mêlangea notre vie,
De désirs, de dégouts, de raison, de folie,
De momens de plaisir, & de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence;
Et DIEU nous pesa tous dans la même balance.

VARIANTES DU DISCOURS

Sur l'égalité des conditions.

CE ne fut qu'en 1738. que ce discours parut la première fois imprimé à Paris, ainsi que le second & le troisiéme, sous le titre général d'*Epîtres sur le bonheur*. Le commencement du premier discours a été plusieurs fois refondu. Voici les différentes leçons jusqu'à l'édition de 1757 exclusivement.

PREMIERE LEÇON.

Eh bien! jeune Hermotime, en province élevé,
Avec un cœur tout neuf, à Paris arrivé,

Tu

Tu ne ſais pas encor quel parti tu dois ſuivre :
Tu voudrais des leçons ſur le grand art de vivre ;
Il faut prendre un état ; incertain dans tes vœux ;
Tu veux choiſir, dis-tu, le ſort le plus heureux :
Mais ce ſort quel eſt-il ? Tu ne ſais : tu peux être
Magiſtrat, financier, courtiſan, guerrier, prêtre ;
Ton goût doit décider. Ce n'eſt pas ton emploi
Qui doit te rendre heureux : ce bonheur eſt dans toi.
Les états ſont égaux, mais les hommes diffèrent :
Où l'imprudent périt, les habiles proſpèrent ;
Le bonheur eſt le port où tendent les humains ;
Les écueils ſont fréquens, les vents ſont incertains ;
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.
Ainſi que les ſecours, les dangers ſont égaux.
Qu'importe quand l'orage à ſoulevé les flots,
Que ta poupe ſoit peinte, & que ton mât déploye
Une voile de pourpre & des cables de ſoye ?
Le vent eſt ſans reſpect, il renverſe à la fois,
Les batteaux des pêcheurs & les barques des rois.
Si quelque heureux pilote échapé de l'orage,
Près du port arrivé, gagne au moins le rivage,
Son vaiſſeau, plus heureux, n'était pas mieux conſtruit ;
Mais le pilote eſt ſage, & Dieu l'avait conduit.
Eh quoi ! me dites-vous, &c.

SECONDE LEÇON.

Ami, dont la vertu, toujours facile & pure ;
A ſuivi par raiſon l'inſtinct de la nature,
Qui ſais à ton état conformer tes déſirs,

Satisfait sans fortune, & sage en tes plaisirs;
Heureux, qui, comme toi, docile à son génie,
Dirige prudemment la course de sa vie;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir:
Enfermé dans sa sphère, il n'en veut point sortir.
Les états sont égaux, &c.

. . . .
. . . . & des cables de soye.
L'art du pilote est tout, & pour domter les vents,
Il faut la main du sage, & non des ornemens.
Eh! quoi! me dira-t-on, &c.

SUITE DU MEME DISCOURS.

PREMIERE LEÇON.

Il serait beau vraiment que sa triste faveur
Eût au grade, en ce monde, attaché le bonheur!
Jamais un colonel n'aura donc l'impudence
D'égaler en plaisir un maréchal de France!
L'empereur est toujours, graces à ses hônneurs,
Plus fortuné lui seul, que les sept électeurs!
Et le cœur d'un sujet se gardera bien d'être
Aussi tendre, aussi gai, que celui de son maître!
Non, n'accusons point Dieu de cette absurdité:
Pour les cœurs qu'il a faits, il a trop de bonté.
Tous sont heureux par lui, tous au moins peuvent l'être:
En leur donnant la vie, il leur doit le bien être;
Il veut, en les rangeant sous différentes loix,
En faire autant d'heureux, non pas autant de rois:
Le casque, le mortier, la barette, la mitre,

A la félicité n'apportent aucun titre.
Et ce Bernard qu'on vante est heureux en effet,
Non par le bien qu'il a, mais par le bien qu'il fait.
On dit qu'avant la boëte, &c.

SECONDE LEÇON.

: . . . . :
. . . . . . *que les sept électeurs ;*
Et le roi des romains serait un téméraire,
De prétendre un moment au bonheur du Saint-Père.
Crois-moi, Dieu d'un autre œil voit les faibles humains,
Nés du même limon façonné par ses mains.
Admirons de ses dons le différent partage.
Chacun de ses enfans reçut un héritage.
Le terrain le moins vaste a sa fécondité,
Et l'ingrat qui se plaint est seul déshérité.
Possédons sans fierté, subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'auteur de la nature ;
Dieu qui nous a rangés sous différentes loix,
Peut faire autant d'heureux, non pas autant de rois.
On dit qu'avant la boëte, &c.

SUITE.

PREMIERE LEÇON.

: . . . . *L'amour même l'appelle,*
L'amour ce Dieu des cieux, cette flamme éternelle,
Qui peuple les forêts, les ondes & les airs,
Qui va d'un pôle à l'autre animer l'univers.
Ses traits toujours lancés des mains de la nature ;

Souffrent les ornemens, mais plaisent sans parure :
Un éclat étranger est le fard du bonheur :
Tu n'en as pas besoin, tu peux donner ton cœur,
Sans tous ces riens brillans, ces nobles bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
L'amour n'a pas toujours un tranquille destin,
Sous les lambris dorés & vernis par Martin.
L'aigle fier & rapide, &c.
. . . . tout homme a ses revers :
Concini moins altier, plus fidèle à ses maîtres,
N'aurait point de son sang appaisé nos ancêtres.
. . . .
. . . . où la félicité !
Où donc trouver, dis-tu, cet être si vanté,
Fugitif, inconnu, qu'on croit imaginaire ?
Où ? chez toi, dans ton cœur & dans ton caractère :
Quel que soit ton état, quel que soit ton destin,
Sois sage, il te suffit, ton bonheur est certain.

SECONDE LEÇON DE CETTE FIN.

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hyvers.
Mortel, en quelque état que le ciel t'ait fait naître,
Sois soumis, sois content, & rends grace à ton maître.



DEU-

DEUXIEME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ.

On entend par ce mot Liberté *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, & ne peut y avoir d'autre* Liberté. *C'est pourquoi* Loke *l'a si bien définie* Puissance.

DAns le cours de nos ans, étroit & court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Dépend-il de moi-même? est-ce un présent des cieux?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon ame & mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou reine?
  Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits, que le souverain être
Plaça près de son trône, & fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voute des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux,

Qui dans ſa chaire aſſis, penſe être au-deſſus d'eux,
Et le cerveau troublé des vapeurs d'un ſyſtême,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.
Ecoute, me dit-il, promt à me conſoler,
Ce que tu peux entendre, & qu'on peut revéler.
J'ai pitié de ton trouble; & ton ame ſincère,
Puiſqu'elle fait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme ſur la terre eſt libre ainſi que moi;
C'eſt le plus beau préſent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui penſe,
Fait des moindres eſprits & la vie & l'eſſence.
Qui conçoit, veut, agit, eſt libre en agiſſant;
C'eſt l'attribut divin de l'Etre tout-puiſſant.
Il en fait un partage à ſes enfans qu'il aime.
Nous ſommes ſes enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, & l'univers naquit;
Ainſi, lorſque tu veux, la matière obéït.
Souverain ſur la terre, & roi par la penſée,
Tu veux, & ſous tes mains la nature eſt forcée.
Tu commandes aux mers, au ſoufle des zéphyrs,
A ta propre penſée, & même à tes déſirs.
Ah! ſans la liberté que feraient donc nos ames?
Mobiles agités par d'inviſibles flâmes;
Nos vœux, nos actions, nos plaiſirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne ferait à nous.
D'un artiſan ſuprême impuiſſantes machines,
Automates penſans, mûs par des mains divines,
Nous ſerions à jamais de menſonge occupés,
Vils inſtrumens d'un DIEU, qui nous aurait trompés.
Comment, ſans liberté, ſerions-nous ſes images?

Que

Que lui reviendrait-il de ſes brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenſer;
Il n'a rien à punir, rien à récompenſer.
Dans les cieux, ſur la terre, il n'eſt plus de juſtice.
a) Pucelle eſt ſans vertu, des Fontaines ſans vice.
Le deſtin nous entraine à nos affreux penchans,
Et ce cahos du monde eſt fait pour les méchans.
L'oppreſſeur inſolent, l'uſurpateur avare,
Cartouche, Miriweis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira: Je n'ai rien fait, DIEU ſeul en eſt l'auteur;
Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'eſt ainſi que le DIEU de juſtice & de paix,
Serait l'auteur du trouble, & le DIEU des forfaits.
Les triſtes partiſans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le Diable ?
J'étais, à ce diſcours, tel qu'un homme enyvré,
Qui s'éveille en ſurſaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laiſſe encor à peine entrevoir la lumière.
J'oſai répondre enfin, d'une timide voix:
Interprète ſacré des éternelles loix,
Pourquoi, ſi l'homme eſt libre, a-t-il tant de faibleſſe?
Que lui ſert le flambeau de ſa vaine ſageſſe ?
Il le ſuit, il s'égare; & toujours combattu,

Il

a) L'abbé Pucelle, célèbre conſeiller au Parlement. L'abbé des Fontaines, homme ſouvent repris de Juſtice, qui tenait une boutique ouverte, où il vendait des louanges & des ſatyres.

Il embraſſe le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, & ſi libre & ſi ſage,
Subit-il ſi ſouvent un ſi dur eſclavage ?
L'eſprit conſolateur à ces mots répondit :
Quelle douleur injuſte accable ton eſprit ?
La liberté, dis-tu, t'eſt quelquefois ravie :
DIEU te la devait-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu ?
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un DIEU.
Quoi! dans cet Océan cet atome qui nage
Dira : L'immenſité doit être mon partage ?
Non, tout eſt faible en toi, changeant & limité ;
Ta force, ton eſprit, tes talens, ta beauté.
La nature, en tout ſens, a des bornes preſcrites,
Et le pouvoir humain ſerait ſeul ſans limites!
Mais, di-moi, quand ton cœur, formé de paſſions,
Se rend malgré lui-même à leurs impreſſions,
Qu'il ſent dans ſes combats ſa liberté vaincuë,
Tu l'avais donc en toi, puiſque tu l'as perduë ?
Une fiévre brûlante, attaquant tes reſſorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton faible corps.
Mais, quoi! par ce danger répandu ſur ta vie,
Ta ſanté pour jamais n'eſt point anéantie.
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connai mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.
La liberté dans l'homme eſt la ſanté de l'ame.
On la perd quelquefois; la ſoif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour ſuborneur,
D'un déſir curieux les trompeuſes ſaillies :

Hélas!

Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi ;
Prend ce livre sensé, consulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.)
Voilà l'Helvetius, le Silva, le Vernage, *b*)
Que le DIEU des humains, promt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée ?
Voi de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin.
Enten comme il consulte, approuve ou délibère ;
Enten de quel reproche il couvre un adversaire ;
Voi comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, & le veut corriger.
Il le croyait donc libre ? Oui, sans doute, & lui-même
Dément à chaque pas son funeste systême.
Il mentait à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave.
Il agit comme libre, & parle comme esclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles.
Ferme en tes sentimens, & simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fui les emportemens d'un zèle atrabilaire ;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère ;

Sois

b) Fameux médecins de Paris.

Sois ſage pour toi ſeul, compatiſſant pour lui;
Fai ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.

Ainſi parlait la voix de ce ſage ſuprême;
Ses diſcours m'élevaient au-deſſus de moi-même.
J'allais lui demander, indiſcret dans mes vœux,
Des ſecrets réſervés pour les peuples des cieux:
Ce que c'eſt que l'eſprit, l'eſpace, la matière,
L'éternité, le tems, le reſſort, la lumière;
Etranges queſtions, qui confondent ſouvent
Le profond *c*) s'Graveſande, & le ſubtil *d*) Mairan,
Et qu'expliquait en vain, dans ſes doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais, déja s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au ſéjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi deſcendu pour m'apprendre
Les ſecrets du Très-Haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été bleſſés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit aſſez.

c) Mr. s'Graveſande, profeſſeur à Leide, le premier qui ait enſeigné en Hollande les découvertes de Newton.

d) Mr. Dortous de Mairan gentilhomme de Beſiers, ſecrétaire de l'académie des ſciences de Paris.



VA-

VARIANTES DU DISCOURS.

Sur la liberté.

LORSQU'UN de ces esprits. . . . .

. . . .

Descendit jusqu'à moi de la voute des cieux.
Ainsi le trait brillant du jour qui nous éclaire,
Part, arrive, illumine & couvre l'hémisphère:
Il avait pris un corps, ainsi que l'un d'entre eux,
Que nos pères ont vu dans des jours ténébreux,
Sous les traits de Newton, sous ceux de Galilée,
Apporter la lumière à la terre aveuglée.
Ecoute, me dit-il, &c.

. . . .

Caton fut sans vertu, Catilina sans vice.

. . . .

Et s'il a daigné dire à mes vœux empressés
Le secret d'être heureux, il en a dit assez.

Dans une seconde édition, on ne trouvait que quatre ou cinq vers de changés.

Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.

. . . .

Epargne à ta raison ces disputes frivoles,
Ce poison de l'esprit né du sein des écoles.
Ferme en tes sentimens &c.

. . . .

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés:
Sois heureux, m'a-t-il dit, n'en est-ce pas assez.

TROI-

TROISIEME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

SI l'homme eſt créé libre, il doit ſe gouverner:
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le ſait que trop; ces tyrans ſont les vices.
Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné,
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il? C'eſt l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au ſein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer:
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de ſe montrer.
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable;
Semblable à ce géant ſi connu dans la fable,
Triſte ennemi des dieux, par les dieux écraſé,
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé;
Il blaſphême, il s'agite en ſa priſon profonde;
Il croit pouvoir donner des ſecouſſes au monde.
Il fait trembler l'Etna, dont il eſt oppreſſé;
L'Etna ſur lui retombe, il en eſt terraſſé.
J'ai vû des courtiſans, yvres de fauſſe gloire,
Déteſter dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïſſaient le bras qui faiſait leur appui.
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raiſon, quand cherchant les batailles,
Il diſait à Louis: *Je ne crains que Verſailles;*
Contre vos ennemis je marche ſans effroi:

Défen-

Défendez-moi des miens, ils sont près de mon roi.
Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?
Vos chagrins sont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière ?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?
Voulez-vous ressembler à ces rois d'Orient,
Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères ?
Lorsqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraine tout Paris :
Quand Dufrêne *a*) & Gossin, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie,
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir :
Rufus desespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin, mais ses pleurs sont de rage.
Hé bien ! pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime :
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du Glorieux ;
Est-ce un affront pour toi ? Courage, écri, fai mieux ;
Mais garde-toi surtout, si tu crains les critiques,
D'en-

a) Du Fresne, célèbre acteur de Paris. Mademoiselle Gossin actrice pleine de graces, qui joua Zayre.

D'envoyer à Paris tes ayeux chimériques *b*) :
Ne fai plus grimacer tes odieux portraits,
Sous des crayons groffiers, pillés chez Rabelais.
Tôt ou tard on condamne un rimeur fatyrique,
Dont la moderne mufe emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé que furcharge un vieux mot,
Couvre fon peu d'efprit des phrafes de Marot. *c*)
Ce jargon dans un conte eft encor fupportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus refpectable.
Si tu veux, faux dévot, féduire un fot lecteur,
Au miel d'un froid fermon mêle un peu moins d'aigreur:
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, mafque mieux ton vifage.
La gloire d'un rival s'obftine à t'outrager;
C'eft en le furpaffant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que fon trophée;
Mais pour fifler Rameau l'on doit être un Orphée;
Il faut être Pfyché pour cenfurer Vénus.
Eh ! pourquoi cenfurer ? Quel trifte & vain abus!
On ne s'embellit point en blâmant fa rivale.
Qu'a fervi contre Bayle une infame cabale?
Par le fougueux Jurieu *d*) Bayle perfécuté,
Sera des bons efprits à jamais refpecté.

Et

b) Mauvaife comédie, qui n'a pu être jouée.

c) Il eft à remarquer que Mr. de Voltaire s'eft toujours élevé contre ce mêlange de l'ancienne langue & de la nouvelle. Cette bigarrure eft non-feulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le Français.

d) Jurieu était un miniftre proteftant, qui s'acharna contre Bayle & contre le bon fens ; il écrivit en fol, & il fit le prophête : Il prédit, que le royaume de France éprouverait des révolutions,

Et le nom de Jurieu, ſon rival fanatique;
N'eſt aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
Souvent dans ſes chagrins un miſérable auteur
Deſcend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Neſtor, chez Narciſſe,
Il diſtile à longs traits ſon abſurde malice.
Pour lui tout eſt ſcandale, & tout impiété.
Aſſurer que ce globe, en ſa courſe emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant ſur lui-même,
C'eſt un rafinement d'erreur & de blaſphême.
Malbranche eſt Spinoſiſte, & Locke, en ſes écrits,
Du poiſon d'Epicure infecte les eſprits.
Pope eſt un ſcélérat, de qui la plume impie
Oſe vanter de DIEU la clémence infinie,
Qui prétend follement, ô le mauvais chrêtien!
Que DIEU nous aime tous, & qu'ici tout eſt bien.
Cent fois plus malheureux, & plus infâme encore,
Et ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant ſon encre & ſes fureurs;
Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs;
Médiſant, qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuye;
Satyrique ennuyeux, diſant que tout l'ennuye;
Criant que le bont goût s'eſt perdu dans Paris,

Et

tions, qui ne ſont jamais arrivées. Quant à Bayle, on ſait que c'eſt un des grands-hommes que la France ait produits. Le parlement de Toulouſe lui a fait un honneur unique, en faiſant valoir ſon teſtament, qui devait étre annullé comme celui d'un réfugié, ſelon la rigueur de la loi, & qu'il déclara valide, comme le teſtament d'un homme, qui avait éclairé le monde, & honoré ſa patrie. L'arrêt fut rendu ſur le rapport de Mr. de Senaux, conſeiller.

Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits.
On peut à Despréaux pardonner la satyre ;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs,
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs.
Mais pour un lourd frêlon, méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, & qui choque les yeux.
Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires!
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pû défigurer *e*)
Du Zeuxis des Français les savantes peintures ?
L'honneur de son pinçeau s'accrut par vos injures:
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux;
Ces traits en sont plus beaux, & vous plus odieux.
  Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
D'un critique modeste, & d'un vrai bel-esprit,
Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que Chapelain osait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement, Je voudrais l'avoir fait : *f*)
C'est ainsi qu'un grand cœur sait penser d'un grand-homme.

A

e) Quelques peintres, jaloux de le Sueur, gatèrent ses tableaux qui sont aux chartreux.

f) Habert de Cerisi, de l'académie.

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome,
De *g*) Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah! dit-il, ſi Paris renferme dans ſon ſein
Des travaux ſi parfaits, un ſi rare génie,
Falait-il m'appeller du fond de l'Italie?
Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur;
L'envie eſt à ſes pieds, la paix eſt dans ſon cœur.
Qu'il eſt grand! qu'il eſt doux, de ſe dire à ſoi-même,
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime!
Je prens part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens,
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens!
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble
Ces chênes, ces ſapins, qui s'élèvent enſemble:
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux:
Leur pied touche aux enfers, leur cîme eſt dans les cieux;
Leur tronc inébranlable, & leur pompeuſe tête,
Réſiſte, en ſe couchant, aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre; ils triomphent du tems;
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer, en ſiflant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

g) La belle facade du vieux Louvre eſt de Mr. Perrault.



VARIANTES DU DISCOURS

Sur l'envie.

. . . . IL en est terrassé.
Quelle était la raison du magistrat perfide,
Qui voulait en exil envoyer Aristide?
Il fut dans son dépit contraint de l'avouer;
Je suis las, disait il, de l'entendre louer,
J'ai vu des courtisans, &c.
. . . .
Un petit monstre noir, peint de rouge & de blanc,
Ne doit point censurer ou Vénus, ou Rohan.
Ta rivale est aimée; un bon couplet contre elle
Ne peut ni l'enlaidir, ni te rendre plus belle.
Par le fougueux Jurieu, &c.
. . . .
. . . . Détestable en ses mœurs;
Médisant acharné, quelle étrange manie,
Fait aboyer ta voix contre une académie?
As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché seulement de l'honneur d'un refus?
Hélas! quel est le fruit de tes cris imbécilles?
La police est sévère: on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris se détourne de toi,
Tout fuit jusqu'aux enfans, & l'on sait trop pourquoi.
Detestons, Hermotime, un si dangereux vice.
Oh! qu'il nous faut chérir, &c.
. . . .

Voilà

Voilà le vrai mérite : il se peint dans ces traits,
C'est ainsi qu'en son ame on conserve la paix.
Qu'il est grand, &c.

QUATRIEME DISCOURS.

DE LA MODERATION EN TOUT,

Dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.

---

*A Mr. H***.*

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage ;
La modération est le trésor du sage.
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
Nul ne peut avoir tout ; l'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;
La nature est ton livre, & tu prétens y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit ; avance à sa lumière ;
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière ;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante & si sûre,
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais, par quels subtils ressorts
L'éternel artisan fait végéter les corps ?

Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnaiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui ſemblent inutiles,
Cet inſecte tremblant traîne ſes pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant ſe bâtit un tombeau,
S'enterre, & reſſuſcite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ſes aîles?
Le ſage Du Fay *a*) parmi ſes plants divers,
Végétaux raſſemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains, honteuſe & fugitive?
Malade & dans un lit, de douleurs accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes conſolé:
Il ſait l'art de guérir, autant que l'art de plaire.
Demandez à Silva par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digeré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penſer mon cerveau?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:

Deman-

a) Mr. du Fay était directeur du jardin du roi, qui avait été très négligé juſqu'à lui, & qui a été enſuite porté par Mr. de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers. On y conſerve outre les plantes beaucoup d'autres raretés.

Demandez-le à ce DIEU, qui nous donna la vie.
Couriers de la phifique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiffez les monts, qui traverfez les eaux,
Ramenez des climats foumis aux trois couronnes,
Vos perches, vos fecteurs, & furtout deux Laponnes; *b*)
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut fans fortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toûjours glacés de la terre applatie.
Dévoilez ces refforts, qui font la pefanteur.
Vous connaiffez les loix qu'établit fon auteur.
Parlez, enfeignez-moi, comment fes mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes?
Pourquoi, vers le foleil notre globe entraîné
Se meut autour de foi fur fon axe incliné?
Parcourant en douze ans les céleftes demeures,
D'où vient que Jupiter a fon jour de dix heures?
Vous ne le favez point. Votre favant compas
Mefure l'univers, & ne le connait pas.
Je vous vois deffiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inacceffible;
Les angles, les côtés font marqués par vos traits;
Le dedans à vos yeux eft fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, fi ma débile vüe
Ne peut percer la nuit fur mes yeux répandue?

C 4 Je

b) Meffieurs de Maupertuis, Clairaut, le Monnier, &c. allèrent en 1736. à Torneo, mefurer un degré du méridien, & ramenèrent deux Laponnes. Les trois couronnes font les armes de la Suède à qui Torneo appartient.

Je n'imiterai point ce malheureux ſavant,
Qui des feux de l'Etna ſcrutateur imprudent,
Marchant ſur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut conſumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
Moderons-nous ſurtout dans notre ambition,
C'eſt du cœur des humains la grande paſſion.
L'empeſé magiſtrat, le financier ſauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage;
Vont en poſte à Verſaille, eſſuyer des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.
Les libres habitans des rives du Permeſſe
Ont ſaiſi quelquefois cette amorce traîtreſſe:
Platon va raiſonner à la cour de Denis:
Racine janſéniſte eſt auprès de Louïs.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers deſſeins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des ſouverains.
Mon vaiſſeau fit naufrage aux mers de ces Sirènes;
Leur voix flata mes ſens, ma main porta leurs chaînes;
On me dit, je vous aime, & je crus comme un ſot,
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris. J'aſſervis au vain déſir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;
Et perdant la raiſon dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je ſuis revenu de cette erreur groſſière!
A peine de la cour j'entrai dans la carrière,
Que mon ame éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir ſortir.

Rai-

Raiſonneurs beaux eſprits, & vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux? vivez toujours ſans maître.
O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de molleſſe,
Nourriſſez dans votre ame une éternelle yvreſſe,
Apprenez, inſenſés, qui cherchez le plaiſir,
Et l'art de le connaître, & celui de jouïr.
Les plaiſirs ſont les fleurs, que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a ſa ſaiſon, & par des ſoins prudens
On peut en conſerver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'eſt d'une main légère;
On flétrit aiſément leur beauté paſſagère.
N'offrez pas à vos ſens de molleſſe accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour ſavoir les reprendre.
Le travail eſt ſouvent le père du plaiſir.
Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.
Le bonheur eſt un bien que nous vend la nature.
Il n'eſt point ici-bas de moiſſons ſans culture:
Tout veut des ſoins ſans doute, & tout eſt acheté.
Regardez *c*) Broſſoret, de ſa table entêté,
Au ſortir d'un ſpectacle, où de tant de merveilles
Le ſon perdu pour lui frape en vain ſes oreilles;
Il ſe traine à ſouper, plein d'un ſecret ennui,
Cherchant en vain la joie, & fatigué de lui.

Son

c) C'était un conſeiller au parlement fort riche, homme voluptueux & qui faiſait excellente chère.

Son esprit offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force & sans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enyvrer,
Malheureux, il n'a pas le tems de désirer.
Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse :
La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour ; & l'ennui détruisait l'univers.
Un DIEU, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir, le travail & la peine.
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toûjours nouvelles,
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes sens trompeurs, & qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour aprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à tête :
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah, pour vous voir toûjours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une ame moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, & surtout vertueux;
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié! félicité parfaite!
Seul mouvement de l'ame, où l'excès soit permis,
Change en biens tous les maux où le ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures,

Sans

Sans toi tout homme eſt ſeul ; il peut, par ton apui,
Multiplier ſon être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juſte, & paſſion du ſage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage ;
Qu'il préſide à mes vers, comme il règne en mon cœur ;
Tu m'apris à connaitre, à chanter le bonheur.

VARIANTES DU DISCOURS

Sur la modération.

IL ne parut à Paris qu'en 1739 : c'était alors une épître adreſſée à M. *Helvétius*, fermier général, fils du premier médecin de la reine.

. . . .

Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Revole, Maupertuis, de ces déſerts glacés,
Où les rayons du jour ſont ſix mois éclipſés :
Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, vien la faire connaître.
Héros de la phyſique, Argonautes nouveaux,
Qui franchiſſez les monts, qui traverſez les eaux,
Dont le travail immenſe & l'exacte meſure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez ces reſſorts, &c.

. . . .

C'eſt du cœur des humains la grande paſſion :
On cherche à s'élever beaucoup plus qu'à s'inſtruire.
Vingt ſavans qu'Apollon prenait ſoin de conduire,

De

De l'éclat des grandeurs n'ont pu ſe détromper :
Au Parnaſſe ils régnaient, la cour les vit ramper.
La cour eſt de Circé le palais redoutable,
La fortune y préſide, enchantereſſe aimable,
Qui des mains des plaiſirs, préparant ſon poiſon,
Par un filtre invincible, aſſoupit la raiſon.
Qui la voit eſt changé, c'eſt en vain qu'on la brave.
On eſt arrivé libre, on ſe retrouve eſclave.
Le guerrier tout couvert du ſang des ennemis,
Le magiſtrat auſtère, & le groſſier commis,
Et la dévote adroite, & le marquis volage,
Tout y cherche à l'envi l'argent & l'eſclavage.
Laiſſons ces inſenſés que leur eſpoir ſéduit,
Courir en malheureux au bonheur qui les fuit;
Mes vers ne peuvent rien centre tant de ſolie;
La ſeule adverſité peut réformer leur vie.
Parlons de nos plaiſirs, ce ſujet plein d'appas,
Eſt bien moins dangereux & ne s'épuiſe pas;
De nos réflexions c'eſt la ſource féconde,
Il vaut mieux en parler que des maitres du monde :
Que m'importe leur trône, & quel ſuprême honneur,
Quel éclat peut valoir un ſentiment du cœur ?
Les plaiſir ſont les fleurs, &c.

Dans une édition poſtérieure, on trouvait dans la tirade qui remplace celle qu'on vient de lire, les quatre vers ſuivans, qui ont été retranchés:

Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire;
S'ils ont cherché la cour, ils ont porté des fers,

Mais

Mais leur ſageſſe au moins les ont rendu légers :
Horace modéré vécut riche & tranquile.
Qui veut tout n'obtient rien, le diſcret eſt l'habile.
O vous qui ramenez &c.

. . . .

Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici bas.
Ne nous en plaignons point, imitons la nature,
Elle couvre nos champs de glace ou de verdure ;
Tout renait au printemps, tout meurit dans l'été,
Livrons-nous donc comme elle à la diverſité.
Climène a peu d'eſprit, elle eſt vive, légère ;
Touché de ſes appas, vous avez ſu lui plaire.
Vous penſez ſur la foi de vos emportemens,
De vos jours à ſes pieds couler tous les momens :
Mais bientôt de vos ſens vous voyez l'impoſture ;
Ce feu folet s'éteint faute de nourriture ;
Votre bonheur uſé, n'eſt qu'un dégoût affreux.
Et vous, &c.

Dans la ſeconde édition, on liſait les trois vers ſuivans, après celui-ci :

Je le dis aux amans, je le répète aux belles,
De l'uniformité l'importune langueur
Glace un cœur émouſſé par l'excès du bonheur :
D'un ſéducteur plaiſir redoutez l'impoſture.
Ce feu folet, &c.



CIN-

CINQUIÉME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

JUsqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, & d'un ton despotique
Damnant le genre-humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
Sur les pas de Calvin, ce fou sombre & févère,
Croit que DIEU, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
Je cherche un roi plus doux, & de plus doux ministres.
a) Timon se croit parfait, depuis qu'il n'aime rien.
Il faut que l'on soit homme, afin d'être chrêtien.
Je suis homme, & d'un DIEU je chéris la clémence.
Mortels! venez à lui, mais par reconnaissance.
La nature attentive à remplir vos désirs,
Vous appelle à ce DIEU par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté toute entière;
Par le seul mouvement il conduit la matière;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.

Sentez

a) Cette piéce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations sur lui-même. Tout sentiment prouve un DIEU, & tout sentiment agréable prouve un DIEU bienfaisant.

Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence.
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense.
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux;
Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force, en des momens plus doux,
A produire un autre être, à revivre après vous;
Partout d'un Dieu clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des loix de l'himen eût subi l'esclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé?
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout tems, en tout lieu,
Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un Dieu.
Que dis-je? à vos plaisirs! C'est à la douleur même
Que je connais de Dieu la sagesse suprême
Ce sentiment si promt dans nos corps répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,
D'une voix salutaire incessamment nous crie:
Ménagez, défendez, conservez votre vie.
Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné;
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats, c'est un don de Dieu même.
Tout

Tout amour vient du ciel; DIEU nous chérit, il s'aime:
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, furtout dans nos amis.
Cet amour néceffaire eft l'ame de notre ame;
Notre efprit eft porté fur ces ailes de flâme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
DIEU nous a par bonté donné les paffions. *b*)
Tout dangereux qu'il eft, c'eft un préfent célefte;
L'ufage en eft heureux, fi l'abus eft funefte.
J'admire & ne plains point un cœur maître de foi,
Qui tenant fes défirs enchaînés fous fa loi,
S'arrache au genre-humain pour DIEU qui nous fit naître,
Se plait à l'éviter plutôt qu'à le connaître;
Et brûlant pour fon DIEU d'un amour dévorant,
Fuit les plaifirs permis, par un plaifir plus grand.
Mais que fier de fes croix, vain de fes abftinences,
Et furtout en fecret laffé de fes fouffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, & la fociété;
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'eft moins l'ami de DIEU que l'ennemi du monde;

C'eft

b) Comme prefque tous les mots d'une langue peuvent être entendus en plus d'un fens, il eft bon d'avertir ici, qu'on entend par le mot *paffions*, des défirs vifs & continués de quelque bien que ce puiffe être. Ce mot vient de *patir*, fouffrir, parce qu'il n'y a aucun défir fans fouffrance; défirer un bien, c'eft fouffrir l'abfence de ce bien, c'eft *patir*, c'eft avoir une paffion; & le premier pas vers le plaifir eft effentiellement un foulagement de cette fouffrance. Les vicieux & les gens de bien ont tous également de ces défirs vifs & continus, appellés *paffions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le défir de réuffir dans fon art, l'amour

On lit dans ſes chagrins les regrets des plaiſirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des déſirs,
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à *moi*, me priver de mon être.
DIEU, ſi nous l'en croyons, ſerait ſervi par nous,
Ainſi qu'en ſon ſerrail un muſulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monſtres d'Aſie,
Que le fer a privés des ſources de la vie. *c*)
Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité?
Ne connaiſſez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient domter la nature & le tems,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ſes ans:
Leurs mains par piété dans ſon ſein ſe plongèrent,
Croyant le rajeunir, ſes filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, Stoïques abuſés;
Vous voulez changer l'homme, & vous le détruiſez.
Uſez, n'abuſez point; le Sage ainſi l'ordonne.
Je ſuis également Epictète & Pétrone.

L'abſti-

l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des ſciences, ſont des paſſions qui n'ont rien de criminel. Il ſerait à ſouhaiter que les langues euſſent des mots pour exprimer les déſirs habituels qui en ſoi ſont indifférens, ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont coupables; mais il n'y a aucune langue au monde, qui ait des ſignes repréſentatifs de chacune de nos idées, & on eſt obligé de ſe ſervir du même mot dans une acception différente, à-peu-près comme on ſe ſert quelquefois du même inſtrument pour des ouvrages de différente nature.

c) Cela ne regarde que les eſprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les ſentimens.

L'abſtinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux paſſions humaines;
De ce courſier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux, que ce torrent, par un heureux ſecours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en ſon cours.
Vents, épûrez les airs, & ſouflez ſans tempêtes;
Soleil, ſans nous brûler, marche & luis ſur nos têtes.
DIEU des êtres penſans, DIEU des cœurs fortunés,
Conſervez les déſirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts & de la ſolitude.
Voilà mes paſſions; mon ame en tous les tems
Goûta de leurs attraits les plaiſirs conſolans.
Quand ſur les bords du Mein deux écumeurs barbares
Des loix des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Epuiſaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquile;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'aſyle.
Ainſi le dieu des bois enflait ſes chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevait ſes troupeaux.
Il n'interrompit point ſa douce mélodie.
Heureux qui juſqu'au tems du terme de ſa vie,
Des beaux arts amoureux peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injuſtice, il calme ſes ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de ſa main mourante il touche encor ſa lyre.

VA-

VARIANTES DU DISCOURS

Sur la nature du plaisir.

. . . . MINISTRES,
Pascal se crut parfait, alors qu'il n'aima rien.
. . . .
. . . . *Conservez votre vie,*
O moitié de notre être! amour propre enchanteur,
Sans nous tyranniser, régne dans notre cœur;
Pour aimer un autre homme, il faut s'aimer soi-même.
Que Dieu soit notre exemple, il nous chérit, il s'aime.
Nous nous aimons dans nous, &c.
. . . . *Et vous le détruisez.*
Un monarque de l'Inde honnête homme & peu sage,
Vers les rives du Gange, après un long orage,
Voyant de vingt vaisseaux les débris dispersés,
Des mâts demi-rompus & des morts entassés,
Fit fermer par pitié le port de son rivage,
Défendit que jamais, par un profane usage,
Les pins de ses forêts façonnés en vaisseaux,
Portassent sur les mers à des peuples nouveaux,
Les fruits trop dangereux de l'humaine avarice.
Un Bonze l'applaudit, on vanta sa justice:
Mais bientôt triste roi d'un état indigent,
Il se vit sans pouvoir ainsi que sans argent.
Un voisin moins bigot, & bien plus sage prince,
Conquit en peu de tems sa stérile province;

Il rendit la mer libre, & l'état fut heureux;
Je suis loin d'en conclure, orateur dangereux,
Qu'il faut, &c.
Voilà mes passions, a) *vous qui les approuvez;*
Vous l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous dont la passion nouvelle & généreuse,
Est d'éclairer la terre & de la rendre heureuse:
Grand prince, esprit sublime, heureux présent du ciel,
Qui connait mieux que vous les dons de l'Eternel?
Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie,
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés;
Un cœur aimé de vous, ne sent que ses bontés.

a) S. M. le roi de Prusse, alors prince royal.

SIXIEME DISCOURS.

DE LA NATURE DE L'HOMME.

LA voix de la vertu préside à tes concerts,
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, & de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux & Pascal en ont fait la satyre.
Pope & le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu;

Ils

Ils descendent à l'homme, ils s'élèvent à DIEU.
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure,
Chacun a dit son mot; on a longtems rêvé;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé?
Je sais bien qu'à souper chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre tems, autre étude, & la raison sévère
Trouve accès à son tour, & peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur on se plait à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble & séduit: est-on seul? on est sage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la terre au trône de son roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaine invisible
Du monde des esprits & du monde sensible,
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas Français,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.
Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire.
A Bourge un bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétens pas
Hazarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez seulement un récit véritable,

Que peut-être Fourmont *d*) prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Qu'un jésuite à Pequin traduisit autrefois.
Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre,
Que ce monde est charmant! quel empire est le nôtre!
Ce palais si superbe est élevé pour nous,
De toute éternité DIEU nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons sous cette voute obscure?
Ils y furent créés des mains de la nature.
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des tems.
Oui, nous sommes, grand DIEU, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages:
Les chats sont dangereux & promts à nous manger;
Mais c'est pour nous instruire & pour nous corriger.
Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nasillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Disaient, tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes.
L'âne paissait auprès, & se mirant dans l'eau,
Il rendait grace au ciel, en se trouvant si beau.
Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre;
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs,
Il bâtit mon serrail, il conduit mes plaisirs.

Res-

d) Homme très-savant dans l'histoire des Chinois, & même dans leur langue.

Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'amène une ânesse;
Et je ris, quand je vois cet esclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux.
L'homme vint, & cria: je suis puissant & sage;
Cieux, terres, élémens, tout est pour mon usage;
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux;
Les vents sont mes couriers, les astres mes flambeaux.
Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, & préside aux étoiles;
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop serré:
Mais enfin de ce monde, & l'oracle, & le maître,
Je ne suis point encor ce que je devrais être.
Quelques anges alors, qui là-haut dans les cieux
Réglent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faisant tournoyer ces immenses planètes,
Disaient, pour nos plaisirs sans doute elles sont faites.
Puis de-là sur la terre ils jettaient un coup d'œil;
Ils se moquaient de l'homme & de son sot orgueil.
Le Tien * les entendit, il voulut que sur l'heure
On les fit assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, & ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.
Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère*,
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous:
Je suis le centre unique où vous répondez tous.

* Dieu des Chinois.

Des destins & des tems connaissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés, demeurez satisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce,
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse?
Un vieux lettré Chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux argumens,
Plein de Confucius, & sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
Pourquoi suis-je en un point resserré par le tems?
Mes jours devraient aller par-delà vingt mille ans;
Ma taille pour le moins dût avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus promt que mes idées,
Voyager dans la Lune, & réformer son cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfans à ma femme?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits?
Tes *pourquoi*, dit le DIEU, ne finiraient jamais:
Bientôt tes questions vont être décidées:
Va chercher ta réponse au pays des idées;
Pars. Un ange aussi-tôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vuide immense, où se meut l'univers,
A travers cent soleils entourés de planètes,
De lunes, & d'anneaux, & de longues comètes:
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du roi de la nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des mondes réels & des mondes possibles.

Mon

Mon vieux lettré chercha, d'eſpérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement : l'ange lui fait connaître,
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;
Que ſi l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faiſant la guerre au ciel, ou plutôt au bon ſens,
S'il eût à vingt mille ans étendu ſa carrière;
Ce petit amas d'eau, de ſable & de pouſſière,
N'eût jamais pû ſuffire à nourrir dans ſon ſein
Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a ſa meſure;
Que l'homme n'eſt point fait pour ces vaſtes déſirs;
Que ſa vie eſt bornée, ainſi que ſes plaiſirs;
Que le travail, les maux, la mort ſont néceſſaires;
Et que ſans fatiguer, par de lâches prières,
La volonté d'un DIEU qui ne ſaurait changer,
On doit ſubir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme & d'une ame ſoumiſe.
Le lettré convaincu, non ſans quelque ſurpriſe,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé;
Mais il y murmura, quand il fut arrivé.
Convertir un docteur eſt une œuvre impoſſible.
Matthieu * Garo chez nous eut l'eſprit plus flexible:
Il loua DIEU de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruiſſeaux de lait ſerpentaient dans nos bois;

La

* Voyez la fable de la Fontaine :
En louant DIEU *de toute choſe,*
Garo retourne à la maiſon.

La Lune était plus grande, & la nuit moins obſcure :
L'hiver ſe couronnait de fleurs & de verdure :
L'homme, ce roi du monde, & roi très fainéant,
Se contemplait à l'aiſe, admirait ſon néant,
Et formé pour agir, ſe plaiſait à rien faire.
Mais pour nous, fléchiſſons ſous un ſort tout contraire.
Contentons-nous des biens, qui nous ſont deſtinés,
Paſſagers comme nous, & comme nous bornés :
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, & ce qu'il devrait être,
Obſervons ce qu'il eſt, & recueillons le fruit
Des tréſors qu'il renferme, & des biens qu'il produit.
Si du DIEU, qui nous fit, l'éternelle puiſſance
Eût à deux jours au plus borné notre exiſtence,
Il nous aurait fait grace ; il faudrait conſumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer ;
Le tems eſt aſſez long pour quiconque en profite ;
Qui travaille & qui penſe en étend la limite.
On peut vivre beaucoup ſans végéter longtems.
Et je vais te prouver par mes raiſonnemens.....
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours inſtruire !
Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.
C'eſt ainſi que ma muſe, avec ſimplicité,
Sur des tons différens chantait la vérité,
Lorſque de la nature éclairciſſant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles ;
Que Clairaut, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un ſecteur à lunette étonnaient les Lapons,
Tandis que d'une main ſtérilement vantée,
Le hardi Vaucanſon, rival de Promethée,

Sem-

Semblait, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.
Pour moi, loin des cités, sur les bords du Permesse,
Je suivais la nature, & cherchais la sagesse ;
Et des bords de la sphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie,
Amant de tous les arts & de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde & du vil délateur ;
Ami sans artifice, auteur sans jalousie ;
Adorateur d'un DIEU, mais sans hypocrisie ;
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué ;
Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

VARIANTE DU DISCOURS

Sur la nature de l'homme.

. . . . *AInsi que ses plaisirs ;*
Que Dieu seul a raison, sans qu'il nous en informe.
Le Lettré convaincu de sa sotise énorme,
S'en retourne ici-bas, &c.

SEPTIÈ-

SEPTIEME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU.

LE nom de la vertu retentit ſur la terre ;
On l'entend au théatre, au barreau, dans la chaire ;
Juſqu'au milieu des cours il parvient quelquefois :
Il s'eſt même gliſſé dans les traités des rois.
C'eſt un beau mot ſans doute, & qu'on ſe plait d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre.
On trompe, on eſt trompé. Je crois voir des jettons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du ſyſtême
De ce fou d'Ecoſſais qui ſe dupa lui-même.
Qu'eſt-ce que la vertu ? Le meilleur citoyen,
Brutus, ſe repentit d'être un homme de bien :
La vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance.
  L'école de Zénon, dans ſa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'inſenſibilité.
Dans les champs Levantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts & l'eſprit en prières,
Du Seigneur en danſant invoque les lumières,
En tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le ſommet.
  Les reins ceints d'un cordon ; l'œil armé d'impudence,
Un hermite à ſandale, engraiſſé d'ignorance,
Parlant du nez à DIEU, chante au dos d'un lutrin,
Cent cantiques Hébreux mis en mauvais Latin.

Le

Le ciel puiſſe bénir ſa piété profonde !
Mais quel en eſt le fruit ? quel bien fait-il au monde ?
Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon à rien, de n'être bon qu'à ſoi.
Quand l'ennemi divin des ſcribes & des prêtres,
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres ;
De cet air inſolent, qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda, *Qu'eſt ce que vérité* ?
L'homme-DIEU, qui pouvait l'inſtruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſait aſſez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorſque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que diſciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, & quel eſt ſon devoir ;
Sur ce grand intérêt, ſur ce point qui nous touche,
Celui qui ſavait tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un ſeul mot ſes décrets ſolemnels,
Aimez DIEU, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme & ſa loi ; c'eſt aſſez, le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux,
Le fuir eſt très bien fait, le ſervir encor mieux :
A ſa famille, aux ſiens, je veux qu'on ſoit utile.
Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile ?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulſifs & ces pas égarés ? *a*)

Contre

a) Les convulſionnaires.

Contre un ſiécle indévot plein d'une ſainte rage,
Tu cours chez ta béate à ſon cinquième étage;
Quelques ſaints poſſedés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du BON DIEU;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédiſent le paſſé, font cent autres miracles;
L'aveugle y vient pour voir, & des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmotant ſon *Avé*.
Le boiteux ſaute & tombe; & ſa ſainte famille
Le ramène en chantant, porté ſur ſa bequille.
Le ſourd au front ſtupide écoute & n'entend rien.
D'aiſe alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un ſot voiſin bénit, & qu'un fourbe ſeconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je ſais que ce myſtère a de nobles appas.
Les ſaints ont des plaiſirs que je ne connais pas.
Les miracles ſont bons; mais ſoulager ſon frère,
Mais tirer ſon ami du ſein de la miſère,
Mais à ſes ennemis pardonner leurs vertus,
C'eſt un plus grand miracle, & qui ne ſe fait plus.
Ce magiſtrat, dit-on, eſt ſévère, inflexible:
Rien n'amollit jamais ſa grande ame inſenſible.
J'entens: il fait haïr ſa place & ſon pouvoir;
Il fait des malheureux par zèle & par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vû, ſans qu'on le ſollicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choiſir dans la foule, & donner ſon appui
A l'honnête homme obſcur qui ſe tait devant lui?
De quelques criminels il aura fait juſtice!
C'eſt peu d'être équitable, il faut rendre ſervice.

Le

Le juste eſt bienfaiſant. On conte qu'autrefois
Le miniſtre odieux d'un de nos meilleurs rois
Lui diſait en ces mots ſon avis deſpotique :
Timante eſt en ſecret bien mauvais catholique,
On a trouvé chez lui la bible de Calvin;
A ce funeſte excès vous devez mettre un frein;
Il faut qu'on l'empriſonne, ou du moins qu'on l'exile.
Comme vous, dit le roi, Timante m'eſt utile;
Vous m'apprenez aſſez, quels ſont ſes attentats;
Il m'a donné ſon ſang, & vous n'en parlez pas.
De ce roi bienfaiſant la prudence équitable
Peint mieux que vingt ſermons la vertu véritable.
Du nom de vertueux ſeriez-vous honoré,
Doux & diſcret Cyrus, en vous ſeul concentré,
Prêchant le ſentiment, vous bornant à ſéduire,
Trop faible pour ſervir, trop pareſſeux pour nuire,
Honnête homme, indolent, qui dans un doux loiſir,
Loin du mal & du bien, vivez pour le plaiſir?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & ſublime,
Qui ſoutient hardiment ſon ami qu'on opprime.
Il t'était dû ſans doute, éloquent Peliſſon,
Qui défendis Fouquet du fond de ta priſon.
Je te rens grace, ô ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les tems d'injuſtice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouſſa les aſſauts du calomniateur,
Du fanatiſme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du miniſtre abuſé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.

Oui,

Oui, pendant quarante ans pourſuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont conſolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle & leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, & ne l'ai point été.
Certain légiſlateur, *b*) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas.
Ce mot eſt *bienfaiſance*, il me plait, il raſſemble,
Si le cœur en eſt cru, bien des vertus enſemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des ſots,
Qui peſez la parole, & meſurez les mots,
Pareille expreſſion vous ſemble hazardée:
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

b) L'Abbé de Saint-Pierre. C'eſt lui qui a mis le mot de *bienfaiſance* à la mode à force de le répéter. On l'appelle légiſlateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le gouvernement. Il s'eſt rendu un peu ridicule en France par l'excès de ſes bonnes intentions.

VARIANTES DU DISCOURS

Sur la vraie vertu.

. . . . La fin du monde.
Je ſais que ce ſaint œuvre a des charmes puiſſans:
Mais, dis-moi, n'as-tu point des devoirs plus preſſans?
D'où vient que ton ami languit dans la miſère?
Pourquoi lui refuſer le plus vil néceſſaire?

Chez

Chez toi, chez tes pareils, le ſeul riche eſt ſauvé,
Et le pauvre inutile eſt le ſeul reprouvé.
Ce magiſtrat, &c.
. . . . *La vertu véritable.*
Ce beau nom de vertu ſera-t-il accordé
Au mérite farouche, à l'art toujours fardé,
A l'indolent Germont, dont la pitié diſcrète
Craint de parler pour moi, quand Séjan m'inquiète;
Au faible & doux Cyrus tout le jour occupé
Des propos d'un flatteur, & des ſoins d'un ſoupé?
Non, je donne ce titre au cœur tendre & ſublime,
Qui prévient les beſoins d'un ami qu'on opprime;
Je le donne à Normand, je le donne à Cochin,
Dont l'éloquente voix protégea l'orphelin:
Non pas à toi, Griffon, babillard mercénaire,
Qui prodiguant en vain ta vénale colère,
Et changeant un art noble en un lâche métier,
N'a fait qu'un plat libelle, au lieu d'un plaidoyer.
. . . .
Tendre & ſolide ami, bienfaiteur généreux,
Qui peut te refuſer le nom de vertueux?
Jouïs de ce grand titre, ô toi, dont la ſageſſe
N'eſt point le fruit amer d'une auſtère rudeſſe!
Toi qui malgré l'éclat dont tu bleſſes les yeux,
Peux compter plus d'amis que tu n'as d'envieux!
Certain Légiſlateur, &c.



LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

EPITRE A MADAME DE ***

VIvons pour nous, ma chère Rofalie;
Que l'amitié, que le fang qui nous lie
Nous tienne lieu du refte des humains;
Ils font fi fots, fi dangereux, fi vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Eft fi frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'eft permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connait pas.
Après diné, l'indolente Glycère
Sort pour fortir, fans avoir rien à faire;
On a conduit fon infipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps preffé gémit fous les barrières

D'un

D'un lourd panier qui flotte aux deux portières ;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déja,
L'embrasse, & bâille ; & puis lui dit, Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame ;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le tems,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs ames excédées ;
Elles chantaient déja faute d'idées.
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé,
Fade plaisant, galant, escroc, & prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piste un fat en manteau noir,
Qui se rengorge & se lorgne au miroir.
Nos deux pédans sont tous deux sûrs de plaire.
Un officier arrive & les fait taire,
Prend la parole, & conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Boquette,
A Nice, au Var, à Digne il le conduit :

Nul ne l'écoute, & le cruel pourſuit.
Arrive Iſis, dévote au maintien triſte,
A l'air ſournois. Un petit janſeniſte,
Tout plein d'orgueil & de Saint Auguſtin,
Entre avec elle en lui ſerrant la main.
D'autres oiſeaux de différent plumage,
Divers de goût, d'inſtinct & de ramage,
En ſautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuſes voix:
Et dans les cris de la folle cohuë
La médiſance eſt à peine entenduë.
Ce chamaillis de cent propos croiſés
Reſſemble aux vents l'un à l'autre oppoſés.
Un profond calme, un ſtupide ſilence,
Succède au bruit de leur impertinence:
Chacun redoute un honnête entretien;
On veut penſer, & l'on ne penſe à rien.
O roi David *a*), ô reſſource aſſurée,
Vien ranimer leur langueur deſœuvrée.
Grand roi David, c'eſt toi dont les ſizains
Fixent l'eſprit & le goût des humains;
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Fem-

a) Tous les jeux de cartes ſont à l'enſeigne du roi David.

Femmes ſurtout, chacun met ſon eſpoir
Dans tes cartons, peints de rouge & de noir ;
Leur ame vuide eſt du moins amuſée
Par l'avarice en plaiſir déguiſée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le ſoupé ;
Chaque convive en liberté déploye
A ſon voiſin ſon inſipide joye.
L'homme machine, eſprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ſes reſſorts.
Avec le ſang l'ame ſe renouvelle,
Et l'eſtomach gouverne la cervelle.
Ciel! quels propos! ce pédant du palais
Blâme la guerre, & ſe plaint de la paix.
Ce vieux Créſus, en ſablant du Champagne,
Gémit des maux que ſouffre la campagne,
Et couſu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles ſurchargé.
Monſieur l'Abbé vous entame une hiſtoire,
Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire ;
On l'interromt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interromt à ſon tour.
De froids bons-mots, des équivoques fades,
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la ſociété.

C'eſt donc ainſi, troupe abſurde & frivole,
Que nous uſons de ce tems qui s'envole;
C'eſt donc ainſi que nous perdons des jours,
Longs pour les ſots, pour qui penſe ſi courts.
Mais que ferai-je? Où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime:
On ne peut vivre avec lui ni ſans lui;
Notre ennemi le plus grand, c'eſt l'ennui.
Tel qui chez ſoi ſe plaint d'un ſort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hazard,
Dans cette cour on ſe tait avec art,
Et de la joie, ou fauſſe ou paſſagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de ſon maître approcher!
Il n'a plus rien déſormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empirée
Cache aux humains ſa préſence adorée:
Il n'eſt permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le ſoir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les dieux de la ſeconde eſpèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés ſur ces rapides ſphères,
Que la fortune agite en ſens contraires,

L'eſ-

L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un sentiment?
A leur lever, pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler sans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

Non, dites-vous, la cour ni le beau monde;
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fui pour jamais ces puissans dangereux;
Fui les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux;
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public atten ta récompense.
Qui? le public! ce phantôme inconstant,
Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flate & mord, qui dresse par sotise
Une statue, & par dégoût la brise?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert,
Et prodiguant l'insolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hazard
Toute vertu, tout mérite & tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide,
Deshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et pour Judith, Pirame, & Régulus,
Abandonner Phèdre & Britannicus;

Lui qui dix ans profcrivit Athalie,
Qui protecteur d'une fcène avilie,
Frapant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais fens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare fa honte;
Le tems l'éclaire, oui; mais la mort plus promte
Ferme mes yeux dans ce fiécle pervers,
En attendant que les fiens foient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra juftice;
Mais moi vivant il faut que je jouiffe.
Quand dans la tombe un pauvre homme eft inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repofe;
Un peuple entier fait fon apothéofe,
Et fon nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait il fut perfécuté.
Ah! cachons-nous; paffons avec les fages
Le foir ferein d'un jour mêlé d'orages,
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de tems que me laiffent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obfcure.
Puiffai-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connait pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereufe
Corrompt la vie & rend la mort affreufe!

LE

LE
MONDAIN. a)

Regrettera qui veut le bon vieux tems,
Et l'âge d'or & le règne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens.
Moi je rens grace à la nature ſage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triſtes frondeurs;
Ce tems profane eſt tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, & même la molleſſe,
Tous les plaiſirs, les arts de toute eſpèce,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux pour mon cœur très immonde,
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts, & des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde,

Et

a) Cette piéce eſt de 1736. C'eſt un badinage, dont le fonds eſt très philoſophique & très-utile: ſon utilité ſe trouve expliquée dans la piéce ſuivante. Voyez auſſi la lettre de Mr. Melon à madame la comteſſe de Verrue.

Et des besoins & des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre & les trésors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon tems que ce siécle de fer!
Le superflu, chose très-nécessaire,
A réuni l'un & l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux,
Qui du Texel, de Londres, de Bourdeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des Musulmans,
Nos vins de France enyvrent les Sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons ayeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant, ni le *tien* ni le *mien*;
Qu'auraient-ils pû connaitre? Ils n'avaient rien;
Ils étaient nuds, & c'est chose très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor,
Martialo *b*) n'est point du siécle d'or.
D'un bon vin frais, ou la mousse, ou la sève,
Ne grata point le triste gosier d'Eve;
La soie & l'or ne brillaient point chez eux.

Admi-

b) Auteur du Cuisinier Français.

Admirez-vous pour cela nos ayeux?
Il leur manquait l'induſtrie & l'aiſance;
Eſt-ce vertu? C'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faiſais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ſe ſôt genre humain?
Careſſais-tu madame Eve, ma mère?
Avouez-moi, que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bize & tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle avanture,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment,
Avec de l'eau, du millet & du gland;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant, voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre, ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnète homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.

De

De mille mains l'éclatante induſtrie,
De ces dehors orna la ſymmétrie.
L'heureux pinçeau, le ſuperbe deſſein,
Du doux Corrège & du ſavant Pouſſin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'eſt c) Bouchardon qui fit cette figure;
Et cet argent fut poli par Germain. d)
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés,
Dans des trumeaux tous brillans de clartés.
De ce ſallon je vois par la fenètre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entens ſortir le maître.
Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement trainé,
Paraît aux yeux une maiſon roulante,
Moitié dorée & moitié tranſparente;
Nonchalamment je l'y vois promené:
De deux reſſorts la liante ſoupleſſe

Sur

c) Fameux ſculpteur né à Chaumont en Champagne.

d) Excellent orfèvre dont les deſſeins & les ouvrages ſont du plus grand goût.

Sur le pavé le porte avec molleſſe.
Il court au bain : les parfums les plus doux
Rendent ſa peau plus fraiche & plus polie ;
Le plaiſir preſſe, il vole au rendez-vous,
Chez Camargot, chez Goſſin, chez Julie.
Il eſt comblé d'amour & de faveurs.
Il faut ſe rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danſe, la muſique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs font un plaiſir unique.
Il va ſiffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons ſouper. Que ces brillans ſervices,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices !
Qu'un cuiſinier eſt un mortel divin !
Cloris, Eglé me verſent de leur main,
D'un vin d'Aï, dont la mouſſe preſſée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler ſon bouchon ;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume petillante
De nos Français eſt l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres déſirs,
D'autres ſoupers & de nouveaux plaiſirs.

Or maintenant, monſieur du Télémaque,

Van-

Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, triſtement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abſtinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre ſtile flateur,
Et votre proſe, encor qu'un peu traînante.
Mais, mon ami, je conſens de grand cœur,
D'être feſſé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux par le Diable & la pomme,
C'eſt bien en vain que triſtement ſéduits,
Huet, Calmet, dans leur ſavante audace,
Du paradis ont recherché la place.
Le paradis terreſtre eſt où je ſuis. *e*)

LET-

e) Les curieux d'anecdotes ſeront bien aiſes de ſavoir que ce badinage, non-ſeulement très innocent, mais dans le fond très-utile, fut composé dans l'année 1736. immédiatement après le ſuccès de la tragédie d'*Alzire*. Ce ſuccès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé Desfontaines alla dénoncer la petite plaiſanterie du *Mondain* à un prêtre nommé C..... qui avait du crédit ſur l'eſprit du cardinal de Fleuri. Desfontaines falſifia l'ouvrage, y mit des vers de ſa façon comme il avait fait à *la Henriade*. L'ouvrage fut traité de ſcandaleux, & l'auteur de *la Henriade*, de *Merope*, de *Zayre*,

LETTRE a)

DE MONSIEUR DE MELON,

ci-devant sécretaire du Régent du Royaume,

A MADAME LA COMTESSE DE VERRUE,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'Ai lu, madame, l'ingénieuse apologie du luxe. Je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flate d'avoir démontré dans mon *Essai politique sur le commerce*, combien ce goût des beaux-arts, & cet emploi

re, fut obligé de s'enfuir de sa patrie. Le roi de Prusse lui offrit alors le même asyle qu'il lui a donné depuis : mais l'auteur aima mieux alors aller retrouver ses amis dans sa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de Mr. de Voltaire.

a) Cette lettre fut écrite dans le tems que la piéce du *Mondain* parut en 1736.

ploi des richeſſes, cette ame d'un grand état, qu'on nomme *luxe*, ſont néceſſaires pour la circulation de l'eſpèce, & pour le maintien de l'induſtrie; je vous regarde, madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris ſubſiſtent uniquement par la protection que vous donnez aux arts? *b*) Que l'on ceſſe d'aimer les tableaux, les eſtampes, les curioſités en toute ſorte de genre; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout-d'un-coup dans Paris, & qui ſont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il eſt bon que dans un canton Suiſſe on faſſe des loix ſomptuaires, par la raiſon qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient beſoin d'une extrême frugalité; mais à préſent que c'eſt la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a beſoin de luxe, &c.

DÉ-

b) Madame la comteſſe de Verrue, mère de madame la princeſſe de Carignan, dépenſait cent mille francs par an en curioſités: elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés & en tableaux. Elle raſſemblait chez elle une ſociété de philoſophes, auxquels elle fit des legs par ſon teſtament. Elle mourut avec le fermeté & la ſimplicité de la philoſophie la plus intrépide.

DEFENSE
DU MONDAIN,
OU
L'APOLOGIE DU LUXE.

A Table hier, par un trifte hazard,
J'étais affis près d'un maître caffard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuifine
De Lucifer ; & moi, prédeftiné,
Je rirai bien quand vous ferez damné.
Damné ! comment ? pourquoi ? Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorfqu'il pleuvait fur notre premier père ;
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle yvreffe,
Prêchant le luxe, & vantant la molleffe,
Qu'il vaut bien mieux, ô blafphêmes maudits !

Vivre à préſent qu'avoir vécu jadis.
Parquoi, mon fils, votre muſe polluë
Sera rôtie, & c'eſt choſe concluë.

Diſant ces mots, ſon goſier altéré
Humait un vin, qui d'ambre coloré,
Sentait encor la grape parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait ſon teint;
Lors je lui dis: Pour DIEU, monſieur le ſaint,
Quel eſt ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? Il vient de Canarie:
C'eſt un nectar, un breuvage d'élû;
DIEU nous le donne, & DIEU veut qu'il ſoit bû.
Et ce caffé, dont, après cinq ſervices,
Votre eſtomac goûte encor les délices?
Par le ſeigneur il me fut deſtiné.
Bon. Mais avant que DIEU vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine induſtrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée:
Cet argent fin, ciſelé, gaudronné,
En plat, en vaſe, en ſoucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,

Dans

Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux couroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuisé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable mondain,
Connaissez-vous; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser,
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement & l'amour des Nayades;
Voyez ces flots, dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée & la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;

Le pauvre y vit des vanités des grands.
Et le travail gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entens d'ici des pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denis d'Halicarnaſſe,
Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, & des conſuls en Us,
Béchaient la terre au milieu des allarmes;
Qu'ils maniaient la charuë & les armes;
Et que les bleds tenaient à grand honneur
D'être ſemés par la main d'un vainqueur.
C'eſt fort bien dit, mes maîtres: je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiſtoire.
Mais, dites-moi, ſi les dieux par hazard
Faiſaient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudrait-il pas au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer ſa terre?
L'auguſte Rome, avec tout ſon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eſt Auteuil,
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
Pour quelque pré ſignalant leur furie,

De

* Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *Manipulus*, était le premier étendart des Romains.

De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin * pour étendarts.
Leur Jupiter, au tems du bon roi Tulle,
Etait de bois; il fut d'or fous Luculle.
N'allez donc pas avec fimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
Oh, que Colbert était un efprit fage!
Certain butor confeillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage induftrieux.
Du confeiller l'abfurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure œconomie.
Mais le miniftre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la fource;
Et du midi, du levant & de l'ourfe,
Nos fiers voifins de nos progrès jaloux,
Payaient l'efprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pekin, ni Rome;
C'eft Salomon, ce fage fortuné,
Roi philofophe, & Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre jufqu'à l'herbe;
Vit-on jamais un luxe plus fuperbe?
Il faifait naître au gré de fes défirs
L'argent & l'or, mais furtout les plaifirs.

Mille beautés ſervaient à ſon uſage ;
Mille ? On le dit, c'eſt beaucoup pour un ſage.
Qu'on m'en donne une, & c'eſt aſſez pour moi.
Qui n'ai l'honneur d'être ſage ni roi.
  Parlant ainſi, je vis que les convives
Aimaient aſſez mes peintures naïves :
Mon doux béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, & beaucoup plus buvait ;
Et tout chacun préſent à cette fête,
Fit ſon profit de mon diſcours honnête.



EPI-

EPITRE
SUR
LA CALOMNIE.

ECoutez-moi, refpectable Emilie ;
Vous êtes belle ; ainfi donc la moitié
Du genre humain fera votre ennemie.
Vous poffédez un fublime génie ;
On vous craindra. Votre tendre amitié
Eft confiante, & vous ferez trahie.
Votre vertu dans fa démarche unie,
Simple & fans fard, n'a point facrifié
A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plait, dans la vie,
Aux traits malins que tout fat à la cour
Par paffe-tems fouffre & rend tour-à-tour.
La médifance eft la fille immortelle
De l'amour-propre & de l'oifiveté.
Ce monftre aîlé paraît mâle & femelle,
Toujours parlant, & toujours écouté.
Amufement & fléau de ce monde,
Elle y préfide, & fa vertu féconde
Du plus ftupide échauffe les propos :

Rebut du ſage, elle eſt l'eſprit des ſots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de ſa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois ſortes d'humains,
Plus que le reſte, alimens de l'envie,
Sont expoſés à ſa dent de harpie :
Les beaux eſprits, les belles & les grands
Sont de ſes traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, eſt ſûr de la ſatyre :
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite eſt l'infaillible lot.
La jeune Eglé, de pompons couronnée,
Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A ſon mari qu'elle n'a jamais vû.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la reine.
Le lendemain, ſans trop ſavoir comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi * la chanſonne, & ſon nom par la ville
Court ajuſté ſur l'air d'un vaudeville.
Eglé s'en meurt : ſes cris ſont ſuperflus.
Con-

* Poëte connu en ſon tems par quelques opéra, & par quelques petites ſatyres nommées, *Calottes*, qui ſont tombées dans un profond oubli.

Consolez-vous, Eglé, d'un tel outrage,
Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Et nommez-moi la beauté, je vous prie,
De qui l'honneur fut toujours à couvert.
Lisez-moi Bayle, à l'article *Schomberg*,
a) Vous y verrez, que la vierge Marie
Des chansonniers comme une autre a souffert.
Jérusalem a connu la satyre.
Persans, Chinois, batisés, circoncis,
Prennent ses loix, la terre est son empire;
Mais croyez-moi, son trône est à Paris.
Là tous les soirs la troupe vagabonde
D'un peuple oisif, appellé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude & l'ennui qui le suit.
Là sont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oisons, & bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des sots, & trichant au piquet.

Blon-

a) Cette calomnie citée dans Bayle & dans l'abbé Houteville est tirée d'un ancien livre Hébreu, intitulé *Toldos Jescut*, dans lequel on donne pour époux à cette personne sacrée Jonathan; & celui que Jonathan soupçonne, s'appelle Joseph Panther. Ce livre cité par les premiers pères est inconteſtablement du premier siécle.

Blondins y ſont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, danſant, minaudant, à la fois.
Si par hazard quelque perſonne honnête,
D'un ſens plus droit & d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé ſa tête,
Leur fait l'affront de penſer à leurs yeux;
Tout auſſi-tôt leur brillante cohuë,
D'étonnement & de colère émuë,
Bruyant eſſaim de frêlons envieux,
Pique & pourſuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel ſi pur & ſi peu fait pour eux.

Quant aux héros, aux princes, aux miniſtres,
Sujets uſés de nos diſcours ſiniſtres:
Qu'on m'en nomme un dans Rome & dans Paris,
Depuis Céſar juſqu'au jeune LOUIS,
De Richelieu juſqu'à l'ami d'Auguſte,
Dont un Paſquin n'ait barbouillé le buſte.
Ce grand Colbert, dont les ſoins vigilans
Nous avaient plus enrichis en dix ans,
Que les *mignons*, les *Catins* & les *prêtres*
N'ont en mille ans appauvri nos ancètres:
Cet homme unique, & l'auteur & l'appui
D'une grandeur, où nous n'oſions prétendre,

Vit

Vit tout l'état murmurer contre lui;
Et le Français osa troubler *b*) la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.
Lorsque LOUIS, qui d'un esprit si ferme
Brava la mort comme ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle allait à Saint Denis;
J'ai vû son peuple aux nouveautés en proie,
Yvre de vin, de folie & de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.
Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon régent, qui gâta tout en France:
Il était né pour la société,
Pour les beaux arts & pour la volupté;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable:
Et cependant, ô mensonge! ô noirceur!
Nous avons vû la ville & les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms.... Quelle absurde fureur!
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs, appellés *Philippiques*, *c*)

De

b) Le peuple voulut déterrer Mr. Colbert à St. Eustache.

c) Libelle diffamatoire en vers contre monsieur le duc d'Orléans, régent du royau-

De l'imposture éternelles chroniques ;
Et nul Français n'est assez généreux,
Pour s'élever, pour déposer contr'eux.
Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer :
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.
Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baisser les yeux sur de moindres objets ?
Des souverains descendons aux sujets :
Des beaux esprits ouvrons ici le temple,
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin monsieur Bardus contemple,
Et que Damis ne visita jamais.
Entrons : d'abord on voit la jalousie,
Du Dieu des vers la fille & l'ennemie,
Qui sous les traits de l'émulation
Soufle l'orgueil, & porte sa furie
Chez tous ces fous courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée,
Et

royaume, composé par La Grange-Chancel. On lui a pardonné. Bayle & Arnaud sont morts hors de leur patrie.

d) Rousseau avait été sécrétaire du baron de Breteuil, & avait fait contre lui une satyre intitulée *La Baronade*. Il la lut à quelques

Et l'un ſur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable & mordant Janſéniſte
N'en a lancé ſur le fin Moliniſte,
Ou que Doucin, cet adroit caſuiſte,
N'en a verſé deſſus Paſquier Queſnel.

Ce vieux rimeur, couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni ſans ceſſe, & jamais corrigé:
Ce vil Rufus (*d*), que jadis votre père
A par pitié tiré de la miſère,
Et qui bientôt, ſerpent envenimé,
Piqua le ſein qui l'avait ranimé:
Lui qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant Thémis accuſa l'innocence;
L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
Des jours tiſſus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront

De

ques perſonnes, qui vivent encore, entre autres à madame la ducheſſe de St. Pierre. Madame la marquiſe du Châtelet, fille de Mr. de Breteuil, était parfaitement inſtruite de ce fait; & il y a encor des papiers originaux de madame du Châtelet qui l'atteſtent.

De l'infamie écrite fur fon front.
Et que feront tous les traits fatyriques,
Que d'un bras faible il décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié Français & moitié Germaniques,
Paîtris d'erreurs, & de haine & d'ennui?
Quel eft le but, l'effet, la récompenfe
De ces recueils d'impure médifance?
Le malheureux, délaiffé des humains,
Meurt des poifons qu'ont préparé fes mains.
Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain Boileau, dans fes févérités,
A de Quinault dénigré les beautés;
L'heureux Quinault, vainqueur de la fatyre,
Rit de fa haine & marche à fes côtés.
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de fon foufle cauftique,
Je fais jouïr, en dépit des cagots,
De quelque gloire, & même du repos.
Voici le point fur lequel je me fonde:
On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obfcurément tourmentans votre vie.
Homme public, c'eft la publique envie
Qui contre vous lève fon front altier.

Le

Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel est l'état de la nature humaine.
La jalousie, & tous ses noirs enfans,
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.
Montez au ciel, trois déesses rivales
Troublent le ciel, qui rit de leurs scandales.
Que faire donc? à quel saint recourir?
Je n'en sais point. Il faut savoir souffrir.



LE TEMPLE
DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art & ses prestiges,
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouït les yeux,
Où tout est vrai, simple, & fait pour les dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade,
Le médaillon du bon Pyrrithoüs,
Du sage Achate, & du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux; mais ils sont dans les fables.
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empirée.
On n'y voit point Mars & sa Cythérée;
Car la discorde est toujours avec eux;

L'a-

L'amitié vit avec très peu de dieux.
A ſes côtés ſa fidèle interprète,
La vérité, charitable & diſcrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'oſe conſulter :
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
Par contenance un livre eſt dans ſes mains ;
Où ſont écrits les bienfaits des humains ;
Doux monumens d'eſtime & de tendreſſe,
Donnés ſans faſte, acceptés ſans baſſeſſe,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé ſans regret publiés.
C'eſt des vertus l'hiſtoire la plus pure :
L'hiſtoire eſt courte, & le livre eſt réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.
Or des humains qu'elle eſt donc la manie ?
Toute amitié de leurs cœurs eſt bannie :
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs diſcours.
Ses ennemis ne jurent que par elle :
En la fuyant chacun s'y dit fidelle ;
Ainſi qu'on voit devers l'état Romain,
Des indévots chapelet à la main.
De leur repos la déeſſe en colère,
Voulut enfin que ſes mignons chéris,

Si contens d'elle , & si sûrs de lui plaire,
Vinssent la voir en son sacré pourpris ;
Fixa le jour , & promit un beau prix
Pour chaque couple , au cœur noble , sincère ,
Tendre comme elle , & digne d'être admis ,
S'il se pouvait , au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide ,
Tous nos Français que la nouveauté guide ;
Un peuple immense inonde le parvis.
Le temple s'ouvre , on vit d'abord paraître
Deux courtisans par l'intérêt unis ;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courier , qui dit , qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poste d'honneur ,
Un noble emploi de valet grand-seigneur.
Nos deux amis poliment se quittèrent ,
Déesse , & prix , & temple abandonnèrent ,
Chacun des deux en son ame jurant
D'anéantir son très-cher concurrent.
Quatre dévots , à la mine discrète ,
Dos en arcade , & missel à la main ,
Unis en DIEU de charité parfaite ,
Et tout brûlans de l'amour du prochain ,
Psalmodiaient & brillaient en chemin.
L'un , riche abbé , prélat à l'œil lubrique ,
Au menton triple , au col apoplectique ,

Porc

Porc engraiſſé des dixmes de Sion,
Oppreſſé fut d'une indigeſtion.
On confeſſa mon vieux ladre au plus vite;
D'huile il fut oint, aſpergé d'eau bénite,
Dûment leſté par le curé du lieu,
Pour ſon voyage au pays du BON DIEU.
Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
Un *Oremus*; en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, & vers la cour trottèrent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En ſe jurant fraternité ſincère,
Les yeux baiſſés, va chez le cardinal
De janſéniſme accuſer ſon confrère.
Gais & brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens ſe tenant ſous les bras,
Liſant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et détonnant quelques chanſons nouvelles,
Ainſi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'amitié l'autel enſanglantèrent:
Et le moins fou laiſſa, tout éperdu,
Son tendre ami ſur la place étendu.
Plus loin venaient, d'un air de complaiſance,
Liſe & Chloé, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaiſirs, leurs humeurs,

Et tous ces riens qui rempliſſent leurs cœurs,
Se careſſant, ſe parlant ſans rien dire,
Et ſans ſujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant:
A ſon nom ſeul, ô merveille ſoudaine!
Liſe & Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du temple de la haine.
Enfin Zayre y parut à ſon tour,
Avec ces yeux, où languit la molleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe.
Ah! que d'ennui, dit-elle, en ce ſéjour!
Que fait ici cette triſte déeſſe?
Tout y languit: je n'y vois point l'amour.
Elle ſortit, vingt rivaux la ſuivirent;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
DIEU ſait alors où ma Zayre alla;
De l'amitié le prix fut laiſſé là;
Et la déeſſe en tout lieu célébrée,
Jamais connue & toujours déſirée,
Gela de froid ſur ſes ſacrés autels.
J'en ſuis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

MOn cœur, ami charmant & ſage,
Au vôtre n'était point lié,

Lorſ-

Lorſque j'ai dit qu'à l'amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à ſa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage?



DE L'USAGE DE LA SCIENCE DANS LES PRINCES. *

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE, DEPUIS ROI DE PRUSSE.

PRINCE, il eſt peu de rois, que les muſes inſtruiſent,
Peu ſavent éclairer les peuples qu'ils conduiſent.
Le ſang des Antonins ſur la terre eſt tari;
Car depuis ce héros à Rome ſi chéri,
Ce philoſophe roi, ce divin Marc-Aurèle,
Des princes, des guerriers, des ſavans le modèle,
Que roi ſous un tel joug oſant ſe captiver,
Dans les ſources du vrai ſut jamais s'abreuver?
Deux ou trois, tout-au-plus, prodiges dans l'hiſtoire,
Du nom de philoſophe ont mérité la gloire;
Le reſte eſt à vos yeux le vulgaire des rois,
Eſclaves des plaiſirs, fiers oppreſſeurs des loix,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,

En-

* Cette piéce eſt de 1738.

Endormis ſur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux pieds des rois les voit ſous un faux jour;
Qui ſait régner ſait tout, ſi l'on en croit la cour.
Mais quel eſt en effet ce grand art politique,
Ce talent ſi vanté dans un roi deſpotique?
Tranquille ſur le trône, il parle, on obéït;
S'il ſourit, tout eſt gai; s'il eſt triſte, on frémit.
Quoi! régir d'un coup d'œil une ſoule ſervile,
Eſt-ce un poids ſi peſant, un art ſi difficile?
Non: mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enyvrer un ennemi flateur,
Des prélats courtiſans confondre l'artifice,
Aux organes des loix enſeigner la juſtice,
Du ſéjour doctoral chaſſant l'abſurdité,
Dans ſon ſein ténébreux placer la vérité;
Eclairer le ſavant, & ſoutenir le ſage;
Voilà ce que j'admire, & c'eſt-là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.
Du dernier roi d'Eſpagne un grave *a*) ambaſſadeur,
De deux ſavans Anglais reçut une prière:
Ils voulaient dans l'école apportant la lumière,
De l'air qu'un long cryſtal enferme en ſa hauteur,
Aller au haut d'un mont marquer la peſanteur.
Il pouvait les aider dans ce ſavant voyage;
Il les prit pour des fous: lui ſeul était peu ſage.
Que dirai-je d'un pape & de ſept cardinaux,
D'un zèle apoſtolique uniſſant les travaux,

 Pour

a) Cette avanture ſe paſſa à Londres la première année du règne de Charles II. roi d'Eſpagne.

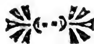
Pour apprendre aux humains dans leurs auguſtes codes ;
Que c'était un péché de croire aux antipodes ?
Combien de ſouverains Chrétiens & Muſulmans,
Ont tremblé d'une éclipſe, ont craint des taliſmans ?
Tout monarque indolent, dédaigneux de s'inſtruire,
Eſt le jouet honteux de qui veut le ſéduire.
Un aſtrologue, un moine, un chymiſte effronté,
Se font un revenu de ſa crédulité.
Il prodigue au dernier ſon or par avarice ;
Il demande au premier, ſi Saturne propice,
D'un aſpect fortuné regardant le ſoleil,
L'appelle à table, au lit, à la chaſſe, au conſeil.
Il eſt aux pieds de l'autre, & d'une ame ſoumiſe,
Par la crainte du diable il enrichit l'égliſe.
Un pareil ſouverain reſſemble à ces faux dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux ;
Et le prince éclairé, que la raiſon domine,
Eſt un vivant portrait de l'eſſence divine.

Je ſais, que dans un roi l'étude, le ſavoir,
N'eſt pas le ſeul mérite & l'unique devoir ;
Mais qu'on me nomme enfin dans l'hiſtoire ſacrée,
Le roi dont la mémoire eſt la plus révérée ;
C'eſt ce héros ſavant que DIEU même éclaira,
Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait ſous un ſage :
L'abondance à ſa voix paſſant le ſein des mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers,
Comme à Londre, à Bourdeaux, de cent voiles ſuivie,
Elle apporte au printems les tréſors de l'Aſie,

Ce

Ce roi que tant d'éclat ne pouvait éblouïr,
Sut joindre à ses talens l'art heureux de jouïr.
Ce sont-là les leçons qu'un roi prudent doit suivre;
Le savoir en effet n'est rien sans l'art de vivre.
Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâlissant sur un livre, oublier son état.
Que plus il est instruit, plus il aime sa gloire.
De ce monarque Anglais vous connaissez l'histoire;
Dans un fatal exil Jacques *b*) laissa périr
Son gendre infortuné qu'il eût pû secourir.
Ah! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,
Délivrer des Germains les villes opprimées,
Venger de tant d'états les désolations,
Et tenir la balance entre les nations,
Que d'aller, des docteurs briguant les vains suffrages,
Au doux enfant JESUS dédier ses ouvrages!
Un monarque éclairé n'est pas un roi pedant;
Il combat en héros, il pense en vrai savant.
Tel fut ce Julien méconnu du vulgaire,
Philosophe & guerrier, terrible & populaire.
Ainsi ce grand César, soldat, prêtre, orateur,
Fut du peuple Romain l'oracle & le vainqueur:
On sait qu'il fit encor bien pis dans sa jeunesse:
Mais tout sied aux héros, excepté la faiblesse.

b) Le roi Jacques fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant JESUS.



EPITRE

EPITRE
A UN MINISTRE D'ETAT
SUR
L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

TOi qui mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaifirs aux travaux paffas d'un vol agile,
Que j'aime à voir ton goût, par des foins bienfaifans,
Encourager les arts à ta voix renaiffans !
Sans accorder jamais d'injufte préférence,
Entre tous ces rivaux tien toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens ;
De fa riante fœur chéri les agrémens ;
Anime le pinceau, le cifeau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or dans les mains d'Uranie.
Le véritable efprit fait fe plier à tout ;
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un feul goût.
Je plains tout efprit faible, aveugle en fa manie,
Qui dans un feul objet confina fon génie,
Et qui de fon idole adorateur charmé,
Veut immoler le refte au DIEU qu'il s'eft formé.
Entens-tu murmurer ce fauvage algébrifte,
A la démarche lente, au teint blême, à l'œil trifte,
Qui d'un calcul aride à peine encor inftruit,
Sait que quatre eft à deux, comme feize eft à huit ?

Il

Il méprise Racine, il insulte à Corneille;
Lully n'a point de sons pour sa pesante oreille;
Et Rubens vainement, sous ses pinceaux flateurs,
De la belle nature assortit les couleurs.
Des x x redoublés admirant la puissance,
Il croit que Varignon fut seul utile en France;
Et s'étonne, surtout, qu'inspiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil & non moins de folie,
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, & toujours mieux que lui;
De sa frivole muse admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique;
Prend pour des arpenteurs Archimède & Newton,
Et voudrait mettre en vers Aristote & Platon.
Ce bœuf qui pesamment rumine ses problêmes,
Ce papillon folâtre ennemi des systêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
Par un bavard en robe, apprentif chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu sa plume & sa colère.

Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré, fier du nom de docteur:
Venez à moi, laissez Massillon, Bourdaloue;
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me loue.
Je divise en trois points le plus simple des cas;
J'ai vingt ans, sans l'entendre, expliqué St. Thomas.
Ainsi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs théâtres.

L'hon-

L'honnête-homme eſt plus juſte, il approuve en autrui
Les arts & les talens qu'il ne ſent point en lui.
Jadis avant que DIEU, conſommant ſon ouvrage,
Eût d'un ſoufle de vie animé ſon image,
Il ſe plut à créer des animaux divers:
L'aigle au regard perçant pour régner dans les airs,
Le pân pour étaler l'iris de ſon plumage,
Le courſier pour ſervir, le loup pour le carnage,
Le chien fidèle & promt, l'âne docile & lent,
Et le taureau farouche, & l'animal bêlant,
Le chantre des forêts, la douce tourterelle,
Qu'on a cru fauſſement des amans le modèle;
L'homme les nomma tous, & par un heureux choix,
Diſcernant leurs inſtincts, aſſigna leurs emplois.
On conte que l'epoux de la célèbre Hortenſe *
Signala plaiſamment ſa ſainte extravagance;
Craignant de faire un choix par ſa faible raiſon,
Il tirait aux trois dés les rangs de ſa maiſon.
Le ſort d'un poſtillon faiſait un ſecrétaire;
Son cocher étonné devint homme d'affaire;
Un docteur Hibernois, ſon très-digne aumônier,
Rendit grace au deſtin qui le fit cuiſinier.
On a vû quelquefois des choix auſſi bizarres.
Il eſt beaucoup d'emplois, mais les talens ſont rares.
Si dans Rome avilie, un empereur brutal
Des faiſceaux d'un conſul honora ſon cheval,

Il

* Le duc de Mazarin, mari d'Hortenſe Mancini, faiſait tous les ans une loterie de pluſieurs emplois de ſa maiſon, & ce qu'on rapporte ici a un fondement très-véritable.

Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis ſa confiance.
L'ignorant a porté la robe de Cujas;
La mitre a décoré des têtes de Midas:
Et tel au gouvernail a préſidé ſans peine,
Qui la rame à la main dût ſervir à la chaine.
Le mérite eſt caché. Qui ſait ſi de nos tems
Il n'eſt point, quoi qu'on diſe, encor quelques talens?
Peut-être qu'un Virgile, un Ciceron ſauvage,
Eſt chantre de paroiſſe ou juge de village.
Le ſort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature, & détruit ſes deſſeins;
Il affaiblit ſes traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au hazard, & rien n'eſt à ſa place.



ODE
SUR
LE FANATISME.*

CHarmante & ſublime Emilie,
Amante de la vérité,
Ta ſolide philoſophie
T'a prouvé la divinité.
Ton ame éclairée & profonde,
Franchiſſant les bornes du monde,
S'élance au ſein de ſon auteur.
Tu parais ſon plus bel ouvrage;
Et tu lui rens un digne hommage,
Exemt de faibleſſe & d'erreur.



Mais ſi les traits de l'athéïſme
Sont repouſſés par ta raiſon,
De la coupe du fanatiſme
Ta main renverſe le poiſon:
Tu

* Cette ode eſt de l'an 1732. Elle eſt addreſſée à l'illuſtre madame la marquiſe du Châtelet, qui s'eſt rendue par ſon génie l'admiration de tous les vrais ſavans, & de tous les bons eſprits de l'Europe.

Tu sers la justice éternelle,
Sans l'âcreté de ce faux zèle
De tant de dévots *a*) malfaisans ;
Tel qu'un sujet sincère & juste
Sait approcher d'un trône auguste
Sans les vices des courtisans.



Ce fanatisme sacrilège
Est sorti du sein des autels ;
Il les profane, il les assiège ;
Il en écarte les mortels.
O religion bienfaisante !
Ce farouche ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc.
Mère tendre, mère adorable !
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang ?



On a vû du moins des athées
Sociables dans leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs mœurs.
Des Barreaux fut doux, juste, aimable *b*) :
Le

a) Faux dévots.

b) Il était conseiller au par-

Le DIEU que ſon eſprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de ſa faibleſſe,
Lui laiſſa l'humaine ſageſſe,
Et les ombres de la vertu.

Je ſentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux,
Qui nierait l'utile exiſtence
De l'aſtre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton être ſuprême,
Grand DIEU ! c'eſt un moindre blaſphême,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs inſatiable,
Jaloux, injuſte comme nous.

Lorſqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de ſuperſtition,
A, par cette affreuſe chimère,
Corrompu ſa religion,
Le voilà ſtupide, & farouche ;

Le

Parlement ; il paya à des Plaideurs les fraix de leur procès, qu'il avait trop différé de rapporter.

Le fiel découle de sa bouche ;
Le fanatisme arme son bras,
Et dans sa piété profonde
Sa rage immolerait le monde
A son DIEU qu'il ne connait pas.



Ce sénat proscrit dans la France,
Cette infame inquisition,
Ce tribunal, où l'ignorance
Traîna si souvent la raison ;
Ces Midas en mitre, en soutane,
Au philosophe de Toscane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, sage Galilée,
Le système de l'univers.



Ecoutez ce signal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris ;
Regardez ce carnage horrible ;
Entendez ces lugubres cris.
Le frère est teint du sang du frère ;
Le fils assassine son père ;
La femme égorge son époux.
Leurs bras sont armés par des prêtres.

O ciel ! ſont-ce-là les ancêtres
De ce peuple léger & doux ?



Janſeniſtes & Moliniſtes,
Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raiſons des ſophiſtes,
Leurs traits, leur bile & leur ennui ;
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces tems de vertige & d'horreur ;
Craignez ce zèle qui vous preſſe ;
On ne ſent pas dans ſon yvreſſe,
Juſqu'où peut aller ſa fureur.



Vous riez des ſages d'Athènes,
Que la terre a trop reſpectés :
Vous diſſipez leurs ombres vaines
Par vos immortelles clartés.
Mais au moins dans leur nuit profonde,
Conducteurs aveugles du monde,
Ils n'étaient point perſécuteurs :
Imitez l'eſprit pacifique,
Et du Lycée & du Portique,
Quand vous condamnez leurs erreurs.



Mal-

Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la religion ?
Dans Marſeille il falait l'apprendre,
Au ſein de la contagion ;
Lorſque la tombe était ouverte,
Lorſque la Provence couverte
Par les ſemences du trépas,
Pleurant ſes villes déſolées,
Et ſes campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres états :



Belzuns *c*), ce paſteur vénérable,
Sauvait ſon peuple périſſant :
Langeron, guerrier ſecourable,
Bravait un trépas renaiſſant ;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans la molleſſe & les ſcandales,
Occupaient votre oiſiveté,
De la diſpute ridicule
Et ſur Queſnel, & ſur la bulle,
Qu'oublîra la poſtérité.



Pour

c) Mr. de Belzunce, évêque de Marſeille, & Mr. de Langeron, commandant, allaient porter eux-mêmes les ſecours & les remèdes aux peſtiférés moribonds, dont les médecins & les prêtres n'oſaient approcher.

Pour inſtruire la race humaine,
Faut-il perdre l'humanité ?
Faut-il le flambeau de la haine
Pour nous montrer la vérité ?
Un ignorant, qui de ſon frère
Soulage en ſecret la miſère,
Eſt mon exemple & mon docteur ;
Et l'eſprit hautain, qui diſpute,
Qui condamne, qui perſécute,
N'eſt qu'un déteſtable impoſteur.



ODE

ODE
POUR MESSIEURS
DE L'ACADEMIE
DES SCIENCES,

Qui ont été au cercle polaire, & sous l'équateur, déterminer la figure de la terre.

O Vérité ſublime ! ô céleſte Uranie !
Eſprit né de l'eſprit qui forma l'univers,
Qui meſures des cieux la carrière infinie,
Et qui pêſes les airs ;



Tandis que tu conduis ſur les gouffres de l'onde,
Ces voyageurs ſavans miniſtres de tes loix ;
De l'ardent équateur, ou du pole du monde,
Enten ma faible voix.



Que font tes vrais enfans ? Vainqueurs de la nature ;
Ils arrachent ſon voile ; & ces rares eſprits
Fixent la peſanteur, la maſſe & la figure
De l'univers ſurpris.



Les enfers ſont émus au bruit de leur voyage :

Je vois paraître au jour les ombres des héros,
De ces Grecs renommés, qu'admira le rivage
De l'antique Colchos.



Argonautes fameux, demi-dieux de la Gréce,
Castor, Pollux, Orphée, & vous heureux Jason,
Vous de qui la valeur & l'amour & l'adresse
Ont conquis la toison;



En voyant les travaux, & l'art de nos grands hommes,
Que vous êtes honteux de vos travaux passés?
Votre siécle est vaincu par le siécle où nous sommes:
Venez & rougissez.



Quand la Grèce parlait, l'univers en silence
Respectait le mensonge annobli par sa voix;
Et l'admiration, fille de l'ignorance,
Chanta de vains exploits.



Heureux, qui les premiers marchent dans la carrière!
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés:
Ceux qui, trop tard venus, la franchissent entière,
Demeurent oubliés.



Le mensonge réside au temple de mémoire;
Il y grava des mains de la crédulité
Tous ces fastes des tems destinés pour l'histoire
Et pour la vérité.



Uranie, abaissez ces triomphes des fables;
Effacez tous ces noms qui nous ont abusés;

Mon-

Montrez aux nations les heros véritables
Que vous ſeule inſtruiſez.



Le Génois, qui chercha, qui trouva l'Amérique,
Cortez, qui la vainquit par de plus grands travaux,
En voyant des Français l'entrepriſe héroïque,
Ont prononcé ces mots:



L'ouvrage de nos mains n'avait point eu d'exemples,
Et par nos deſcendans ne peut être imité:
Ceux à qui l'univers a fait bâtir des temples,
L'avaient moins mérité.



Nous avons fait beaucoup, vous faites davantage:
Notre nom doit céder à l'éclat qui vous ſuit.
Plutus guida nos pas dans ce monde ſauvage;
La vertu vous conduit.



Comme ils parlaient ainſi, Newton dans l'empirée,
Newton les regardait, & du ciel entr'ouvert,
Confirmez, diſait-il, à la terre éclairée,
Ce que j'ai découvert.



Tandis que des humains le troupeau mépriſable,
Sous l'empire des ſens indignement vaincu,
De ſes jours indolens trainant le fil coupable,
Meurt ſans avoir vécu;



Donnez un digne eſſor à votre ame immortelle;
Eclairez des eſprits nés pour la vérité:

DIEU vous a confié la plus vive étincelle
De la divinité.



De la raison qu'il donne il aime à voir l'usage ;
Et le plus digne objet des regards éternels ,
Le plus brillant spectacle est l'ame du vrai sage ,
Instruisant les mortels.



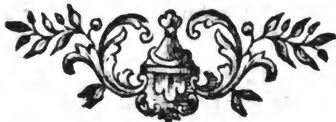
Mais surtout écartez ces serpens détestables ,
Ces enfans de l'envie , & leur soufle odieux ;
Qu'ils n'empoisonnent pas ces ames respectables ,
Qui s'élèvent aux cieux.



Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse ,
De ses croassemens importuner le ciel ,
Agir avec bassesse , écrire avec audace ,
Et s'abreuver de fiel.



Imitez ces esprits , ces fils de la lumière ,
Confidens du Très-Haut , qui vivent dans son sein ,
Qui jettent comme lui , sur la nature entière ,
Un œil pur & serein.



ODE

ODE
SUR LA PAIX
de 1736.

L'Etna renferme le tonnerre
Dans ſes épouvantables flancs ;
Il vomit le feu ſur la terre,
Il dévore ſes habitans.
Fuyez, Dryades gémiſſantes,
Ces campagnes toujours brûlantes,
Ces abîmes toujours ouverts,
Ces torrens de flamme & de ſouphre,
Echapés du ſein de ce goufre,
Qui touche aux voutes des enfers.



Plus terrible dans ſes ravages,
Plus fiers dans ſes débordemens,
Le Pô renverſe ſes rivages
Cachés ſous ſes flots écumans :
Avec lui marchent la ruïne,
L'effroi, la douleur, la famine,
La mort, les déſolations ;
Et dans les fanges de Ferrare

Il

Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.



Mais ces débordemens de l'onde,
Et ces combats des élémens,
Et ces secousses, qui du monde
Ont ébranlé les fondemens,
Fléaux que le ciel en colère
Sur ce malheureux hémisphère
A fait éclater tant de fois,
Sont moins affreux, sont moins sinistres,
Que l'ambition des ministres,
Et que les discordes des rois.



De l'Inde aux bornes de la France,
Le soleil, en son vaste tour,
Ne voit qu'une famille immense,
Que devait gouverner l'amour.
Mortels, vous êtes tous des frères:
Jettez ces armes mercenaires.
Que cherchez-vous dans les combats?
Quels biens poursuit votre imprudence?
En aurez-vous la jouïssance
Dans l'horrible nuit du trépas?



En-

Encor ſi pour votre patrie
Vous ſaviez vous ſacrifier !
Mais non ; vous vendez votre vie
Aux mains qui daignent la payer.
Vous mourez pour la cauſe inique
De quelque tyran politique
Que vos yeux ne connaiſſent pas ;
Et vous n'ètes, dans vos miſères,
Que des aſſaſſins mercénaires,
Armés pour des maîtres ingrats.



Tels ſont ces oiſeaux de rapine,
Et ces animaux malfaiſans,
Apprivoiſés pour la ruine
Des paiſibles hôtes des champs ;
Aux ſons d'un inſtrument ſauvage,
Animés, ardens, pleins de rage,
Ils vont d'un vol impétueux,
Sans choix, ſans intérèt, ſans gloire,
Saiſir une folle victoire,
Dont le prix n'eſt jamais pour eux.



O ſuperbe, ô triſte Italie !
Que tu plains ta fécondité !
Sous tes débris enſevelie,
Que tu déplores ta beauté !

Je

Je vois tes moiſſons dévorées
Par les nations conjurées
Qui te flataient de te venger.
Faible, déſolée, expirante,
Tu combats d'une main tremblante,
Pour le choix d'un maître étranger.



Que toujours armés pour la guerre,
Nos rois ſoient les dieux de la paix;
Que leurs mains portent le tonnerre,
Sans ſe plaire à lancer ſes traits.
Nous chériſſons un berger ſage,
Qui dans un heureux pâturage
Unit les troupeaux ſous ſes loix.
Malheur au paſteur ſanguinaire,
Qui les expoſe en téméraire
A la dent du tyran des bois.



Eh! que m'importe la victoire
D'un roi qui me perce le flanc,
D'un roi dont j'achète la gloire
De ma fortune & de mon ſang?
Quoi! dans l'horreur de l'indigence,
Dans les langueurs, dans la ſouffrance,
Mes jours ſeront-ils plus ſereins,
Quand on m'apprendra que nos princes,

Aux

Aux frontières de nos provinces,
Nagent dans le ſang des Germains ?



Colbert, toi qui dans ta patrie
Amenas les arts & les jeux,
Colbert, ton heureuſe induſtrie
Sera plus chère à nos neveux,
Que la vigilance inflexible
De Louvois, dont la main terrible
Embraſait le Palatinat ;
Et qui ſous la mer irritée,
De la Hollande épouvantée
Voulait anéantir l'état.



Que LOUIS, juſqu'au dernier âge,
Soit honoré du nom de GRAND :
Mais que ce nom s'accorde au ſage ;
Qu'on le refuſe au conquérant.
C'eſt dans la paix que je l'admire ;
C'eſt dans la paix que ſon empire
Floriſſait ſous ſes juſtes loix,
Quand ſon peuple aimable & fidèle
Fut des peuples l'heureux modèle,
Et lui le modèle des rois.

ODE

AU ROI DE PRUSSE,

SUR SON AVÉNEMENT AU TRONE.

EST-ce aujourd'hui le jour le plus beau de ma vie ?
Ne me trompai-je point, dans un eſpoir ſi doux ?
Vous régnez. Eſt-il vrai que la philoſophie
Va régner avec vous ?



Fuyez loin de ſon trône, impoſteurs fanatiques,
Vils tyrans des eſprits, ſombres perſécuteurs;
Vous dont l'ame implacable, & les mains phrénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.



Quoi ! je t'entens encor, abſurde calomnie !
C'eſt toi, monſtre inhumain, c'eſt toi qui pourſuivis
Et Deſcartes & Bayle, & ce puiſſant génie, *
Succeſſeur de Leibnitz.



Tu

* Wolf chancelier de l'univerſité de Hall. Il fut chaſſé ſur la dénonciation d'un théologien, & rétabli enſuite. Voyez la préface de l'hiſtoire du Brandebourg, où il eſt dit, *qu'il a noyé le ſyſtême de Leibnitz dans un fatras de volumes, & dans un déluge de paroles.*

Tu prenais ſur l'autel un glaive qu'on révère,
Pour frapper ſaintement les plus ſages humains.
Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.



Il te frappe, tu meurs, il venge notre injure;
La vérité renait, l'erreur s'évanouït;
La terre élève au ciel une voix libre & pure,
Le ciel ſe réjouït.



Et vous de Borgia déteſtables maximes,
Science d'être injuſte à la faveur des loix,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes,
Qu'on nomme l'art des rois.



Périſſent à jamais vos leçons tyranniques;
Le crime eſt trop facile, il eſt trop dangereux.
Un eſprit faible eſt fourbe, & les grands politiques
Sont les cœurs généreux.



Ouvrons du monde entier les annales fidelles,
Voyons-y les tyrans; ils ſont tous malheureux;
Les foudres qu'ils portaient dans leurs mains criminelles
Sont retombés ſur eux.



Ils ſont morts dans l'oprobre, ils ſont morts dans la rage,
Mais

Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Ont eu des jours ſereins, ſans nuit & ſans orage,
Purs comme leurs vertus.



Tout ſiécle eut ſes guerriers; tout peuple a dans la guerre
Signalé des exploits par le ſage ignorés.
Cent rois que l'on mépriſe ont ravagé la terre.
Régnez & l'éclairez.



On a vû trop longtems l'orgueilleuſe ignorance
Ecraſant ſous ſes pieds le mérite abattu,
Inſulter aux talens, aux arts, à la ſcience,
Autant qu'à la vertu.



Avec un ris moqueur, avec un ton de maître,
Un eſclave de cour, enfant des voluptés,
S'eſt écrié ſouvent, Eſt-on fait pour connaître?
Eſt-il des vérités?



Il n'en eſt point pour vous, ame ſtupide & fière.
Abſorbé dans la nuit, vous mépriſez les cieux.
Le Salomon du Nord aporte la lumière;
Barbare, ouvrez les yeux.



ODE

ODE

SUR LA MORT DE L'EMPEREUR CHARLES VI.

2. *Novembre* 1740.

IL tombe pour jamais, ce cèdre dont la tête
Défia si longtems les vents & la tempête,
Et dont les grands rameaux ombrageaient tant d'états.
En un instant frapée,
Sa racine est coupée
Par la faulx du trépas.



Voilà ce roi des rois, & ses grandeurs suprêmes:
La mort a déchiré ces trente diadêmes,
D'un front chargé d'ennuis dangereux ornement.
O race auguste & fière,
Un reste de poussière
Est ton seul monument.



Son nom même est détruit; le tombeau le dévore;
Et si le faible bruit s'en fait entendre encore,

On dira quelquefois, Il régnait, il n'eſt plus;
Eloges funéraires
De tant de rois vulgaires
Dans la foule perdus.



Ah! s'il avait lui-même, en ces plaines fumantes,
Qu'Eugène enſanglanta de ſes mains triomphantes,
Conduit de ſes Germains les nombreux armemens,
Et raffermi l'Empire,
De qui la gloire expire
Sous les fiers Ottomans!



S'il n'avait pas langui dans ſa ville allarmée,
Redoutable en ſa cour, aux chefs de ſon armée,
Puniſſant ſes guerriers par lui-même avilis:
S'il eût été terrible
Au Sultan invincible,
Et non pas à Wallis.



Ou ſi plus ſage encor, & détournant la guerre,
Il eût par ſes bienfaits ramené ſur la terre
Les beaux jours, les vertus, l'abondance & les arts,
Et cette paix profonde,
Que ſut donner au monde
Le ſecond des Céſars!



La renommée alors en étendant ſes ailes,
Eût répandu ſur lui les clartés immortelles,

Qui

Qui de la nuit du tems percent les profondeurs ;
Et son nom respectable
Eût été plus durable
Que ceux de ses vainqueurs.



Je ne profane point les dons de l'harmonie ;
Le sévère Apollon défend à mon génie
De verser, en bravant & les mœurs & les loix,
Le fiel de la satyre
Sur la tombe où respire
La majesté des rois.



Mais, ô vérité sainte ! ô juste renommée !
Amour du genre-humain, dont mon ame enflammée
Reçoit avidement les ordres éternels,
Dictez à la mémoire
Les leçons de la gloire
Pour le bien des mortels.



Rois, la mort vous appelle au tribunal auguste ;
Où vous êtes pesés aux balances du juste.
Votre siècle est témoin, le juge est l'avenir.
Demi-dieux mis en poudre,
Lui seul peut vous absoudre,
Lui seul peut vous punir.



ODE

A LA

REINE DE HONGRIE,

Faite le 30. Juin de 1742.

FIlle de ces héros que l'Empire eut pour maîtres,
Digne du trône auguſte, où l'on vit tes ancêtres,
Toujours près de leur chûte, & toujours affermis;
Princeſſe magnanime,
Qui jouïs de l'eſtime
De tous tes ennemis.



Le Français généreux, ſi fier, & ſi traitable,
Dont le goût pour la gloire eſt le ſeul goût durable,
Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit,
Inonde ton empire,
Te combat, & t'admire,
T'adore, & te pourſuit.



Par des nœuds étonnans l'altière Germanie,
A l'empire Français malgré ſoi réunie,
Fait de l'Europe entière un objet de pitié;
Et leur longue querelle
Fut cent fois moins cruelle

Que

Que leur triste amitié.



Ainsi de l'Equateur, & des antres de l'Ourse,
Les vents impétueux emportent dans leur course
Deux nuages épais, l'un à l'autre opposés;
Et tandis qu'ils s'unissent,
Les foudres retentissent
De leurs flancs embrasés.



Quoi! des rois bienfaisans ordonnent ces ravages!
Ils annoncent le calme, ils forment les orages!
Ils prétendent conduire à la félicité
Les nations tremblantes,
Par les routes sanglantes,
De la calamité!



O * vieillard vénérable, à qui les destinées
Ont de l'heureux Nestor accordé les années,
Sage que rien n'allarme, & que rien n'éblouït,
Veux-tu priver le monde
De cette paix profonde,
Dont ton ame jouït?



Ah! s'il pouvait encor, au gré de sa prudence;

* Le Cardinal *de Fleury.*

Tenant également le glaive & la balance,
Fermer, par des reſſorts aux mortels inconnus,
De ſa main reſpectée
La porte enſanglantée
Du temple de Janus!



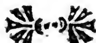
Si de l'or des Français les ſources égarées,
Ne fertiliſaient plus de lointaines contrées,
Rapportaient l'abondance au ſein de nos remparts,
Embelliſſaient nos villes,
Arroſaient les aziles,
Où languiſſent les arts!



Beaux arts, enfans du ciel, de la paix & des graces,
Que Louis en triomphe amena ſur ſes traces,
Ranimez vos travaux ſi brillans autrefois;
Vos mains découragées,
Vos lyres négligées,
Et vos tremblantes voix.



De l'immortalité vos ſuccès ſont le gage.
Tous ces traités rompus, & ſuivis du carnage,
Ces triomphes d'un jour ſi vains, ſi célébrés,
Tout paſſe, & tout retombe
Dans la nuit de la tombe,
Et vous ſeuls demeurez.



ODE

ODE
SUR
L'INGRATITUDE.

I.

O Toi, mon ſupport & ma gloire,
Que j'aime à nourrir ma mémoire
Des biens que ta vertu m'a faits!
Lorſqu'en tous lieux l'ingratitude
Se fait une pénible étude
De l'oubli honteux des bienfaits.

II.

Doux nœuds de la reconnaiſſance,
C'eſt par vous que dès mon enfance
Mon cœur à jamais fut lié;
La voix du ſang, de la nature,
N'eſt rien qu'un languiſſant murmure,
Près de la voix de l'amitié.

III.

Eh quel eſt en effet mon père?
Celui qui m'inſtruit, qui m'éclaire,

Dont le ſecours m'eſt aſſuré ;
Et celui, dont le cœur oublie
Les biens répandus ſur ſa vie,
C'eſt-là le fils dénaturé.

IV.

Ingrats, monſtres que la nature
A paîtris d'une fange impure
Qu'elle dédaigna d'animer,
Il manque à votre ame ſauvage,
Des humains le plus beau partage,
Vous n'avez pas le don d'aimer.

V.

Nous admirons ce fier courage
Du lion fumant de carnage,
Symbole du DIEU des combats.
D'où vient que l'univers déteſte
La couleuvre bien moins funeſte ?
Elle eſt l'image des ingrats.

VI.

Quel monſtre plus hideux s'avance ?

La

† Gacon était un miſérable écrivain ſatyrique univerſellement mépriſé. Chauſſon fut brûlé publique-

La nature fuit & s'offenſe
A l'aſpect de ce vieux Giton ;
Il a la rage de Zoïle,
De Gacon † l'eſprit & le ſtile,
Et l'ame impure de Chauſſon.

VII.

C'eſt Desfontaines ; c'eſt ce Prêtre,
Venu de Sodome à Biſſètre,
De Biſſetre au ſacré vallon ;
A-t-il l'eſpérance bizarre,
Que le bucher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'Apollon ?

VIII.

Il m'a dû l'honneur & la vie,
Et dans ſon ingrate furie,
De Rufus lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange où ſa voix croaſſe,
Il outrage ſon bienfaiteur.

IX.

quement pour le même des Fontaines fut mis à
crime pour lequel l'abbé Biſſêtre.

I X.

Qu'un Hibernois, * loin de la France,
Aille ensevelir dans Bizance
Sa honte à l'abri du Croissant ;
D'un œil tranquille & sans colère,
Je vois son crime & sa misère,
Il n'emporte que mon argent.

X.

Mais l'ingrat dévoré d'envie,
Trompette de la calomnie,
Qui cherche à flétrir mon honneur,
Voilà le ravisseur coupable,
Voilà le larcin déteſtable,
Dont je dois punir la noirceur.

X I.

Pardon, si ma main vengeresse

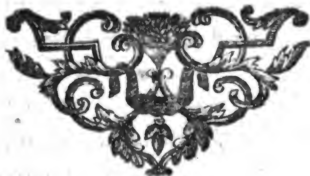
Sur

* Un abbé Irlandais, fils d'un chirurgien de Nantes, qui se disait de l'ancienne maison de M**, ayant subsisté longtems des bienfaits de Mr. de Voltaire, & lui ayant en dernier lieu emprunté deux mille livres, s'associa en 1732. avec un Ecossais, nommé Ramsai, qui se disait aussi des bons Ramsai, & avec un officier Français, nommé Mornay ; ils passèrent tous trois à Constantinople, & se firent circoncire chez le comte de Bonneval.

Sur ce monſtre un moment s'abaiſſe
A lancer ces utiles traits,
Et ſi de la douce peinture,
De ta vertu brillante & pure,
Je paſſe à ces ſombres portraits.

XII.

Mais lorſque Virgile, & le Taſſe,
Ont chanté dans leur noble audace
Les dieux de la terre & des mers,
Leur muſe, que le ciel inſpire,
Ouvre le ténébreux empire,
Et peint les monſtres des enfers.



STAN-

STANCES SUR LES POETES EPIQUES.

PLein de beautés & de défauts,
Le vieil Homère a mon eſtime;
Il eſt, comme tous les héros,
Babillard outré, mais ſublime.



Virgile orne mieux la raiſon,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuiſe avec Didon,
Et rate à la fin Lavinie.



De faux-brillans, trop de magie,
Mettent le Taſſe un cran plus bas.
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide & pour Herminie?



Milton, plus ſublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables;

Il

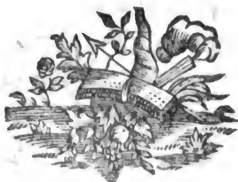
Il ſemble chanter pour les fous,
Pour les anges & pour les diables.



Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſerait trop fort;
Et j'attendrai que je ſois mort,
Pour apprendre quelle eſt ma place.



Vous en qui tant d'eſprit abonde,
Tant de grace & tant de douceur,
Si ma place eſt dans votre cœur,
Elle eſt dans la première du monde.



STAN-

S T A N C E S.

SI vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours.
Au crépuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.



Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'amour tient ſon empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.



De ſon inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.



Laiſſons à la belle jeuneſſe
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.



Quoi! pour toujours vous me fuyez,

Ten-

Tendreſſe, illuſion, folie,
Dons du ciel qui me conſoliez
Des amertumes de la vie.



On meurt deux fois, je le vois bien;
Ceſſer d'aimer & d'être aimable,
C'eſt une mort inſuportable;
Ceſſer de vivre, ce n'eſt rien.



Ainſi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux déſirs ouverte
Regrettait ſes égaremens.



Du ciel alors daignant deſcendre,
L'amitié vint à mon ſecours;
Elle était peut-être auſſi tendre,
Mais moins vive que les amours.



Touché de ſa beauté nouvelle,
Et de ſa lumière éclairé,
Je la ſuivis; mais je pleurai
De ne pouvoir plus ſuivre qu'elle.

SUR LES EVENEMENS DE L'ANNÉE 1744.

DISCOURS EN VERS.

QUoi, verrai-je toujours des sotises en France ?
Disait l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du passé profond admirateur,
Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre ?
Quelle étrange vertu, qui s'obstine à défendre
Les débris dangereux du trône des Césars,
Contre l'or des Anglais & le fer des houssars !
Dans le jeune Conty, quel excès de folie,
D'escalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer, vers Nice, un roi victorieux,
Sur ces sommets glacés dont le front touche aux cieux ?
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet Icare a-t-il prêté ses ailes ?
A-t-il reçu du moins dans son dessein fatal,
Pour briser les rochers, le secret d'Annibal ?
Il parle, & Conty vole. Une ardente jeunesse,
Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse,
Se précipite en foule autour de son héros :
Du Var qui s'épouvante on traverse les flots ;

De

De torrens en rochers, de montagne en abîme,
Des Alpes en courroux on assiége la cime;
On y brave la foudre; on voit de tous côtés,
Et la nature, & l'art, & l'ennemi domtés.
Conty qu'on censurait, & que l'univers loue,
Est un autre Annibal, qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en est-ce assez!
Avec Nice & Demont vous voilà terrassés.

Mais, tandis que sous lui les Alpes s'applanissent,
Que sur les flots voisins les Anglais en frémissent,
Vers les bords de l'Escaut Louis fait tout trembler;
Le Batave s'arrête, & craint de le troubler.
Ministres, généraux, suivent d'un même zèle,
Du conseil aux dangers, leur prince & leur modèle.
L'ombre du grand Condé, l'ombre du grand Louis,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leurs fils:
L'envie alors se tait, la médisance admire.
Zoïle, un jour du moins, renonce à la satire;
Et le vieux nouvelliste, une canne à la main,
Trace au palais royal, Ypre, Furne & Menin.

Ainsi, lorsqu'à Paris la tendre Melpomène
De quelque ouvrage heureux vient embellir sa scène;
En dépit des sifflets de cent auteurs malins,
Le spectateur sensible applaudit des deux mains;
Ainsi, malgré Bussy, ses chansons & sa haine,
Nos ayeux admiraient Luxembourg & Turenne.
Le Français quelquefois est léger & moqueur;
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur;
Son œil perçant & juste est promt à le connaître;
Il l'aime en son égal, il l'adore en son maître.

La vertu ſur le trône eſt dans ſon plus beau jour,
Et l'exemple du monde en eſt auſſi l'amour.
Nous l'avons bien prouvé, quand la fiévre fatale,
A l'œil creux, au teint ſombre, à la marche inégale,
De ſes tremblantes mains miniſtres du trépas,
Vint attaquer Louis au ſortir des combats.
Jadis Germanicus fit verſer moins de larmes :
L'univers éploré reſſentit moins d'allarmes,
Et goûta moins l'excès de ſa félicité,
Lorſqu'Antonin mourant reparut en ſanté.
Dans nos emportemens de douleur & de joye,
Le cœur ſeul a parlé, l'amour ſeul ſe déploye.
Paris n'a jamais vû de tranſports ſi divers,
Tant de feux d'artifice, & tant de mauvais vers.
Autrefois, ô grand roi, les filles de Mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce tems ſi chéri !
L'éclat du trône augmente, & le nôtre eſt flétri.
O ma proſe & mes vers, gardez-vous de paraître,
Il eſt dur d'ennuyer ſon héros & ſon maître :
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les héros à l'immortalité ;
Nous nous trompons beaucoup ; un roi juſte & qu'on aime,
Va ſans nous à la gloire, & doit tout à lui-même.
Chaque âge le bénit ; le vieillard expirant,
De ce prince, à ſon fils, fait l'éloge en pleurant ;
Le fils, éterniſant des images ſi chères,
Raconte à ſes neveux le bonheur de leurs pères ;
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Eſt porté par l'amour aux ſiécles à venir.

Si

Si pourtant, ô grand roi, quelqu'eſprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple interprète ſincère,
S'élevant juſqu'à vous par le grand art des vers,
Oſait, ſans vous flater, vous peindre à l'univers,
Peut-être on vous verrait, ſéduit par l'harmonie,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie;
Peut-être d'un regard le Parnaſſe excité,
De ſon luſtre terni reprendrait la beauté.
L'œil du maître peut tout; c'eſt lui qui rend la vie
Au mérite expirant ſous les dents de l'envie;
C'eſt lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeſte talent dans la foule ignoré.
Un roi qui ſait régner, nous fait ce que nous ſommes:
Les regards d'un héros produiſent les grands-hommes.



MADRIGAL,

A MADAME DE ***

SUR UN PASSAGE DE POPE.

POpe l'Anglais, ce ſage ſi vanté,
Dans ſa morale au Parnaſſe embellie,
Dit que les biens, les ſeuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté.
Il s'eſt trompé. Quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain ſéjour,
Ce triſte Anglais n'a pas compté l'amour?
Qu'il eſt à plaindre! Il n'eſt heureux, ni ſage.

A LA MEME,

En lui envoyant les œuvres myſtiques de Fénelon.

QUand de la Guion le charmant directeur
Diſait au monde, Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuſe ardeur,
On ne crut point à cèt amour extrême:
On le traita de chimère & d'erreur.
On ſe trompait; je connais bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Eglé, qu'il vous aime.

A LA

A LA MEME.

DE votre eſprit la force eſt ſi puiſſante,
Que vous pourriez vous paſſer de beauté;
De vos attraits la trace eſt ſi piquante,
Que ſans eſprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne ſait pas comme on aime,
Ces dons charmans ſont des dons ſuperflus;
Un ſentiment eſt cent fois au deſſus
Et de l'eſprit, & de la beauté même.

A MADAME DE **.

LES DEUX AMOURS.

CErtain enfant qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connaît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop ſouvent ſuivi de la triſteſſe.
Dans les cœurs des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes déſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,

Qui réſiſte aux rigueurs, & croît par les plaiſirs.
De cet amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ſes feux ſont plus doux.
Voilà le DIEU que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

A LA MEME.

TOut eſt égal, & la nature ſage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Eſprit, raiſon, beaux yeux, charmant viſage,
Fleur de ſanté, doux loiſir, jours ſereins;
Vous avez tout, c'eſt là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien ſemble mon apanage;
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.



PIECES



PIECES DETACHÉES.

L'ANTI-GITON. *

A Mademoiselle le Couvreur.

O Du théâtre aimable ſouveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène!
Puiſſent ces vers de vous être goutés!
Amour le veut, amour les a dictés.
Ce petit DIEU, de ſon aîle légère,
Un arc en main parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre ſanctuaire;

* Cette piéce eſt de 1718. & par conſéquent fort ancienne; l'auteur était alors fort jeune. On l'imprima comme adreſſée à la comédienne Duclos.

Car le théâtre apartient à l'Amour :
Tous ſes héros ſont enfans de Cythère.
Hélas, Amour ! que tu fus conſterné,
Lorſque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de ſon culte hérétique,
Etabliſſant l'uſage antiphyſique,
Accompagné de ſes mignons fleuris,
Fouler aux piés les myrtes de Cypris !
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, & les aurait encore,
Si par le feu ſon pays conſumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'eſt de la métamorphoſe,
Car gens-de-bien m'ont expliqué la choſe
Très-doctement ; & partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainſi que Loth, chaſſé de ſon aſyle,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville ;
Il vint en Grèce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon ;
Chez des héros il fit ſa réſidence,
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence ;
Cherchant toujours, ſi bien vous l'obſervez,
Peuples polis & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés déſirs,

Et

Et qui vaut bien l'Italie & la Grèce,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu parait sous humaine figure.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui tourmentant en tout sens son espèce,
Mord son prochain, & corrompt la jeunesse;
Lui, dont l'œil louche, & le mufle effronté,
Font frissonner la tendre volupté,
Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu sait trop, qu'en un pedant crasseux,
Le plaisir même est un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le suivent en riant;
Philis le lorgne, & soupire en fuyant.
Ce faux amour se pavane à toute heure,
Sur le théâtre aux muses destiné,
Où par Racine en triomphe amené,
L'amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je? hélas! l'amour n'habite plus
Dans ce réduit. Désespéré, confus,
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,

D'où

D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vû ce DIEU descendre;
Sur le théâtre il vole parmi nous,
Quand sous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine & vous
De notre encens le tribut légitime.
Que si voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux:
Il vous créa la prêtresse du temple:
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple:
Prêchez donc vite, & venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.



LE

LE

CADENAT. *

Je triomphais ; l'amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur & du vôtre peut-être ;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours ;
C'eſt votre époux. Geolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos apas ; & trompant nos déſirs,
Il tient la clef du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
Vous connaiſſez la déeſſe Cérès.
Or, en ſon tems Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſurtout, & menant à ſa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.

Un

* Cette piéce eſt fort ancienne. L'auteur n'avait que 18. ans quand il la fit, au ſujet d'une dame, qui était en effet dans le cas dont il eſt ici queſtion.

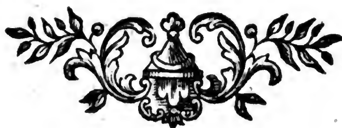
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le trifte hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïffable,
Dans les enfers fut fon indigne époux :
Il était dieu, mais avare & jaloux ;
Il fut cocu ; car c'était la juftice.
Pyrrithoüs, fon fortuné rival ;
Beau, jeune, adroit, complaifant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas,
Comment un homme avant fa dernière heure
Put pénétrer dans la fombre demeure.
Cet homme aimait, l'amour guida fes pas :
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il eft peu d'intrigues fecrètes !
De fa chaudière, un traître d'efpion
Vit le grand cas, & dit tout à Pluton ;
Il ajouta, que même à la fourdine
Plus d'un damné feftoyait Proferpine.
Le dieu cornu, dans fon noir tribunal,
Fit convoquer fon fénat infernal ;
Il affembla les déteftables ames
De tous fes faints dévolus aux enfers,
Qui dès longtems en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : Frère & feigneur,

Pour

Pour détourner la maligne influence
Dont votre alteſſe a fait l'expérience,
Tuer ſa dame eſt toujours le meilleur.
Mais, las, ſeigneur! la vôtre eſt immortelle.
Je voudrais donc, pour votre ſûreté,
Qu'un cadenat de ſtructure nouvelle,
Fût le garant de ſa fidélité:
A la vertu par la force aſſervie,
Lors vos plaiſirs borneront ſon envie:
Plus ne ſera d'amant favoriſé.
Et plût aux dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé!
A ce diſcours les damnés applaudirent,
Et ſur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux.
Tiſiphoné, de ces lieux ſerrurière,
Au cadenat met la main la première:
Elle l'achève, & des mains de Pluton
Proſerpina reçut ce triſte don.
On m'a conté, qu'eſſayant ſon ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendreſſe il dit à ſa moitié,
Que je vous plains! Vous allez être ſage.
Or, ce ſecret aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté;

Et

Et depuis ce, dans Veniſe & dans Rome,
Il n'eſt pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui pour garder l'honneur de ſa maiſon
De cadenats n'ait ſa proviſion.
Là, tout jaloux, ſans craindre qu'on le blâme,
Tient ſous la clef la vertu de ſa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté;
Chez les méchans on ſe gâte ſans peine;
Et le galant vit fort à la Romaine.
Mais ſon tréſor eſt-il en ſûreté?
A ſes projets l'Amour ſera funeſte;
Ce dieu charmant ſera notre vengeur;
Car vous m'aimez; & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reſte.



AUX

AUX MANES
DE M. DE GENONVILLE,*
CONSEILLER AU PARLEMENT, ET INTIME AMI DE L'AUTEUR.

TOi, que le ciel jaloux ravit dans ſon printems;
Toi, de qui je conſerve un ſouvenir fidelle,
Vainqueur de la mort & du tems;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'eſt encor affreuſe & nouvelle;
Si tout n'eſt pas détruit, ſi ſur les ſombres bords
Ce ſoufle ſi caché, cette faible étincelle,
Cet eſprit, le moteur & l'eſclave du corps,
Ce je ne ſais quel ſens qu'on nomme ame immortelle,
Reſte inconnu de nous, eſt vivant chez les morts;
S'il eſt vrai que tu ſois, & ſi tu peux m'entendre,
O! mon cher Genonville, avec plaiſir reçoi
Ces vers & ces ſoupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te ſouvient du tems où l'aimable Egerie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutait nos chanſons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raiſon, la folie,
L'amour,

* Cette piéce eſt de 1729. Il n'y avait pas tout-à-fait dix ans que Mr. de Genonville était mort.

L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux ! Même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne peut de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs:
Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfans de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse
Des grandeurs & de la richesse,
Apuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur tems, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
Nous chantons quelquefois & tes vers & les miens;
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes;
Ton nom se mêle encor à tous nos entretiens:
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconstance ardens à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

LA

LA MORT DE MADEMOISELLE LE COUVREUR, FAMEUSE ACTRICE.

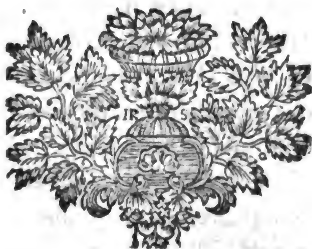
QUe vois-je ? quel objet ! Quoi ! ces lèvres charmantes,
Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Eprouvent du trépas les livides horreurs !
Muses, graces, amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux & les siens, secourez votre ouvrage.
Que vois-je ? c'en est fait, je t'embrasse, & tu meurs.
Tu meurs, on sait déja cette affreuse nouvelle :
Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.
J'entens de tous côtés les beaux arts éperdus,
S'écrier, en pleurant ; Melpomène n'est plus.
Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure,
Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels ?
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle ;
Je les ai vû soumis, autour d'elle empressés :
Si-tôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle ;

Elle a charmé le monde, & vous l'en puniſſez.
Non, ces bords déſormais ne ſeront plus profanes, *
Ils contiennent ta cendre; & ce triſte tombeau,
Honoré par nos chants, conſacré par tes mânes,
Eſt pour nous un temple nouveau.
Voila mon Saint Denis; oui, c'eſt là que j'adore
Tes talens, ton eſprit, tes graces, tes appas.
Je les aimai vivans, je les encenſe encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que ſeuls de ce tombeau l'opprobre deshonore.
Ah! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ſes vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos loix toujours ſe contredire,
Et le Français volage endormi ſous l'empire
De la ſuperſtition?
Quoi! n'eſt-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels oſent penſer?
O rivale d'Athène! ô Londre! heureuſe terre!
Ainſi que des tyrans, vous avez ſû chaſſer
Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
C'eſt là qu'on ſait tout dire, & tout récompenſer;
Nul art n'eſt mépriſé, tout ſuccès a ſa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le ſublime Dryden, & le ſage Addiſſon,
Et la charmante Ophils, & l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire:

Et

* Elle eſt enterrée ſur le bord de la Seine.

Et Le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux eſprits, les rois & les héros.
Quiconque a des talens à Londre eſt un grand homme.
L'abondance & la liberté
Ont après deux mille ans chez vous reſſuſcité
L'eſprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée eſt-elle donc flétrie ?
Dieux ! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens ?



AU CAMP DEVANT PHILIPSBOURG.

Le 3. Juillet 1734.

C'Est ici que l'on dort ſans lit,
Et qu'on prend ſes repas par terre.
Je vois & j'entens l'athmoſphère,
Qui s'embraſe & qui retentit
De cent décharges de tonnerre;
Et dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit & rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philipsbourg,
Par cinquante mille Alexandres
Payés à quatre ſous par jour.
Je les vois prodiguant leur vie,
Chercher ces combats meurtriers,
Couverts de fange & de lauriers,
Et pleins d'honneur & de folie.
Je vois briller au milieu d'eux
Ce fantôme, nommé la gloire

A l'œil ſuperbe, au front poudreux,
Portant au cou cravate noire,
Ayant ſa trompette en ſa main,
Sonnant la charge & la victoire,
Et chantant quelques airs à boire,
Dont ils répètent le refrain.

O Nation brillante & vaine !
Illuſtres fous, peuple charmant,
Que la gloire à ſon char enchaîne,
Il eſt beau d'affronter gaiment
Le trépas & le prince Eugène.

Mais hélas ! quel ſera le prix
De vos héroïques proueſſes ?
Vous ſerez cocus dans Paris
Par vos femmes & vos maîtreſſes.



REPONSE
A UNE DAME,
OU
SOI-DISANT TELLE. a)

TU commences par me louer,
Tu veux finir par me connaître.
Tu me loûras bien moins ; mais il faut t'avouër
Ce que je suis, ce que je voudrais être.
J'aurai vû dans trois ans passer quarante hivers.
Apollon présidait au jour qui m'a vû naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers ;
Bientôt ce dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire :
Mon cœur vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers par le désir d'en faire ;
Je fus poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon ame ;
Tout art a mon hommage, & tout plaisir m'enflamme.
La peinture me charme ; on me voit quelquefois,
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,

Du

a) En 1737. il y eut un homme de Bretagne, qui s'avisa d'écrire des lettres à plusieurs gens d'esprit de Paris, sous le nom d'une femme. Chacun y fut attrapé, & cette méprise attira cette réponse.

Du brillant *b*) Cagliari saisir l'esprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble & sûre
De Raphaël & du Poussin.
De ces appartemens qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'opéra.
J'aplaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de *c*) Campra,
La gaîté de Mouret, les graces de Des-Touche;
Pelissier par son art, le More par sa voix, *d*)
Tour-à-tour ont mes vœux, & suspendent mon choix.
Quelquefois embrassant la science hardie,
Que la curiosité
Honora par vanité
Du nom de philosophie,
Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;
Je veux voir si des nuits la courière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entens raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis & Clairaut, calculante cabale:
Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois trop souvent, que j'ai très-peu compris.
De ces obscurités je passe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, & souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,

L 4 Les

b) Paul Veronese.
c) Musiciens agréables.
d) Actrices de ce tems là.

Les monumens épars, & le ſtyle énergique
De ce fameux Paſcal, ce dévot ſatyrique.
Je vois ce rare eſprit trop promt à s'enflammer;
Je combats ſes rigueurs extrêmes :
Il enſeigne aux humains à ſe haïr eux-mêmes;
Je voudrais malgré lui leur apprendre à s'aimer.
Ainſi mes jours égaux, que les muſes rempliſſent,
Sans ſoins, ſans paſſions, ſans préjugé fâcheux,
Commencent avec joie, & vivement finiſſent
Par des ſoupers délicieux.
L'amour dans mes plaiſirs ne mêle plus ſes peines.
La tardive raiſon vient de briſer mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce dieu qui m'a quitté.
J'ai paſſé l'heureux tems fait pour la volupté.
Eſt-il donc vrai, grands dieux! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux arts, dont je veux tour-à-tour
Remplir le vuide de moi-même,
N'eſt point encor aſſez pour remplacer l'amour.



LETTRE

LETTRE SUR LA TRACASSERIE,

A MR. DE BUSSI, EVEQUE DE LUÇON,

en 1724.

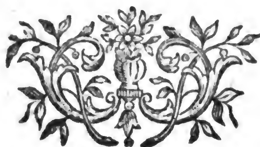
ORnement de la bergerie,
Et de l'églife & de l'amour;
Auffi-tôt que Flore, à fon tour,
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie;
Eft-il pour vous d'autre patrie?
Et ferait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce féjour
Exiler la TRACASSERIE?
Evitons ce monftre odieux,
Monftre femelle, dont les yeux
Portent un poifon gracieux;
Et que le ciel, en fa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux

Au

Au ſein de la galanterie.
Voyez-vous ; comme un miel flateur
Diſtille de ſa bouche impure ?
Voyez-vous comme l'impoſture
Lui prête un ſecours ſéducteur ?
Le courroux étourdi la guide ;
L'embarras, le ſoupçon timide,
En chancelant ſuivent ſes pas.
Des faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide
Et la careſſe dans ſes bras.
Que l'amour, ſecouant ſes ailes,
De ces commerces infidèles,
Puiſſe s'envoler à jamais !
Qu'il ceſſe de forger des traits
Pour tant de beautés criminèlles !
Je hais bien tout mauvais railleur,
De qui le bel-eſprit batiſe
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la conſtance de ſotiſe.
Heureux qui voit couler ſes jours
Dans la molleſſe & l'incurie,
Sans intrigues, ſans faux détours,
Près de l'objet de ſes amours,
Et loin de la coquetterie !
Que chaque jour rapidement

Pour

Pour de pareils amans s'écoule ;
Ils ont tous les plaiſirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Rendez-nous donc votre préſence,
Galant prieur de Frigolet,
Très-aimable, & très-frivolet ;
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la conſtance ;
Les graces, avec complaiſance,
Vous ſuivront en petit-collet ;
Et moi, leur ſerviteur folet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence.



A MON-

A MONSIEUR DE GERVASI, MEDECIN.

TU revenais couvert d'une gloire éternelle;
Le Gevaudan * surpris t'avait vû triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle,
Et ta main venait d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voyais mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déja près de mon lit la mort inexorable
Avait levé sur moi sa faulx épouvantable.
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.
C'en était fait, sa main tranchait ma destinée:
Mais tu lui dis, arrête... & la mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit & disparut.
Hélas! si comme moi l'aimable Genonville
Avait de ta présence eu le secours utile,
Il vivrait, & sa vie eût rempli nos souhaits;
De son cher entretien je goûterais les charmes;
Mes jours, que je te dois, renaitraient sans allarmes;

Et

* Mr. de Gervasi, célèbre médecin de Paris, avait été envoyé dans le Gevaudan pour la peste, & à son retour il est venu guérir l'auteur de la petite vérole dans le château de Maisons, à six lieuës de Paris, en 1723.

Et mes yeux, qui ſans toi ſe fermaient pour jamais,
Ne ſe rouvriraient point pour répandre des larmes.
C'eſt toi du moins, c'eſt toi par qui dans ma douleur
Je peux jouïr de la douceur
De plaire & d'être cher encore
Aux illuſtres amis dont mon deſtin m'honore.
Je reverrai Maiſons, dont les ſoins bienfaiſans
Viennent d'adoucir ma ſouffrance;
Maiſons en qui l'eſprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flate en ſecret, qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sully donnera ſon ſuffrage;
Que ſon cœur généreux, avec quelque plaiſir,
Au ſortir du tombeau me reverra paraître,
Et que Mariamne peut-être
Pourra par ſes malheurs enchanter ſon loiſir.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'eſt ſous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.
C'eſt là que Richelieu, par ſon air enchanteur,
Par ſes vivacités, ſon eſprit, & ſes graces,
Dès qu'il reparîatra, ſaura joindre mon cœur
A tant de cœurs ſoumis qui volent ſur ſes traces.
Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta perſonne
L'éloquence de Cicéron,

L'eſprit

L'efprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone :
Enfin donc je refpire, & refpire pour toi ;
Je pourrai déformais te parler & t'entendre.
Mais ciel ! quel fouvenir vient ici me furprendre !
Cette aimable beauté qui m'a donné fa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié fi tendre,
Daignera-t-elle encor jetter les yeux fur moi ?
Hélas ! en defcendant fur le fombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portais fon image ;
Son amour, fes vertus, fes graces, fes appas,
Les plaifirs que cent fois j'ai goûté dans fes bras,
A ces derniers momens flataient encor mon ame ;
Je brûlais en mourant d'une immortelle flamme.
Grands dieux ! me faudrait-il regretter le trépas ?
M'aurait-elle oublié ? ferait-elle volage ?
Que dis-je, malheureux ! où vais-je m'engager ?
Quand on porte fur le vifage,
D'un mal fi redouté le fatal témoignage,
Eft-ce à l'amour qu'il faut fonger ?



LETTRE

LETTRE

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME

LA PRINCESSE DE***

SOuvent la plus belle princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe & n'intéreſſe,
Laiſſe un vuide affreux dans le cœur.



Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa couronne,
Jamais en ſecret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avait promis.



On croirait que le jeu conſole ;
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un Cavagnole *

S'aſſeoir

* Jeu à la mode à la cour.

S'asseoir entre des majestés.



On fait tristement grande chère,
Sans dire & sans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous assiège, vous considère,
Et croit voir le souverain bien.



Le lendemain quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du soleil,
On s'arrache au bras du sommeil,
Sans savoir ce que l'on va faire.



De soi-même peu satisfait,
On veut du monde; il embarrasse:
Le plaisir fuit; le jour se passe,
Sans savoir ce que l'on a fait.



O tems, ô perte irréparable!
Quel est l'instant où nous vivons?
Quoi! la vie est si peu durable,
Et les jours paraitraient si longs!





Princeſſe au-deſſus de votre âge,
De deux cours auguſte ornement,
Vous employez utilement
Ce tems qui ſi rapidement
Trompe la jeuneſſe volage.



Vous cultivez l'eſprit charmant
Que vous a donné la nature ;
Les réflexions, la lecture
En font le ſolide aliment,
Et ſon uſage eſt ſa parure.



S'occuper c'eſt ſavoir jouïr.
L'oiſiveté pèſe & tourmente.
L'ame eſt un feu qu'il faut nourrir ;
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.



EPITRE

CONNUE SOUS LE NOM

DES VOUS ET DES TU.

PHilis, qu'eſt devenu ce tems,
Où dans un fiacre promenée,
Sans laquais, ſans ajuſtemens,
De tes graces ſeules ornée,
Contente d'un mauvais ſoupé,
Que tu changeais en ambroſie,
Tu te livrais, dans ta folie,
A l'amant heureux & trompé,
Qui t'avait conſacré ſa vie?
Le ciel ne te donnait alors,
Pour tout rang & pour tous tréſors,
Que les agrémens de ton âge,
Un cœur tendre, un eſprit volage,
Un ſein d'albâtre, & de beaux yeux.
Avec tant d'attraits précieux,
Hélas! qui n'eût été friponne!
Tu le fus, objet gracieux,
Et que l'amour me le pardonne,

Tu fais que je t'en aimais mieux.
Ah! madame, que votre vie,
D'honneur aujourd'hui fi remplie,
Diffère de ces doux inftans!
Ce large Suiffe à cheveux blancs,
Qui ment fans ceffe à votre porte,
Philis, eft l'image du tems;
Il femble qu'il chaffe l'efcorte
Des tendres amours & des ris.
Sous vos magnifiques lambris
Ces enfans tremblent de paraître.
Hélas! je les ai vû jadis
Entrer chez toi par la fenêtre,
Et fe jouer dans ton taudis.
Non, madame, tous ces tapis
Qu'a tiffus la Savonerie, *a*)
Ceux que les Perfans ont ourdis,
Et toute votre orfévrerie,
Et ces plats fi chers que Germain *b*)
A gravés de fa main divine;
Et ces cabinets où Martin *c*)

a) La Savonerie eft une belle manufacture de tapis établie par le grand Colbert.

b) Germain, excellent orfêvre dont il eft parlé dans le *Mondain*.

c) Martin, excellent verniffeur.

A ſurpaſſé l'art de la Chine ;
Vos vaſes Japonnois & blancs,
Toutes ces fragiles merveilles ;
Ces deux luſtres de diamans
Qui pendent à vos deux oreilles ;
Ces riches carcans, ces colliers,
Et cette pompe enchantereſſe,
Ne valent pas un des baiſers
Que tu donnais dans ta jeuneſſe.



LETTRE

LETTRE

A MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DU BOIS. *

De Cambray, Juillet 1722.

UNe beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours & moi
Nous courons depuis peu le monde;
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'inſtant je vous écrive.
Ma Muſe, comme à vous, à lui plaire attentive;
Accepte, avec tranſport, un ſi charmant emploi.

Nous arrivons, monſeigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambaſſadeurs & tous les cuiſiniers de l'Europe ſe ſont donné rendez-vous. Il ſemble que les miniſtres d'Allemagne ne ſoient à Cambray que pour faire boire la ſanté dé l'empereur. Pour meſſieurs les ambaſſadeurs d'Eſpagne, l'un entend

* Cette lettre eſt de 1722. On l'a imprimée pluſieurs fois, mais on la donne ici ſur l'original. Madame de Rupelmonde était fille du Maréchal d'Alègre, mariée à un Seigneur Flamand, & mère du Marquis de Rupelmonde tué en Bavière.

tend deux meſſes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les miniſtres Anglais envoyent beaucoup de couriers en Champagne, & peu à Londres. Au reſte, perſonne n'attend ici votre éminence : on ne penſe pas que vous quittiez le palais-royal pour venir viſiter vos ouailles. Vous ſeriez trop faché, & nous auſſi, s'il vous falait quitter le miniſtère pour l'apoſtolat.

Puiſſent Meſſieurs du Congrès,
En buvant dans cet aſyle,
De l'Europe aſſûrer la paix!
Puiſſiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, & n'y venir jamais!
Je ſais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la Meſſe par-fois,
Et marmoter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux Rois;
Uniſſez à jamais l'eſprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions:
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambray des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, monſeigneur, d'un homme, qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence auſſi ſouvent qu'il le voudrait, & qui de toutes les graces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre converſation comme la plus flateuſe.

LET-

LETTRE

DE MONSIEUR LE CARDINAL

DE FLEURY,

A Mr. DE VOLTAIRE.

A Issi ce 14. *Novembre* 1740.

JE reçois dans le moment, monsieur, une seconde lettre de vous, & je n'en perds pas un aussi pour y répondre, dans la crainte que Mr. le marquis de Beauveau ne soit parti de Berlin. Je ne puis qu'approuver le voyage que vous y allez faire ; & vous êtes attaché par des titres trop justes & trop puissans au roi de Prusse, pour ne pas lui donner cette marque de votre respect & de votre reconnaissance. Le seul motif de la reine de Saba vous eût suffi pour ne pas vous y refuser.

Je ne savais pas, que le précieux présent que m'a fait madame la marquise du Châtelet, de l'*Anti-Machiavel*, vînt de vous ; il ne m'en est que plus cher, & je vous remercie de tout mon cœur. Comme j'ai peu de momens à donner à mon plaisir, je n'ai pû en lire jusqu'ici qu'une quarantaine de pages, & je tâcherai de

de l'achever dans ce que j'appelle fort improprement ma retraite ; car elle eſt par malheur trop troublée pour mon repos.

Quel que ſoit l'auteur de cet ouvrage, s'il n'eſt pas prince, il mérite de l'être, & le peu que j'en ai lu eſt ſi ſage, ſi raiſonnable, & renferme des principes ſi admirables, que celui qui l'a fait ſerait digne de commander aux autres hommes, pourvû qu'il eût le courage de les mettre en pratique. S'il eſt né prince, il contracte un engagement bien ſolemnel avec le public : & l'empereur Antonin ne ſe ſerait pas acquis la gloire immortelle, qu'il conſervera dans tous les ſiécles, s'il n'avait ſoutenu, par la juſtice de ſon gouvernement, la belle morale, dont il avait donné les leçons ſi inſtructives à tous les ſouverains.

Vous me dites des choſes ſi flateuſes pour moi, que je n'ai garde de les prendre à la lettre ; mais elles ne laiſſent pas de me faire un ſenſible plaiſir, parce qu'elles ſont du moins une preuve de votre amitié. Je ſerais infiniment touché, que ſa majeſté Pruſſienne pût trouver dans ma conduite quelque conformité avec ſes principes ; mais du moins puis-je vous aſſurer, que je ſens, & regarde les ſiens comme le modèle du plus parfait & du plus glorieux gouvernement.....

Je tombe ſans y penſer dans des réflexions politiques, & je finis en vous aſſûrant, que je tâcherai de ne pas me rendre indigne de la bonne opinion que ſa majeſté Pruſſienne dai-

gne

gne avoir de moi. Il a la qualité de prince de trop, & s'il n'était qu'un ſimple particulier, on ſe ferait un honneur de vivre avec lui en ſociété. Je vous porte envie, monſieur, d'en jouir; & vous félicite d'autant plus, que vous ne le devez qu'à vos talens & à vos ſentimens, &c.



REPON-

REPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE FLEURY.

J'Ai reçu, Monſeigneur, votre lettre du 14. que monſieur le marquis de Beauveau m'a remiſe. J'ai obéi aux ordres que votre éminence ne m'a point donnés. J'ai montré votre lettre au roi de Pruſſe; il eſt d'autant plus ſenſible à vos éloges, qu'il les mérite; & il me paraît, qu'il ſe diſpoſe à mériter ceux de toutes les nations de l'Europe. Il eſt à ſouhaiter pour leur bonheur, ou du moins pour celui d'une grande partie, que le roi de France & le roi de Pruſſe ſoient amis. C'eſt votre affaire. La mienne eſt de faire des vœux, & de vous être toujours dévoué avec le plus profond reſpect.

A Berlin
ce 26. Novembre 1740.

LETTRE

LETTRE
DE
MONSIEUR
LE CARDINAL ALBERONI
A MR. DE VOLTAIRE.

A Rome
le 10. *Février* 1735.

IL m'eſt arrivé aſſez tard, monſieur, la connaiſſance de la vie que vous avez écrite du feu roi de Suède, pour vous rendre bien des graces pour ce qui me regarde. Votre prévention & votre penchant pour ma perſonne vous a porté aſſez loin, puiſqu'avez votre ſtyle ſublime vous avez dit plus en deux mots de moi, que ce qu'a dit Pline de Trajan dans ſon panégyrique. Heureux les princes, qui auront le bonheur de vous intéreſſer dans leurs faits! Votre plume ſuffit pour les rendre immortels. A mon égard, monſieur, je vous proteſte les ſentimens de la plus parfaite reconnaiſſance; & je vous aſſure, monſieur, que perſonne au monde ne vous aime, ne vous eſtime & reſpecte plus que le cardinal ALBERONI.

REPON-

REPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MONSEIGNEUR,

LA lettre dont votre éminence m'a honoré est un prix aussi flateur de mes ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciment, monseigneur ; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté & la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre. Quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme. Je voudrais être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai rendu justice de si loin. Je ne me flate pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence. Mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, & remettre quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre, que sous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être avec autant d'estime que de respect, &c.

PREMIERE LETTRE DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Du 8. *Août* 1736.

MONSIEUR,

QUoique je n'aye pas la ſatisfaction de vous connaître perſonnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce ſont des tréſors d'eſprit, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, & des piéces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraiſſent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre ſiécle & à l'eſprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la diſpute, à qui d'eux ou des anciens la préference eſt duë, vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poëte, une infinité d'autres connaiſſances, qui à la vérité ont quelque affinité avec la poëſie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre

votre plume. Jamais poëte ne cadença des pensées métaphysiques ; l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation & de la justification du sieur Volf, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la méthaphysique, & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière également relevée, que précise & nette, est cruellement accusé d'irréligion & d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes ; leur génie supérieur les expose toujours en bute aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *Traité de* DIEU, *de l'ame & du monde*, émané de la plume du même auteur. Je vous l'envoyerai, monsieur, dès qu'il sera achevé ; & je suis sûr, que la force de l'évidence vous frapera dans toutes ses propositions, qui se suivent géométriquement, & connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaine.

La douceur & le support que vous marquez pour tous ceux qui se voüent aux arts & aux sciences, me fait espérer, que vous ne m'exclurrez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier il n'y aurait guères d'ex-

d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire, que je trouve des beautés ſans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme, & triomphe heureuſement de la critique peu judicieuſe que l'on a fait d'elle. La tragédie de *Céſar* nous fait voir des caractères ſoutenus. Les ſentimens y ſont tous magnifiques & grands, & l'on ſent que Brutus eſt ou Romain, ou Anglais. *Alzire* ajoute aux graces de la nouveauté cet heureux contraſte des mœurs des ſauvages & des Européans. Vous faites voir par le caractère de Guſman, qu'un Chriſtianiſme mal entendu, & guidé par le faux zèle, rend plus barbare & plus cruel que le paganiſme même.

Corneille, le grand Corneille, lui qui s'attirait l'admiration de tout ſon ſiécle, s'il reſſuſcitait de nos jours, il verrait avec étonnement, & peut-être avec envie, que la tragique déeſſe vous prodigue avec profuſion les graces, dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas ſortir de la plume, qui jadis traça ſi ſpirituellement & ſi élégamment le *Temple du Goût*?

C'eſt ce qui me fait déſirer ſi ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, monſieur, de me les envoyer, & de me les communiquer tous ſans réſerve. Si parmi les manuſcrits il y en a quelqu'un que par une circonſ-
pection

pection nécessaire vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement, que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours ; mais j'espère néanmoins, que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages, que je ne le serais par la possession de tous les biens passagers & méprisables de la fortune, qu'un même hazard fait acquérir & perdre. L'on peut se rendre propres les premiers, s'entend vos ouvrages, moyennant le secours de la mémoire, & ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne, je balance longtems avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poësie était encor sur le pied où elle fut autrefois, savoir que les poëtes ne savaient que fredonner des idylles ennuyeux, des églogues faites sur un même moule, des stances insipides, ou que tout-au-plus ils savaient monter leur lyre sur le ton d'élégie, j'y renoncerais à jamais : mais vous annoblissez cet art, vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnuës aux ** & aux ***.

Vos poësies ont des qualités, qui les rendent respectables, & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes-gens. Elles sont un cours

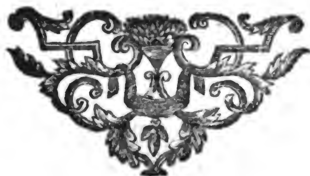
cours de morale, où l'on apprend à penſer & à agir. La vertu y eſt peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y eſt déterminée, & nous inſinuë le gout des ſciences d'une manière ſi fine & ſi délicate, que quiconque a lu vos ouvrages reſpire l'ambition de ſuivre vos traces. Combien de fois ne me ſuis-je pas dit, „ Malheureux ! laiſſe là un fardeau dont le poids ſurpaſſe tes forces; l'on „ ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être „ Voltaire même. C'eſt dans ces momens, que j'ai ſenti, que les avantages de la naiſſance ſervent à peu de choſes, ou pour mieux dire, à rien. Ce ſont des diſtinctions étrangères de nous-mêmes, & qui ne décorent que la figure. De combien les talens de l'eſprit ne leur ſont-ils pas préférables ?

Que ne doit-on pas aux gens, que la nature a diſtingués par ce qu'elle les a fait naître ? Elle ſe plait à former des ſujets qu'elle doüe de toute la capacité néceſſaire pour faire des progrès dans les arts & les ſciences, & c'eſt aux princes à récompenſer leurs veilles. Eh ! que la gloire ne ſe ſert-elle de moi pour couronner vos ſuccès ? Je ne craindrais autre choſe, ſinon que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon deſtin ne me favoriſe pas juſques au point de pouvoir vous poſſéder, du moins puis-je eſpérer de voir un jour celui, que depuis ſi longtems j'admire de loin, & de vous aſſurer de vive voix, que je ſuis avec toute l'eſtime & la conſidé-

ration duë à ceux qui, ſuivant pour guide le flambeau de la vérité, conſacrent leurs travaux au bien public.

MONSIEUR,

Votre-affectionné ami,
FREDERIC P. R. de Pruſſe.



REPONSE
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU
PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Paris le 26. Aoùt 1736.

MONSEIGNEUR,

IL faudrait être infenfible, pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont V. A. R. a daigné m'honorer; mon amour-propre en a été trop flaté; mais l'amour du genre humain, que j'ai eu toujours dans le cœur, & qui, j'ofe dire, fait mon caractère, m'a donné un plaifir mille fois plus pur, quand j'ai vû, qu'il y a dans le monde un prince, qui penfe en homme, un prince philofophe, qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dife, qu'il n'y a perfonne fur la terre, qui ne doive des actions de graces aux foins que vous prenez de cultiver, par la faine philofophie, une ame née pour commander. Croyez, qu'il n'y a eu de véritables bons rois, que ceux qui ont commencé comme vous par s'inftruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par dé-

tester la persécution & la superstition. Il n'y a point de prince, qui en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses états. Pourquoi si peu de rois cherchent-ils cet avantage ? Vous le sentez, monseigneur, c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité. Vous faites précisément le contraire. Soyez sûr, que si un jour le tumulte des affaires & la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples, & chéri du monde entier : les philosophes, dignes de ce nom, voleront dans vos états ; & comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est le plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine Christine quitta son royaume pour aller chercher les arts. Régnez, monseigneur, & que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savans ! Vous voyez, monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes pour la plûpart, comme les courtisans mêmes ; ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigans, aussi faux, aussi cruels ; & toute la différence, qui est entre les pestes de cour & les pestes de l'école, c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Il est bien triste pour l'humanité, que ceux qui se disent les déclarateurs des commandemens célestes, les interprètes de la divinité, en un mot les théologiens, soient quelquefois

les

les plus dangereux de tous ; qu'il s'en trouve d'auſſi pernicieux dans la ſociété, qu'obſcurs dans leurs idées ; & que leur ame ſoit gonflée de fiel & d'orgueil, à proportion qu'elle eſt vuide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un ſophiſme, & intéreſſer tous les rois à venger par le fer & par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbara*. Tout être penſant, qui n'eſt pas de leur avis, eſt un athée ; & tout roi, qui ne les favoriſe pas, ſera damné. Vous ſavez, monſeigneur, que le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs, & ces ennemis réels du genre humain. Leurs paroles, quand elles ſont négligées, ſe perdent en l'air comme du vent : mais ſi le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force, qui renverſe quelquefois le trône.

Je vois, monſeigneur, avec la joie d'un cœur rempli d'amour pour le bien public, la diſtance immenſe que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, & ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois, que les Newtons, les Leibnitz, les Bayles, les Lockes, ces ames ſi élevées & ſi douces, ſont ceux qui nourriſſent votre eſprit, & que vous rejettez les autres alimens prétendus, que vous trouveriez empoiſonnés, ou ſans ſubſtance.

Je ne ſaurais trop remercier V. A. R. de la bonté qu'elle a eu de m'envoyer le petit livre concernant Mr. Wolf ; je regarde ſes idées

métaphyſiques comme des choſes qui ſont honneur à l'eſprit humain. Ce ſont des éclairs au milieu d'une nuit profonde ; c'eſt tout ce qu'on peut eſpérer, je crois, de la métaphyſique. Il n'y a pas d'apparence, que les premiers principes des choſes ſoient jamais bien connus. Les ſouris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immenſe, ne ſavent ni ſi ce bâtiment eſt éternel, ni quel en eſt l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti : elles tâchent de conſerver leur vie, de peupler leurs trous, & de fuir les animaux deſtructeurs qui les pourſuivent. Nous ſommes les ſouris, & le divin architecte, qui a bâti cet univers, n'a pas encor, que je ſache, dit ſon ſecret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juſte, c'eſt Mr. Wolf. On peut le combattre ; mais il faut l'eſtimer : ſa philoſophie eſt bien loin d'être pernicieuſe. Y a-t-il rien de plus beau & de plus vrai, que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être juſtes, quand même ils auraient le malheur d'être athées ?

Vous avez la bonté, monſeigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de* DIEU, *de l'ame & du monde.* Quel préſent & quel commerce ! L'héritier d'une monarchie daigne du ſein de ſon palais envoyer des inſtructions à un ſolitaire ! Daignez me faire ce préſent, monſeigneur ; mon amour extrême pour le vrai eſt la ſeule choſe qui m'en rende digne ; la plûpart des princes craignent d'entendre la vérité, & ce ſera vous qui l'enſeignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous

vous penſez ſans doute ſur cet article auſſi ſenſément que ſur tout le reſte. Les vers, qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves & touchantes, ne méritent guères d'être lus; vous ſentez, qu'il n'y aurait rien de plus mépriſable, que de paſſer ſa vie à renfermer dans les rimes, des lieux communs uſés, qui ne méritent pas le nom de penſées. S'il y a quelque choſe de plus vil, c'eſt de n'ètre que poëte ſatyrique, & de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poëtes ſont dans le Parnaſſe, ce que ſont dans les écoles ces docteurs, qui ne ſavent que des mots, & qui cabalent contre ceux qui écrivent des choſes.

Si la *Henriade* a pû ne pas déplaire à V. A. R., j'en dois rendre grace à cet amour du vrai, à cette horreur que mon poëme reſpire pour les factieux, pour les perſécuteurs, pour les ſuperſtitieux, pour les tyrans, & pour les rebelles. C'eſt l'ouvrage d'un honnête-homme, il devait trouver grace devant un prince philoſophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages; je vous obéïrai, monſeigneur: vous ſerez mon juge, & vous me tiendrez lieu du public. Je vous ſoumettrai ce que j'ai hazardé en philoſophie; vos lumières ſeront ma récompenſe; c'eſt un prix que peu de ſouverains peuvent donner. Je ſuis ſûr de votre ſecret; votre vertu doit égaler vos connaiſſances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à votre

alteſſe royale. On va à Rome pour voir des égliſes, des tableaux, des ruines, & des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage ; c'eſt une rareté bien plus merveilleuſe. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je ſuis, ne me permet pas d'en ſortir. Vous paraiſſez plus homme que prince, & vous permettrez ſans doute, monſeigneur, que les amis ſoient préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, ſoyez ſûr, monſeigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'eſt-à-dire, pour le bonheur de tout un peuple. Mon eſprit ſera toujours au rang de vos ſujets ; votre gloire me ſera toujours chère. Je ſouhaiterai, que vous reſſembliez toujours à vous-même, & que les autres rois vous reſſemblent.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

le très-humble, &c.
VOLTAIRE.

AU

A U
R. DE P......

A Cirey ce 21 *Décembre* 1741.

SOleil, pâle flambeau de nos triftes hivers,
Toi, qui de ce monde es le père,
Et qu'on a cru longtems le père des bons vers,
Malgré tous les mauvais que chaque jour voit faire :
Soleil, par quel cruel deftin
Faut-il que dans ce mois où l'on touche à fa fin,
Tant de vaftes degrés t'éloignent de Berlin?
C'eft là qu'eft mon héros, dont le cœur & la tête
Raffemblent tout le feu qui manque à fes états;
Mon héros, qui de Neifs achevait la conquête,
Quand tu fuyais de nos climats:
Pourquoi vas-tu, di-moi, vers le pole antarctique?
Quels charmes ont pour toi les nègres de l'Afrique?
Revole fur tes pas loin de ce trifte bord,
Imite mon héros, viens éclairer le Nord.

C'eft ce que je difais, Sire, ce matin au foleil votre confrère, qui eft auffi l'ame d'une partie de ce monde. Je lui en dirais bien davantage fur le compte de votre majefté, fi j'avais cette facilité de faire des vers, que je n'ai plus, & que vous avez. J'en ai reçu ici que vous avez fait dans Neifs tout auffi aifément que

que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molwits, fournit de bien ſinguliers mémoires pour ſervir un jour à l'hiſtoire.

Louis XIV. prit en hiver la Franche-Comté; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Beſançon. Ceux que votre majeſté a faits dans Neiſs reſſemblent à ceux que Salomon faiſait dans ſa gloire, quand il diſait, après avoir tâté de tout, *Tout n'eſt que vanité.* Il eſt vrai, que le bon-homme parlait ainſi au milieu de trois cent femmes & de ſept cent concubines; le tout ſans avoir donné de bataille, ni fait de ſiége. Mais n'en déplaiſe, Sire, à Salomon & à vous, ou bien à vous & à Salomon, il ne laiſſe pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Siléſie,
Revenir couvert de lauriers,
Dans les bras de la poëſie;
Donner aux belles, aux guerriers,
Opéra, bal & comédie;
Se voir craint, chéri, reſpecté,
Et connaître au ſein de la gloire
L'eſprit de la ſociété,
Bonheur ſi rarement goûté
Des favoirs de la victoire;

Savourer

Savourer avec volupté,
Dans des momens libres d'affaire,
Les bons vers de l'antiquité,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité:
Semblable vie a de quoi plaire;
Elle a de la réalité,
Et le plaisir n'est point chimère.

Votre majesté a fait bien des choses en peu de tems. Je suis persuadé, qu'il n'y a personne sur la terre plus occupé qu'elle, & plus entrainé dans la variété des affaires de toute espèce. Mais avec ce génie dévorant, qui met tant de choses dans sa sphère d'activité, vous conserverez toujours cette supériorité de raison qui vous élève au-dessus de ce que vous êtes & de ce que vous faites.

Tout ce que je crains, c'est que vous ne veniez à trop mépriser les hommes. Des millions d'animaux sans plumes à deux pieds, qui peuplent la terre, sont à une distance immense de votre personne, par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton.

Amongst unequals no society.

Il y a encor un autre malheur, c'est que votre majesté peint si bien les nobles friponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans, &c. qu'elle finira par se défier de l'affec-

l'affection des hommes de toute espèce, & qu'elle croira, qu'il est démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai, qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur, qui a bien des talens, & qui joint à tous ces talens-là celui de plaire? Or s'il arrive, que par malheur ce génie supérieur soit roi, son état en doit-il empirer? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne? Pour moi je sens, que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, &c.



LETTRE

DU R. DE P.....

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Sélowits ce 23. Mars 1742.

MON CHER VOLTAIRE,

JE crains de vous écrire ; car je n'ai d'autres nouvelles à vous mander, que d'une efpèce dont vous ne vous fouciez guères, ou que vous abhorrez. Si je vous difais, par exemple, que des peuples de deux différentes contrées d'Allemagne font fortis du fond de leurs habitations, pour fe couper la gorge avec d'autres peuples dont ils ignoraient jufqu'au nom même, & qu'ils ont été chercher jufques dans un pays fort éloigné : Pourquoi ? Parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince, & qu'ils voulaient, joints enfemble, en égorger un troifiéme : Vous me diriez, que ces gens font fous, fots, & furieux, de fe prêter ainfi au caprice & à la barbarie de leur maître.

Si je vous difais, que nous nous préparons avec grand foin à détruire quelques murailles élevées à grands fraix ; que nous faifons la moiffon où nous n'avons point femé, & les maîtres

maîtres où perſonne n'eſt aſſez fort pour nous réſiſter ; vous vous récrieriez : Ah barbares ! Ah brigands ! Inhumains que vous êtes ! diriez-vous ; les injuſtes n'hériteront point du royaume des cieux, ſelon *St. Mathieu chapitre* 12. *v.* 34.

Puiſque je prévois ce que vous diriez ſur ces matières, je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer, qu'un homme, dont vous aurez entendu parler ſous le nom du roi de Pruſſe, apprenant que les états de ſon allié l'empereur étaient ruïnés par la reine d'Hongrie, eſt volé à ſon ſecours ; qu'il a joint ſes troupes à celles du roi de Pologne, pour opérer une diverſion en baſſe Autriche ; & qu'il a ſi bien réuſſi, qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine d'Hongrie pour le ſervice de ſon allié. Voilà de la générosité, direz-vous, voilà du héroïſme. Cependant, cher Voltaire, le premier tableau & celui-ci ſont les mêmes ; c'eſt la même femme, qu'on repréſente premiérement en cornettes de nuit lorſqu'elle ſe dépouille de ſes charmes, & enſuite avec ſon fard, ſes dents & ſes pompons. De combien de différentes façons n'enviſage-t-on pas les objets ! Combien les jugemens ne varient-ils point ! Les hommes condamnent le ſoir ce qu'ils approuvaient le matin ; ce même ſoleil, qui leur plaiſait en ſon aurore, les fatigue en ſon couchant. De-là viennent ces réputations établies, effacées, & qui ſe rétabliſſent pourtant ; & nous ſommes aſſez inſenſés pour nous donner, pour

la

la réputation, du mouvement pendant notre vie entière. Eſt-il poſſible, qu'on ne ſe ſoit pas détrompé de cette fauſſe monnoie, depuis le tems qu'elle eſt connuë? &c.

LETTRE

DU R. DE P.....

SI les hiſtoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez confiée, nous ſerions plus inſtruits des mœurs de tous les ſiécles, & moins trompés par les hiſtoriens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau ſtyle que celui de l'hiſtoire de Louïs XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en ſuis enchanté : toutes les lignes portent coup : tout eſt nourri de réflexions excellentes : aucune fauſſe penſée ; rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entr'autres ſur les noms Allemans qui ſont un peu maltraités ; ce qui peut répandre de l'obſcurité ſur cet ouvrage, puiſqu'il y a des noms qui ſont ſi défigurés, qu'il faut les deviner.

Je ſouhaiterais que votre plume eût compoſé tous les ouvrages qui ſont faits, & qui peu-

vent être de quelque inſtruction. Ce ſerait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la ſécherelſe qui règne dans de certains livres. C'eſt au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

REPONSE.

VOus ordonnez, que je vous diſe
Tout ce qu'à Cirey nous faiſons:
Ne le voyez-vous pas, ſans qu'on vous en inſtruiſe?
Vous êtes notre maître, & nous vous imitons:
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la ſageſſe d'Epicure.
Comme vous, nous ſacrifions
A tous les arts, à la nature;
Mais de fort loin nous vous ſuivrons.
Ainſi tandis qu'à l'avanture
Le dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obſcure,

De

De ces traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en mignature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kirker & de Newton.
Par ce ton si philosophique,
Qu'ose prendre ma faible voix,
Peut-être je gâte à la fois
La poësie & la physique.
Mais cette nouveauté me pique;
Et du vieux code poëtique
Je commence à braver les loix.
Qu'un autre dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans repétés,
Brode encor des fables antiques:
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Nayades des rives fleuries,
Satyres qui dansez toujours,
Vieux enfans que l'on nomme amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers & de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés & postiches,
Des rimailleurs suivans les cours.

D'une mesure cadencée
Je connais le charme enchanteur ;
L'oreille est le chemin du cœur ;
L'harmonie, & son bruit flateur,
Sont l'ornement de la pensée ;
Mais je préfère avec raison
Les belles fautes de génie
A l'exacte & froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins, plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'aplaudit, se récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuye ;
Trop d'art me révolte & m'ennuye ;
J'aime mieux ces vastes forêts ;
La nature libre & hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.
Mais dans ce discours familier
En vain je crois étudier
Cette nature simple & belle ;
Je me sens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon

Pour

Pour cette longue rapſodie ;
Je l'écrivis avec ſaillie,
Mais peu maître de ma raiſon,
Car j'étais auprès d'Emilie.

AU

R. DE P.... *

SIRE,

PEndant que j'étais malade, votre majeſté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fiévre. Je ne pouvais répondre aux dernières bontés de votre majeſté. Où aurais-je d'ailleurs adreſſé ma lettre ? A Vienne ? à Presbourg ? à Temeſwar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes ; & même, s'il eſt un être qui puiſſe ſe trouver en plusieurs lieux à la fois, c'eſt aſſûrément votre perſonne, en qualité d'image de la Divinité, ainſi que le ſont tous les princes, & d'image très-penſante & très-agiſſante. Enfin, ſire, je n'ai point écrit, parce que j'étais dans mon lit quand votre majeſté courait à cheval au milieu des neiges & des ſuccès.

* Nous n'avons pu trouver la date de cette lettre. Il parait qu'elle eſt de l'année 1742.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles;
Dans ce pays, où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles,
Et des Hongrois & des Pandours,
Vont au diable au son des tambours,
Par votre ordre & pour vos querelles;
Dans ce pays dont tout chrètien,
Tout juif, tout musulman raisonne;
Dont on parle en chaire, en Sorbonne,
Sans jamais en deviner rien;
Ainsi que le Parisien,
Badaut crédule & satyrique,
Fait des romans de politique,
Parle tantôt mal, tantôt bien,
De Bellisle & de vous peut-être,
Et dans son léger entretien
Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pié sur le bord du Styx; mais je suis très-fâché, sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vû passer. Les uns arri-

arrivaient de Scharding, les autres de Prague, ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point, vous & les rois vos confrères, de ravager cette terre, que vous avez, dites-vous, tant d'envie de rendre heureuse?

Au lieu de cette horrible guerre,
Dont chacun sent les contre-coups,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint Pierre?

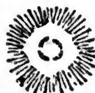


Il vous accorderait tout aussi aisément, que Lycurgue partagea les terres de Sparte, & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant, que Henri IV. n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de Sully, qui ont fait ses mémoires, en ont parlé; mais le secrétaire d'état Villeroy, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant, qu'on ait attribué à Henri IV. le projet de déranger tant de trônes, quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, sire, que la diète Européane, ou *Europaine*, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés & contens, votre majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du *Siécle de Louis XIV.*; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles; je les ferai transcrire, pour obéir aux ordres de votre majesté. Elle verra peut-

être que j'embraſſe un trop grand terrain : mais je travaillais principalement pour elle, & j'ai jugé, que la ſphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, ſire, d'envoyer dans un mois à votre majeſté un énorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une tranchée. Je ne ſais, ſi vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand roi, je vous aime,
Tout autant que je vous aimai,
Lorſque vous étiez renfermé
Dans Remusberg & dans vous-même,
Lorſque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des rois.

Recevez, ſire, avec votre bonté ordinaire, mon profond reſpect, & l'aſſurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendreſſe qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.



AU

A U

R. D E P.....

A Paris ce 15. Mai 1742.

QUand vous aviez un père, & dans ce père un maître,
Vous étiez philosophe, & viviez sous vos loix.
Aujourd'hui mis au rang des rois,
Et plus qu'eux tous digne de l'être,
Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la gloire,
Tyran dont vous aimez les fers,
Et qui met au bout de nos vers,
Ainsi qu'en vos exploits, *la brillante victoire*.
La politique à son côté,
Moins éblouïssante, aussi forte,
Méditant, rédigeant, ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas que cette gloire emporte.
L'intérêt, la fidélité,
Quelquefois s'unissant, & trop souvent contraires,
Des amis dangereux, de secrets adversaires:
Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux:
Tout écouter, tout voir, & tout faire à propos:
Payer les uns en espèrance,
Les autres en raisons, quelques-uns en bons mots:
Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance;

Que d'embarras ! que de travaux !
Régner n'eſt pas un ſort auſſi doux qu'on le penſe.
Qu'il en coûte d'être un héros !

Il ne vous en coûte rien, à vous, ſire, tout cela vous eſt naturel : vous faites de grandes, de ſages actions, avec cette même facilité, que vous faites de la muſique & des vers, & que vous écrivez de ces lettres, qui donneraient à un bel-eſprit de France une place diſtinguée parmi les beaux-eſprits jaloux de lui.

Je conçois quelque eſpérance, que votre majeſté raffermira l'Europe comme elle l'a ébranlée, & que mes confrères les humains vous béniront après vous avoir admiré. Mon eſpoir n'eſt pas uniquement fondé ſur le projet que l'abbé de Saint Pierre * a envoyé à votre majeſté. Je préſume, qu'elle voit les choſes que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi philoſophe fait parfaitement ce que le philoſophe qui n'eſt pas roi s'efforce en vain de deviner. Je préſume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une ſécurité parfaite, c'eſt une douzaine de faiſeurs & de faiſeuſes de cabrioles, que votre majeſté fait venir de France dans ſes états. On ne danſe guères que dans

* L'abbé de St. Pierre a écrit une vingtaine de volumes ſur la politique. Il envoyait ſouvent au roi de Pruſſe, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal Du Bois appellait ſes ouvrages les rêves d'un homme de bien.

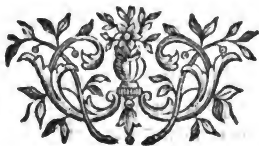
dans la paix. Il eſt vrai, que vous avez fait payer les violons à quelques puiſſances voiſines ; mais c'eſt pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout-d'un-coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'eſt à vous à danſer. Sire, Voiture vous aurait dit, que vous avez l'air à la danſe ; mais je ne ſuis pas auſſi familier que lui avec les grands hommes & avec les rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens, vous avez donc, ſire, douze bons danſeurs. Cela eſt plus aiſé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vû quelquefois des académiciens ennuyer un héros, & des acteurs de l'opéra le divertir.

Cet opéra dont votre majeſté décore Berlin, ne l'empêche pas de ſonger aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames, qui n'ont pas un ſeul goût, votre ame les a tous ; & ſi DIEU aimait un peu le genre humain, il accorderait cette univerſalité à tous les princes, afin qu'ils puſſent diſcerner le bon en tout genre, & le protéger. C'eſt pour cela que je m'imagine qu'ils ſont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie, qui ne sont pas sans talens, & qui pourraient convenir à votre majesté; car je me flate qu'elle ne se bornera pas à des galimatias italiens & à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre, qui représente les héros. Puissiez-vous, sire, jouïr bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toute sorte de gloire! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet par le cœur, qui malheureusement ne vit point dans vos états; d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire mes très-profonds respects.



AU R. DE P.....

A Paris ce 26. Mai 1742.

LE Salomon du Nord en eſt donc l'Alexandre;
Et l'amour de la terre en eſt auſſi l'effroi!
Vos ennemis doivent aprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les ſavans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas;
Je hais ces conquérans fiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens ſuprêmes,
Cherchant partout la mort, & la faiſant ſouffrir
A cent mille hommes leurs ſemblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils ſont haïſſables.
O ciel! que je dois vous haïr!
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage,
Dont vous avez ſouillé les champs de nos Germains;
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font paſſer au ſombre rivage,
Vous êtes un héros; mais vous êtes un ſage:
Votre raiſon maudit les exploits inhumains
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons ſur des morts entaſſés,
Affrontant le trépas, & fixant la victoire.
Je vous pardonne tout, ſi vous en gémiſſez.

Je

Je ſonge à l'humanité, ſire, avant de ſonger à vous-même; mais après avoir en abbé de St. Pierre pleuré ſur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie, que me donne votre gloire. Cette gloire ſera complette, ſi votre majeſté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, & les Allemans à être heureux. Vous voilà le héros de l'Allemagne, & l'arbitre de l'Europe; vous en ferez le pacificateur, & nos prologues d'opéra feront pour vous.

La fortune qui ſe jouë des hommes, mais qui vous ſemble aſſervie, arrange plaiſamment les événemens de ce monde. Je ſavais bien, que vous feriez de grandes actions; j'étais ſûr du beau ſiécle, que vous alliez faire naître; mais je ne me doutais pas, quand le comte du Four allait voir le maréchal de Broglio, & qu'il n'en était pas trop content, qu'un jour ce comte du Four aurait la bonté de marcher avec une armée triomphante au ſecours du maréchal, & le délivrerait par une victoire. Votre majeſté n'a pas daigné juſqu'à préſent inſtruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre choſe à faire que des rélations: mais votre modeſtie eſt trahie par quelques témoins oculaires, qui diſent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage & de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent, que mon héros eſt toujours ſenſible, & que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, eſt au chevet du lit de Mr. de Rotembourg. Voilà ce que vous ne mandez point,

point, & que vous pourriez pourtant avouer, comme des chofes qui vous font toutes naturelles.

Continuez, fire ; mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté ; que mon Alexandre redevienne Salomon le plutôt qu'il pourra, & qu'il daigne fe fouvenir quelquefois de fon ancien admirateur, de celui qui par le cœur eft à jamais fon fujet ; de celui qui viendrait paffer fa vie à vos pieds, fi l'amitié, plus forte que les rois & les héros, ne le retenait pas, & qui fera attaché à jamais à votre majefté avec le plus profond refpect & la plus tendre vénération.

AU

R. DE P.....

SIRE,

J'Ai reçu votre lettre aimable,
Et vos vers fins & délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'eft ainfi qu'un franc difcoureur,
Croyant captiver le fuffrage
De quelque efprit fupérieur,
En de longs argumens s'engage.

L'hom-

L'homme d'eſprit, par un bon mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le diſcoureur n'eſt qu'un ſot.

Votre humanité eſt plus adorable que jamais: il n'y a plus moyen de vous dire toujours votre majeſté. Cela eſt bon pour des princes de l'empire, qui ne voyent en vous que le roi: mais moi, qui vois l'homme, & qui ai quelquefois de l'entouſiaſme, j'oublie dans mon yvreſſe le monarque, pour ne ſonger qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi, par quel art ſublime
Vous avez pû faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime?
Cet art des vers eſt le premier,
Il faut que le monde l'avouë;
Car des rois que ce monde louë,
L'un fut prudent, l'autre guerrier;
Celui-ci, gai, doux & paiſible,
Joignit le myrthe à l'olivier,
Fut indolent & familier;
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur hiſtoire,
Mais aucun d'eux n'obtint la gloire
De faire de ſi jolis vers.

Si

Si la reine de Hongrie & le roi mon ſeigneur & maître voyaient la lettre de votre majeſté, ils ne pourraient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, & le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaiſon d'une coquette, & même de quelque choſe de mieux, qui a donné des faveurs un peu cuiſantes, & qui ſe moque de ſes galans dans les remèdes, eſt une choſe auſſi plaiſante qu'en ayent dit les Céſars, & les Antoines, & les Octaves vos devanciers, gens à grandes actions & à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois : battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous; mais ne ſoyez jamais inconſtant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étaient dangereuſes
Aux rois qui le méritent bien.
Tous ces héros-là n'aiment rien,
Et leurs promeſſes ſont trompeuſes.
Mais moi, qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidelle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous euſſe aimé cruelle,
Je jouïrai ſans repentir
Des careſſes & du plaiſir
Que fait votre muſe infidelle.

Il pleut ici de mauvais livres & de mauvais vers. Mais comme votre majeſté ne juge
pas

pas de tous nos guerriers par l'avanture de Lintz, elle ne juge pas non-plus de l'esprit des Français par les étrennes de la St. Jean, ni par les grossiéretés de l'abbé des Fontaines.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos Sibarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois d'être conté à votre majesté. Le cardinal de Fleury, après avoir été assez malade, s'avisa il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la messe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il gelait. Mr. Amelot & Mr. de Breteuil arrivèrent, & lui dirent, qu'il se joüait à se tuer: *Bon, bon, Messieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets.* A quatre-vingt-dix ans, quel homme! Sire, vivez autant, dussiez-vous dire la messe à cet âge, & moi la servir. Je suis avec le plus profond respect, &c.

A Paris ce 2. *Octobre* 1743.



AU

AU

R. DE P.....

On n'a pas trouvé la date dans la copie.

SIRE,

JE reçois une lettre de Berlin du 25. Décembre : elle contient deux grands articles ; un plein de bonté , de tendresse & d'attention à me combler des bienfaits les plus flateurs. Le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait , que cette lettre est de Mr. Leibnitz ou de Mr. Wolfius , & cependant elle est d'un roi. Vous m'ordonnez de me jetter dans la nuit de la métaphysique , pour oser disputer contre les Leibnitz , les Wolfs & les Frédérics. Me voilà comme Ajax combattant dans l'obscurité , & disant aux Dieux , *Rendez-nous le jour.*

1. J'avouë d'abord , que l'opinion de la *raison suffisante* de Mrs. Wolf & Leibnitz est une idée très-belle , c'est-à-dire , très-vraie : car enfin il n'y a rien qui n'ait une raison de son existence. Mais cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

2. Qu'entens-je par liberté ? Le pouvoir de penser & d'opérer des mouvemens en conséquence ; pouvoir très-borné sans doute , com-

me toutes nos facultés. Car, Sire, plus vous êtes grand, plus vous sentez que l'homme est peu de chose.

3. Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi? Si c'est moi, je suis libre; car être libre, c'est agir; ce qui est passif n'est point libre. Est-ce un autre qui agit pour moi? Je suis donc trompé par cet autre, quand je crois être un agent.

4. Quel est cet autre, qui me tromperait? S'il y a un DIEU, c'est lui qui me trompe continuellement: c'est l'être infiniment sage, infiniment conséquent, qui sans raison suffisante s'occupe éternellement d'erreur; chose opposée directement à son essence, qui est la vérité. S'il n'y a point de DIEU, qui est-ce qui me trompe? Est-ce la matière, qui d'elle-même n'a point d'intelligence?

5. Pour nous prouver, malgré ce sentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'existe pas, il faut prouver nécessairement qu'elle est impossible. Cela me paraît incontestable. Voyons comment la liberté serait impossible.

6. Cette liberté ne peut être impossible que de deux façons, ou parce qu'il n'y a aucun être qui puisse la donner, ou parce qu'elle est en elle-même contradictoire avec notre malheureuse machine: comme un quarré rond est une contradiction, *&c.* Or l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en soi de contradictoire, reste à voir, si l'Etre infini & créateur est libre; & si étant libre, il peut donner une

petite

petite partie de cet attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

7. Si DIEU n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent, donc il n'eſt pas DIEU. Or s'il eſt libre, s'il eſt tout-puiſſant, il ſuit, qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent.

8. On prétend, que DIEU ne nous a pas donné la liberté, parce que ſi nous étions des agens, nous ſerions en cela indépendans de lui. Que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes? Je répons, que DIEU fait, lorſque les hommes agiſſent, ce qu'il faiſait avant qu'ils fuſſent, & ce qu'il fera quand ils ne feront plus: Que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes ouvrages, & que cette communication qu'il nous a fait d'un peu de liberté, ne nuit en rien à ſa puiſſance infinie.

9. On nous objecte, que nous ſommes quelquefois emportés malgré nous, *&c.* Je répons: Donc nous ſommes quelquefois maitres de nous. La maladie prouve la ſanté, & la liberté eſt la ſanté de l'ame.

10. On objecte, que l'aſſentiment de notre eſprit eſt toujours néceſſaire; que la volonté ſuit cet aſſentiment, *&c.* Donc, dit-on, nous voulons, nous agiſſons néceſſairement. Je répons, qu'en effet on déſire néceſſairement: mais déſir & volonté ſont deux choſes très-différentes, & ſi différentes, qu'un homme veut & fait

ſouvent ce qu'il ne déſire pas. Combattre ſes déſirs eſt le plus bel effet de la liberté ; & je crois, qu'une des grandes ſources du mal-entendu qui eſt entre les hommes ſur cet article, vient de ce que l'on confond ſouvent la volonté & le déſir.

11. On objecte, que ſi nous étions libres, il n'y aurait point de DIEU. Je crois au-contraire que ce n'eſt que parce qu'il y a un DIEU, que nous ſommes libres ; car ſi tout était néceſſaire, ſi ce monde exiſtait par lui-même d'une néceſſité abſolue inhérente dans ſa nature, (ce qui fourmille de contradictions) il eſt certain, qu'en ce cas tout s'opérerait par des mouvemens liés néceſſairement enſemble. Donc il n'y aurait alors aucune liberté : Donc ſans DIEU point de liberté. Je ſuis bien ſurpris des raiſonnemens échapés ſur cette matière à l'illuſtre Mr. Leibnitz.

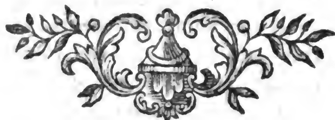
12. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté, eſt l'impoſſibilité d'accorder avec elle la preſcience de DIEU ; & quand on me dit, DIEU *ſait ce que vous ferez dans vingt ans ; donc ce que vous ferez dans vingt ans eſt d'une néceſſité abſoluë* : j'avouë, que je ſuis à bout, & que tous les philoſophes, qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la preſcience divine, ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'aſſez déterminés pour dire que DIEU peut très-bien ignorer l'avenir, à-peu-près (s'il eſt permis de parler ainſi) comme un roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche.

che. C'eſt le ſentiment des Sociniens. On objecte à ces raiſonnemens-là, que DIEU voit en un inſtant l'avenir, le paſſé & le préſent; que l'éternité eſt inſtantanée pour lui. Mais ils répondent, qu'ils n'entendent pas ce langage, & qu'une éternité qui eſt un inſtant, leur paraît auſſi abſurde qu'une immenſité qui n'eſt qu'un point.

Ne pourrait-on pas, ſans être auſſi hardi qu'eux, dire, que DIEU prévoit nos actions libres, à-peu-pres comme un homme d'eſprit prévoit le parti que prendra dans cette occaſion un homme, dont il connaît le caractère? La différence ſera, qu'un homme prévoit à tort & à travers, & que DIEU prévoit avec une juſteſſe infinie. L'homme devine très-mal, & DIEU prévoit très-bien. C'eſt le ſentiment de *Clarke*, ce grand ferrailleur en métaphyſique. J'avouë, que tout cela me paraît très-hazardé, & que c'eſt un aveu plutôt qu'une ſolution de la difficulté. J'avouë enfin, Sire, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections; mais on en fait d'auſſi bonnes contre l'exiſtence de DIEU; & comme malgré les difficultés extrêmes contre la création & contre la providence, je crois néanmoins la création & la providence; auſſi je me crois libre (juſques à un certain point, s'entend) malgré les puiſſantes objections que l'on fera toujours contre cette malheureuſe liberté.

Je crois donc écrire à votre majeſté, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionettes humai-

nes, mais comme à un être des plus libres, & des plus ſages que DIEU ait jamais daigné créer. Si vous penſiez, Sire, que nous ſommes de pures machines, que deviendrait l'amitié dont vous faites vos délices ? De quel prix ſeraient les grandes actions que vous ferez ? Quelle reconnaiſſance vous devra-t-on des ſoins que votre majeſté prendra de rendre les hommes plus heureux & meilleurs ? Comment enfin regarderiez-vous l'attachement qu'on a pour votre perſonne, les ſervices qu'on vous rendra, le ſang qu'on verſera pour vous ? Quoi ! un cœur tendre & généreux, un eſprit ſage, verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire, du même œil dont on voit des roues de moulin tourner par le courant de l'eau, & ſe briſer à force de ſervir ? Non, Sire, votre ame eſt trop noble pour ſouffrir qu'on la prive ainſi de ſon plus beau partage, &c.



AU

R. DE P..... *

CEux qui font nés fous un monarque
Font tous femblant de l'adorer:
Sa majefté qui le remarque
Fait femblant de les honorer;
Et de cette fauffe-monnoïe,
Que le courtifan donne au roi,
Et que le prince lui renvoïe,
Chacun vit, ne fongeant qu'à foi.
Mais lorfque la philofophie,
La féduifante poëfie,
Le goût, l'efprit, l'amour des arts,
Rejoignent fous leurs étendarts,
A trois cent milles de diftance,
Votre très-royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talens;
Quand fans crainte & fans efpérance
Je fens en moi tous vos penchans,
Et lorfqu'un peu de confidence
Refferre encor ces nœuds charmans;

P 4 Enfin

* *Du* 1. *Août* 1744.

Enfin lorſque Berlin attire
Tous mes ſens à Cirey ſéduits,
Alors ne pouvez-vous pas dire,
On m'aime, tout roi que je ſuis?
Enfin l'Océan Germanique,
Qui toujours des bons Hambourgeois
Servit ſi bien la république,
Vers Embden ſera ſous vos loix,
Avec garniſon Batavique.
Un tel mélange me confond;
Je m'attendais peu, je vous jure,
De voir de l'or avec du plomb;
Mais votre creuſet me raſſûre;
A votre feu, qui tout épure,
Bientôt le vil métal ſe fond,
Et l'or vous demeure en nature.
Par-tout que de proſpérités!
Vous conquerez, vous héritez
Des ports de mer & des provinces;
Vous mariez à de grands princes
De très-adorables beautés;
Vous faites nôce, & vous chantez,
Sur votre lyre enchantereſſe,
Tantôt de Mars les cruautés,
Et tantôt la douce molleſſe.
Vos ſujets, au ſein du loiſir,

Goûtent

Goûtent les fruits de la victoire.
Vous avez & fortune & gloire ;
Vous avez surtout du plaisir ;
Et cependant le roi, mon maître,
Si digne avec vous de paraître
Dans la liste des meilleurs rois,
S'amusa à faire dans la Flandre
Ce que vous faisiez autrefois,
Quand trente canons à la fois
Mettaient des bastions en cendre.
C'est lui, qui secouru du ciel,
Et sur-tout d'une armée entière,
A brisé la forte barrière
Qu'à notre nation guerrière
Mettait le bon greffier Fagel.
De Flandre il court en Allemagne
Défendre les rives du Rhin ;
Sans quoi le pandoure inhumain
Viendrait s'enyvrer de ce vin
Qu'on a cuvé dans la Champagne.
Grand roi, je vous l'avais bien dit,
Que mon souverain magnanime
Dans l'Europe aurait du crédit,
Et de grands droits à votre estime.
Son beau feu, dont un vieux prélat
Avait caché les étincelles,

A

A de ſes flammes immortelles
Tout-d'un-coup répandu l'éclat.
Ainſi la brillante fuſée
Eſt tranquille juſqu'au moment,
Où par ſon amorce embraſée
Elle éclaire le firmament;
Et perçant dans les ſombres voiles,
Semble ſe mêler aux étoiles
Qu'elle efface par ſon brillant.
C'eſt ainſi que vous enflammates
Tout l'horizon d'un nouveau ciel,
Lorſqu'à Berlin vous commençates
A prendre ce vol immortel,
Devers la gloire où vous volates.
Tout du plus loin que je vous vis,
Je m'écriai, je vous prédis
A l'Europe toute incertaine.
Vous parûtes. Vingt potentats
Se troublèrent dans leurs états,
En voyant ce grand phénomène.
Il brille, il donne de beaux jours;
J'admire, je bénis leur cours;
Mais c'eſt de loin. Voilà ma peine.



LETTRE

AU

R. DE P.... *

BLaise Pascal a tort, il en faut convenir.
Ce pieux misanthrope, Héraclite sublime,
Qui pense qu'ici-bas tout est misère & crime,
Dans ses tristes accès ose nous maintenir,
Qu'un roi que l'on amuse, & même un roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est réduit à lui-même,
Est de tous les mortels le plus infortuné.
Il est le plus heureux, s'il s'occupe, & s'il pense.
Vous le prouvez très-bien, car loin de votre cour,
En hibou fort souvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un œil d'aigle en cet abîme immense,
Que la philosophie ouvre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui fait tout observer, tout orner, tout connaître,
Qui se connait lui-même, & qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice, augmente encor son être.
Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel.
Le repos est, dit-on, le partage du ciel!

Je

* Cette piéce est de 1751. Voyez les pensées de Pascal.

Je n'en crois rien du tout : quel bien imaginaire
D'être les bras croisés pendant l'éternité !
Eſt-ce dans le néant qu'eſt la félicité ?
DIEU ſerait malheureux, s'il n'avait rien à faire ;
Il eſt d'autent plus DIEU, qu'il eſt plus agiſſant.
Toujours ainſi que vous, il produit quelque ouvrage.
On prétend qu'il fait plus, on dit qu'il ſe repent.
Il préſide au ſcrutin qui dans le vatican
Met ſur un front ridé la coëffe à triple étage.
Du priſonnier Mahmouth il vous fait un Sultan,
Il meurit à Mocha dans le ſable Arabique
Ce caffé néceſſaire aux pays des frimats.
Il met la fiévre en nos climats,
Et le remède en Amérique.
Il a rendu l'humain ſéjour
De la variété le mobile théâtre ;
Il ſe plut à paîtrir d'incarnat & d'albâtre
Les charmes arrondis du teint de Pompadour ;
Tandis qu'il vous étend un noir luiſant d'ébène
Sur le nez applati d'une dame Africaine,
Qui reſſemble à la nuit comme l'autre au beau jour.
DIEU ſe joüe à ſon gré de la race mortelle ;
Il fait vivre cent ans le Normand Fontenelle,
Et trouſſe à trente-deux mon dévot de Paſcal.
Il a deux gros tonneaux, dont le bien & le mal
Deſcendent en pluye éternelle
Sur cent mondes divers & ſur chaque animal ;
Les ſots, les gens d'eſprit, & les fous, & les ſages,
Chacun reçoit ſa doſe, & le tout eſt égal.
On prétend que de DIEU les rois ſont les images ;

Les

Les Anglais penſent autrement ;
Ils diſent en plein parlement,
Qu'un roi n'eſt pas plus Dieu que le pape infaillible :
Mais il eſt pourtant très plauſible,
Que ces puiſſans du ſiécle un peu trop adorés,
A la faibleſſe humaine ainſi que nous livrés,
Reſſemblent en un point à notre commun maître ;
C'eſt qu'ils ſont comme lui, le mal, & le bien-être :
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets admis ;
Que leurs fronts ſoient ſereins, que leurs cœurs ſoient unis :
Au feu de votre eſprit que notre eſprit s'éclaire ;
Que ſans empreſſement nous cherchions à vous plaire ;
Qu'en dépit de la majeſté,
Notre agréable liberté,
Compagne du plaiſir, mère de la ſaillie,
Aſſaiſonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambroſie.
Les honneurs rendent vain, le plaiſir rend heureux.
Verſez les douceurs de la vie
Sur votre Olympe ſablonneux,
Et que le bon tonneau ſoit à jamais ſans lie.



A MON-

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VENDOME. *

DE Sully, ſalut & bon vin,
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que ſon bon ange & ſon lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, monſeigneur, que l'envie de faire quelque choſe pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, rond, gros, court, ſéjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédeſtiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur ſon front reſpecté du tems,
Une fraicheur toujours nouvelle,
Au bon doyen de nos galans,

Donne

* C'eſt le frère du duc de Vendôme. Il était grand prieur de France. L'abbé Courtin était un de ſes amis, fils d'un conſeiller d'état, & homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici. Cette lettre eſt de 1716.

Donne une jeuneſſe éternelle.
L'autre dans Papefigue eſt né,
Mais, long, ſec & décharné,
N'ayant eu croupe de ſa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit,
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puiſqu'il aime & qu'il verſifie.

Notre premier deſſein était d'envoyer à votre alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moité proſe, comme en uſaient les Chapelles, les des Barreaux, les Hamiltons, contemporains de l'abbé, & nos maîtres. J'aurais preſque ajouté Voiture, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vû.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire, par le tems qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux & marche de côté.
Il favoriſe, & certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour;
Au tems jadis il a guidé l'amour.

Mal-

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à Sully ; il était en tiers, dit-on, entre .. & madame de . . ſans cela nous euſſions achevé notre ouvrage ſous ſes yeux.

Nous euſſions peint les yeux voltigeans ſur vos
traces,
Et cet eſprit charmant, au ſein d'un doux loiſir,
Agréable dans le plaiſir,
Héroïque dans les diſgraces.
Nous vous euſſions parlé de ces bienheureux jours,
Jours conſacrés à la tendreſſe.
Nous vous euſſions, avec adreſſe,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute eſpèce.
Vous en euſſiez vû de Paphos,
Vous en euſſiez vû de Florence,
Mais avec tant de bienſéance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de Tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coeffé,
Célébrant avec vous ſa plus joyeuſe Orgie.
L'imagination ſerait à ſon côté,
De ſes brillantes fleurs ornant la volupté,
Entre les bras de la folie.
Petits ſoupers, jolis feſtins,

Ce

Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs sotisiers recueillirent,
Et que j'ai vûs entre leurs mains.
Ah ! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naïfs & pleins de grace,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'ame d'un repas,
Lorsqu'à table il tenait sa place,
Avec Auguste & Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire. Mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits ;
Nous ne sommes point beaux-esprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément,
Qui dans votre temple réside. *
Sachez donc que l'oisiveté
Fait ici notre grande affaire.

Jadis

* L'abbé de Chaulieu demeurait au temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire ;
C'est le vôtre, & vous m'avoûrez,
Qu'après tant de jours consacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire.



A MON-

A MONSIEUR
L'ABBÉ DE CHAULIEU. *

De Sully le 5. Juillet 1717.

A Vous, l'Anacréon du temple ;
A vous le ſage ſi vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers & par votre exemple ;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des ſons auſſi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane,
Aſſis à la table des dieux.

Je vous écris de Sully, où Chapelle a demeuré, c'eſt-à-dire, s'eſt enyvré deux ans de ſuite. Je voudrais bien, qu'il eût laiſſé dans ce château un peu de ſon talent poëtique ; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire.

* Cette lettre mêlée de proſe & de vers, eſt un des premiers ouvrages de notre auteur. Chapelle, dont il eſt ici queſtion, était un homme d'un génie facile & libertin ; il avait beaucoup bû, ce qui était le vice de ſon tems ; ce vice fit beaucoup de tort à ſa ſanté, & enfin à ſon eſprit.

écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laiſſé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour aſſez ſombre
Du château qu'habita jadis
Le plus léger des beaux-eſprits,
Un beau ſoir j'évoquai ſon ombre.
Aux déités des ſombres lieux
Je ne fis point de ſacrifice,
Comme ces fripons qui des dieux
Chantaient autrefois le ſervice;
Ou la ſorcière Pithoniſſe,
Dont la grimace & l'artifice
Avaient fait dreſſer les cheveux
A ce ſot prince des Hébreux,
Qui crut bonnement que le diable,
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le ſpectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable & légère:
C'eſt bien aſſez d'une chanſon,
Et c'eſt tout ce que je puis faire.
Je lui dis ſur mon violon:
Eh! de grace, Monſieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton,
Pour cet enfant qui vous apelle;

Mais

Mais non, sur la voûte éternelle,
Les dieux vous ont reçû, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Sémèle.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable Chapelle.
Cette familière oraison,
Dans la demeure fortunée,
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.
Chapelle vint. A son aproche,
Je sentis un transport soudain;
Car il avait sa lyre en main,
Et son Gassendi * dans sa poche;
Il s'appuyait sur Bachaumon,
Qui lui servit de compagnon
Dans le récit de ce voyage,
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je

* Gassendi avait élevé la jeunesse de Chapelle, qui devint grand partisan du systême de philosophie de son précepteur. Toutes les fois qu'il s'enyvrait, il expliquait le systême aux convives; & lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait la leçon au maitre-d'hôtel.

Je lui demandai, comme il s'y prenait autrefois dans le monde,

Pour chanter toujours ſur ſa lyre
Ces vers aiſés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?
L'amour, me dit-il, & le vin,
Autrefois me firent connaître
Les graces de cet art divin:
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je ſervis quelque tems de maître,
Il faut que Chaulieu ſoit le tien.

REPONSE
A LA
PRECEDENTE.

JE n'aurais jamais cru qu'un homme comme vous, monſieur, eût pû croire aux eſprits, & moins encor ajouter foi à ce qu'ils diſent quand ils veulent bien revenir, je ne ſais pas d'où. La ſecte des philoſophes, où vous avez la bonté de m'aſſocier de votre autorité, m'a fait douter, grace au ciel, de l'apparition de Chapelle, & m'a préſervé des coquetteries de ſon ombre, de votre politeſſe, & de la complaiſance

plaiſance de mon amour-propre, que vous avez tâché ſi galamment de mettre de la partie. Parmi toutes les bonnes raiſons que vous devez avoir de vous défier un peu de cette apparition, vous en avez une eſſentielle en vous, qui doit vous déterminer à ne la pas croire, & qui m'y a, en mon particulier, entiérement déterminé.

D'une ombre qui vous dit de me prendre pour maître
Ne croyez pas l'illuſion.
Quand avec vos talens le ciel vous a fait naître,
Il n'eſt pour vous de maître qu'Apollon.

Voilà en trois mots ce que je puis répondre à la plus jolie lettre du monde, que vous m'avez écrite, trop flateuſe pour l'écouter, trop brillante d'imagination pour me hazarder à y faire une réponſe en forme, qui ſerait indigne peut-être d'un élève de Chapelle, à qui vous pourriez la montrer dans le commerce étroit où je vous vois avec lui quarante ans après ſa mort.

Mais ſi je me défie de mon eſprit, je ſuis toujours ſûr de mon cœur ; & je vais répondre au ſentiment d'eſtime & d'amitié que j'ai pour vous, dont vous me demandez une marque eſſentielle, qui eſt de vous dire avec la ſincérité dont je fais profeſſion, ce que je penſe de la petite affaire dont vous me faites ouverture &c.

A Paris ce 26. Juillet 1717.

A MONSIEUR
LE PRESIDENT HENAUT,
AUTEUR D'UN OUVRAGE EXCELLENT SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

A Cirey ce 1. *Sept.* 1744.

O Déeſſe de la ſanté,
Fille de la ſobriété,
Et mère des plaiſirs du ſage,
Qui ſur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répans ta ſérénité
Sur le ſoir d'un jour plein d'orage.
O déeſſe, exauce mes vœux;
Que ton étoile favorable
Conduiſe ce mortel aimable:
Il eſt ſi digne d'être heureux.
Sur Hénaut tous les autres dieux
Verſent la ſource inépuiſable
De leurs dons les plus précieux.
Toi, qui ſeule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu ſeule inexorable?

Ramène

Ramène à ſes amis charmans,
Ramène à ſes belles demeures
Ce bel-eſprit de tous les tems,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpens
La courſe rapide du tems,
Il en fait un ſi bel uſage:
Les devoirs, & les agrémens,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable;
Les gens en *us* pour un ſavant,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaiſſeur ſi gourmand.
Qu'il vive autant que ſon ouvrage;
Qu'il vive autant que tous les rois,
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faibleſſe & le coûrage,
Les mœurs, les paſſions, les loix,
Sans erreur & ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractère,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouïr:

Mais

Mais il n'a rien s'il ne digère.
Grand Dieu, je ne m'étonne pas,
Qu'un ennuyeux, un des Fontaine,
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros & gras.
Jamais Eglé, jamais Sylvie,
Jamais Liſe à ſouper ne prie
Un pedant à citations,
Sans goût, ſans grace & ſans génie;
Sa perſonne, en tous lieux honnie,
Eſt réduite à ſes noirs Gitons.
Hélas! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cette hymne à la ſanté, que je fais du meilleur de mon cœur, ſouffrez, monſieur, que j'y ajoute mentalement un petit *Gloria Patri* pour moi. J'ai autant beſoin d'elle que vous; mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ſes faveurs comme de raiſon; buvez gaîment, ſi vous pouvez, vos eaux de Plombières; & revenez vite à Cirey avant que les huſſards Autrichiens viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx. Souvenez-vous que dans la foule de ceux qui vous aiment il y a deux cœurs ici, qui méritent que vous vous arrêtiez ſur la route.

A MONSIEUR

DE FONTENELLE.

De Villars, le 1. *Septembre* 1720.

LEs dames, qui ſont à Villars, monſieur, ſe ſont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues, & nous les verrions plus volontiers ici, bergères, que philoſophes. Elles mettent à obſerver les aſtres un tems qu'elles pourraient beaucoup mieux employer; & comme leur goût décide des nôtres, nous nous ſommes tous faits phyſiciens pour l'amour d'elles.

Le ſoir ſur des lits de verdure,
Lits que de ſes mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre avanture,
Nous brouillons tous l'ordre des cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous ſaurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,
Au-lieu de vos longues lunettes,
Que les lorgnettes d'opéra.

Comme nous paſſons la nuit à obſerver les étoiles,

étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout-à-l'heure, qu'il a paru de couleur de sang tout le matin; qu'ensuite sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière & de sa grandeur: Nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, & nous avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point, que vous n'ayez vû la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles; & la nature devait à la France & à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les savans, & pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or, dites-nous donc, Fontenelles,
Vous, qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les aîles,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où saint Paul avant vous a vû
Force beautés surnaturelles,
Dont très-prudemment il s'est tû.
Du soleil par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles?

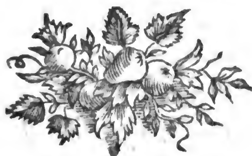
Pour-

Pourquoi ſur un char tout ſanglant
A-t-il commencé ſa carrière ?
Pourquoi perd-il, pâle & tremblant,
Et ſa grandeur & ſa lumière ?
Que dira le Boulainvilliers *
Sur ce terrible phénomène ?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine ?
Verrons-nous des incurſions,
Des édits, des guerres ſanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes ?
Jadis quand vous étiez paſteur,
On vous eût vû ſur la fougère,
A ce changement de couleur,
Du DIEU brillant, qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans ſon cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie

Pour

* Le Comte de Boulainvilliers, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faibleſſe de croire à l'aſtrologie. Le cardinal de Fleury diſait de lui, qu'il ne connaiſſait ni l'avenir, ni le paſſé, ni le préſent. Cependant il a fait de très-belles recherches ſur l'hiſtoire de France.

Pour Euclide & pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'aſtrolable d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raiſon,
Nous l'habiller en poëſie;
Car ſachez, que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'aſtronomie.



REPON-

REPONSE *

DE

MONSIEUR

DE FONTENELLE

A

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

VOus dites donc, gens de village,
Que le ſoleil à l'horizon
Avait aſſez mauvais viſage?
Eh bien quelque ſubtil nuage
Vous avait fait la trahiſon
De défigurer ſon image.
Elle était là comme en priſon,
D'un air malade; mais je gage
Que le drôle en ſon haut étage

Ne

* Cette réponſe de Fontenelle eſt aſſez mauvaiſe; il en fit une autre, adreſſée à madame la maréchale de Villars, qui vaut beaucoup mieux, & dans laquelle eſt ce vers: *Il faut des hochets pour tout âge.* Mais nous n'avons pû retrouver cette pièce.

Ne craignait point la pamoiſon.
Vous n'en ſaurez pas davantage,
Et voici ma peroraiſon.
Adieu, votre jeune ſaiſon
A tout autre ſoin vous engage;
L'ignorance eſt ſon apanage,
Avec les plaiſirs à foiſon,
Convenable & doux aſſemblage.
J'avoûrai bien, & j'en enrage,
Que le ſavoir & la raiſon
N'eſt preſqu'auſſi qu'un badinage,
Mais badinage de griſon;
Que de ſon brillant équipage,
Toujours de maiſon en maiſon
L'inquiet Phœbus déménage;
Laiſſez-le en paix faire voyage,
Rabattez vous ſur le gazon;
Un gazon, canapé ſauvage,
Des ſoucis de l'humain lignage
Eſt un puiſſant contrepoiſon.
Pour en avoir bien ſu l'uſage,
On chante encor en vieux langage
Martin à l'adroite Aliſon.
Ce n'eſt pourtant pas que je doute,
Qu'un beau jour qui ſera bien noir
Le pauvre ſoleil ne s'encroute,

En

En nous diſant : Meſſieurs , bon ſoir ,
Cherchez dans la céleſte voute
Quelqu'autre qui vous faſſe voir ;
Pour moi j'en ai fait mon devoir ,
Et moi-même ne vois plus goute ;
Encor un coup , meſſieurs , bon ſoir :
Et peut-être en ſon déſeſpoir
Oſera-t-il rimer en oute ,
Si quelque déeſſe n'écoute.
Mais ſur notre triſte manoir
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleſte banqueroute ?
On allumera maint bougeoir ,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir.
Tout ſera pèle & mêle , & toute
Société ſera diſſoute ,
Sans qu'on diſe , juſqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la voute ,
Sans teſter & ſans laiſſer d'hoir ;
Et ce que le plus je redoute ,
Chacun demandera l'abſoute ,
Et croira ne plus rien valoir.



REPONSE
A UNE LETTRE
DONT
LE ROI DE PRUSSE
HONORA L'AUTEUR
A SON AVENEMENT A LA COURONNE.

QUoi, vous êtes monarque, & vous m'aimez encore?
Quoi! le premier moment de cette heureuſe aurore,
Qui promet à la terre un jour ſi lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours ſenſible! ame toujours égale!
Vos mains du trône à moi rempliſſent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains ſont les gages ſincères.
Ah prince! ah digne eſpoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Pourſuivez, rempliſſez des vœux ſi magnanimes;
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes,
Et vous plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, & d'aimer les humains.

Et

Et toi, *a*) dont la vertu brilla perſécutée,
Toi qui prouvas un dieu, mais qu'on nommait athée,
Martyr de la raiſon, que l'envie en fureur
Chaſſa de ſon pays par la main de l'erreur,
Reviens, il n'eſt plus rien qu'un philoſophe craigne,
Socrate eſt ſur le trône, & la vérité règne.

Cet or qu'on entaſſait, ce pur ſang des états,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ſes mains au gré de ſa prudence,
Va ranimer la vie, & porter l'abondance.

Il ne recherche point ces énormes ſoldats,
Ce ſuperbe apareil inutile aux combats,
Fardeaux embarraſſans, coloſſes de la guerre,
Enlevés *b*) à prix d'or aux deux bouts de la terre;
Il veut dans ſes guerriers le zèle & la valeur,
Et ſans les meſurer, juge d'eux par le cœur.
Ainſi penſe le juſte, ainſi règne le ſage:
Mais il faut au grand homme un plus heureux partage;
Conſulter la prudence, & ſuivre l'équité,
Ce n'eſt encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'eſt que juſte eſt dur, qui n'eſt que ſage eſt triſte;
Dans d'autres ſentimens l'héroïſme conſiſte;
Le conquérant eſt craint, le ſage eſt eſtimé;
Mais le bienfaiſant charme, & lui ſeul eſt aimé;

Lui

a) Le profeſſeur Wolf, perſécuté comme athée par les théologiens de l'univerſité de Hall, chaſſé par Fréderic II. ſous peine d'être pendu, & fait chancelier de la même univerſité à l'avénement de Fréderic III.

b) Un de ces ſoldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté 24000. liv,

Lui ſeul eſt vraiment roi, ſa gloire eſt toujours pure;
Son nom parvient ſans tache à la race future.
A qui ſe fait chérir faut-il d'autres exploits ?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire :
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jéruſalem conquiſe, & ſes murs abattus,
N'ont point éterniſé le grand nom de Titus.
Il fut aimé; voilà ſa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous ſon rival aimable,
Effacez le héros dont vous ſuivez les pas;
Titus perdit un jour, & vous n'en perdrez pas.



AU

AU
R. DE P.....

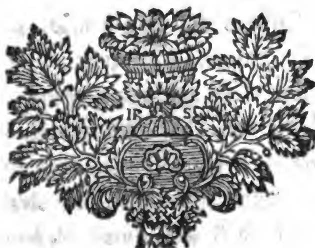
Ce 20. Avril 1741.

EH bien ! mauvais plaiſans, critiques obſtinés,
Prétendus beaux-eſprits à médire acharnés,
Qui parlant ſans penſer, fiers avec ignorance,
Mettez légérement les rois dans la balance,
Qui d'un ton déciſif, auſſi hardi que faux,
Aſſûrez qu'un ſavant ne peut être un héros;
Ennemis de la gloire & de la poëſie,
Grands critiques des rois, allez en Siléſie:
Voyez cent bataillons près de Neiſs écraſés:
C'eſt-là qu'eſt mon héros. Venez, ſi vous l'oſez.
C'eſt lui-même, c'eſt lui, dont l'ame univerſelle
Courut de tous les arts la carrière immortelle;
Lui qui de la nature a vû les profondeurs,
Des charlatans dévots confondit les erreurs;
Lui qui dans un repas, ſans ſoins & ſans affaire,
Paſſait les ignorans dans l'art heureux de plaire;
Qui ſait tout, qui fait tout, qui s'élance à grands pas
Du Parnaſſe à l'Olympe, & des jeux aux combats.
Je ſais que Charle douze, & Guſtave, & Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène:
Mais enfin ces guerriers, illuſtres ignorans,
En étant moins polis, n'en étaient pas plus grands.

Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire ;
Quand il n'est point Achille, il sait être un Homère.
Tour-à-tour la terreur de l'Autriche & des sots,
Fertile en grands projets, aussi-bien qu'en bons mots ;
Et riant à la fois de Genève & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand homme.
O vous qui prodiguez l'esprit & les vertus !
Reposez-vous, mon prince, & ne m'effrayez plus ;
Et quoique vous sachiez tout penser & tout faire,
Songez que les boulets ne vous respectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube entassé par des sots,
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros,
Lorsque multipliant son poids par sa vitesse,
Il fend l'air qui résiste & pousse autant qu'il presse.
Alors privé de vie, & chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous iriez tristement revoir votre patrie.
O Ciel ! que ferait-on dans votre académie ?
Un dur anatomiste, élève d'Atropos,
Viendrait scalpel en main disséquer mon héros :
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, si féconde & si philosophique.
Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
Généreux, bienfaisant, juste, plein de grandeur.
Il couperait.... mais non, ces horribles images
Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.
Conservez, ô mes dieux ! l'aimable Fréderic,
Pour son bonheur, pour moi, pour le bien du public.
Vivez, prince, & passez dans la paix, dans la guerre,
Surtout dans les plaisirs, tous les *Ics* de la terre,

Théo-

Théodoric, *Ulric*, *Jenferic*, *Alaric*,
Dont aucun ne vous vaut felon mon pronoftic:
Mais lorfque vous aurez de victoire en victoire
Arrondi vos états, ainfi que votre gloire,
Daignez vous fouvenir, que ma tremblante voix,
En chantant vos vertus, préfagea vos exploits.
Songez bien qu'en dépit de la grandeur fuprême,
Votre main mille fois m'écrivait, Je vous aime.
Adieu, grand politique, & rapide vainqueur,
Trente états fubjugués ne valent point un cœur.



AU R. DE P.....

A Paris ce 1. Novembre 1744.

DU héros de la Germanie,
Et du plus bel eſprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni proſe polie:
Ma muſe en eſt en létargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui ſe mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette déeſſe vagabonde,
De Fréderic & de Louïs
Porter les noms au bout du monde;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent aſſez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils ſont toujours entrelaſſés.
Quels ſeront les heureux poëtes,

Les

Les chantres bourſouflés des rois,
Qui pouront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites ?
C'eſt à vous ſeul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vû porter
La lyre & la lance d'Achille ;
Vous qui rapide en votre ſtyle,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la proſe & des vers,
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaîté, ſon eſprit, ſa grace,
Ornent votre ſtyle enchanteur :
Mais votre muſe le ſurpaſſe
Dans un point cher à notre cœur.
L'empereur protégeait Horace,
Et vous protégez l'empereur.

Fils de Mars & de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le deſtin de l'Europe,
Et daignez faire des chanſons ;
Et quand Thémis avec Bellone,
Par votre main raffermira
Des Céſars le funeſte trône :
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,

Du

Du Tokai la vigne féconde:
Quand partout ſon vin ſe boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde;
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince à ſon peuple qui l'aime,
Libéralement donnera
Un nouvel & bel opéra,
Qu'il aura compoſé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;
Car tout envieux que nous ſommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un poete eſt toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais croyez-moi, d'un tel ſecours
Vous n'avez pas beſoin pour plaire;
Fuſſiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon, ſi ma plume légère,
Que ſouvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel-eſprit
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord à vos ſanglans progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

A

A MONSIEUR
LE DUC DE SULLY.

J'Irai chez vous, duc adorable,
Vous, dont le goût, la vérité,
L'esprit, la candeur, la bonté,
Et la douceur inaltérable
Font respecter la volupté,
Et rendent la sagesse aimable.
Que dans ce champêtre séjour
Je me fais un plaisir extrême
De parler sur la fin du jour,
De vers, de musique, & d'amour,
Et pas un seul mot du systême *,
De ce systême tant vanté,
Par qui nos héros de finance
Embourſent l'argent de la France,
Et le tout par pure bonté :
Pareils à la vieille sybille,
Dont il est parlé dans Virgile,
Qui possédant pour tout trésor,

Des

* Le systême de Mr. Law, qui bouleversa la France en 1720. Cette lettre est de ce tems-là.

Des recettes d'énergumène,
Prend du Troyen le rameau d'or,
Et lui rend des feuilles de chêne.
  Peut-être les larmes aux yeux,
Je vous apprendrai pour nouvelle,
Le trépas de ce vieux goutteux,
Qu'anima l'eſprit de Chapelle.
L'éternel abbé de Chaulieu
Paraîtra bientôt devant Dieu;
Et ſi d'une muſe féconde
Les vers aimables & polis
Sauvent une ame en l'autre monde,
Il ira droit en Paradis.
L'autre jour à ſon agonie,
Son curé vint de grand matin
Lui donner en cérémonie,
Avec ſon huile & ſon Latin,
Un paſſe-port pour l'autre vie.
Il vit tous ſes péchés lavés
D'un petit mot de pénitence,
Et reçut ce que vous ſavez,
Avec beaucoup de bienſéance.
  Il fit même un très-beau ſermon,
Qui ſatisfit tout l'auditoire.
Tout haut il demanda pardon,
D'avoir eu trop de vaine gloire.

C'était

C'était là, dit-il, le péché,
Dont il fut le plus entiché :
Car on ſait qu'il était poëte ;
Et que ſur ce point tout auteur,
Ainſi que tout prédicateur,
N'a jamais eu l'ame bien nette.
Il ſera pourtant regretté,
Comme s'il eût été modeſte.
Sa perte au Parnaſſe eſt funeſte.
Preſque ſeul il était reſté
D'un ſiécle plein de politeſſe.
On dit, qu'aujourd'hui la jeuneſſe
A fait à la délicateſſe
Succéder la groſſiéreté,
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche pareſſe
A cette ſage oiſiveté,
Que l'étude occupait ſans ceſſe.
Pour notre petit Genonville,
Si digne du ſiécle paſſé,
Et des faiſeurs de vaudeville,
Il me paraît très-empreſſé
D'abandonner pour vous la ville.
Le ſyſtème n'a point gâté
Son eſprit aimable & facile ;
Il a toujours le même ſtile,

Et toujours la même gaîté.
Je sais, que par déloyauté,
Le fripon n'aguère a tâté
De la maîtresse tant jolie,
Dont j'étais si fort entêté.
Il rit de cette perfidie,
Et j'aurais pû m'en courroucer :
Mais je sais qu'il faut se passer
Des bagatelles dans la vie.

A Paris le 18. *Août* 1720.

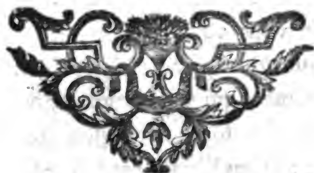


A MONSIEUR LE DUC DE LA FEUILLADE.

COnſervez précieuſement
L'imagination fleurie,
Et la bonne plaiſanterie,
Dont vous poſſédez l'agrément,
Au défaut du tempérament,
Dont vous vous vantez hardiment,
Et que tout le monde vous nie.
La dame, qui depuis longtems
Connait à fond votre perſonne,
A dit : Hélas ! je lui pardonne
D'en vouloir impoſer aux gens :
Son eſprit eſt dans ſon printems,
Mais ſon corps eſt dans ſon automne.
Adieu, Monſieur le gouverneur,
Non plus de province frontière,
Mais d'une beauté ſingulière,
Qui par ſon eſprit, par ſon cœur,

Et

Et par ſon humeur libertine
De jour en jour fait grand honneur
Au gouverneur qui l'endoctrine.
Priez le Seigneur ſeulement,
Qu'il empêche que Cythérée
Ne ſubſtitue inceſſamment
Quelque jeune & frais lieutenant,
Qui ferait ſans vous ſon entrée
Dans un ſi beau gouvernement.



A MONSIEUR LE MARECHAL DE VILLARS.

JE me flatais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance;
Mais Vinache * a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand de nos héros,
Au plus grand charlatan de France.
Ce discours vous déplaira fort,
Et je confesse que j'ai tort
De parler du soin de ma vie,
A celui qui n'eut d'autre envie
Que de chercher partout la mort.
Mais souffrez, que je vous réponde,
Sans m'attirer votre courroux,
Que j'ai plus de raisons que vous

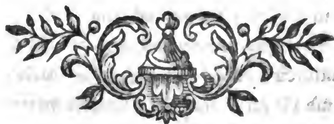
* Médecin Empirique. Cette lettre est de 1721.

De vouloir reſter dans ce monde :
Car ſi quelque coup de canon,
Dans vos beaux jours brillans de gloire,
Vous eût envoyé chez Pluton,
Voyez la conſolation,
Que vous auriez dans la nuit noire,
Lorſque vous ſauriez la façon,
Dont vous aurait traité l'hiſtoire.
Paris vous eût premiérement
Fait un ſervice fort célèbre,
En préſence du parlement ;
Et quelque prélat ignorant
Aurait prononcé hardiment
Une longue oraiſon funèbre,
Qu'il n'eût pas faite aſſurément.
Puis en vertueux capitaine
On vous aurait proprement mis
Dans l'égliſe de Saint Denis,
Entre du Gueſclin & Turenne.
Mais ſi quelque jour, moi chétif,
J'allais paſſer le noir eſquif,
Je n'aurais qu'une vile bière ;
Deux prêtres s'en iraient gaîment
Porter ma figure légère,
Et la loger meſquinement
Dans un recoin du cimetière.

Mes

Mes niéces au lieu de prière,
Et mon janſeniſte de frère *,
Riraient à mon enterrement;
Et j'aurais l'honneur ſeulement,
Que quelque muſe médiſante
M'affublerait pour monument
D'une épitaphe impertinente.
Vous voyez donc très-clairement,
Qu'il eſt bon que je me conſerve,
Pour être encor témoin longtems
De tous les exploits éclatans
Que le Seigneur Dieu vous réſerve.

* L'auteur avait un frère, tréſorier de la chambre des comptes, qui était en effet un janſeniſte outré, & qui ſe brouillait toujours avec ſon frére, toutes les fois que celui-ci diſait du bien des jéſuites.



A MONSIEUR DE GENONVILLE,* SUR UNE MALADIE.

NE me soupçonne point de cette vanité
Qu'a notre ami Chaulieu de parler de lui-même :
Et laisse-moi jouïr de la douceur extrême,
De t'ouvrir avec liberté
Un cœur qui te plait & qui t'aime.
De ma muse, en mes premiers ans,
Tu vis les tendres fruits imprudemment éclorre;
Te vis la calomnie avec ses noirs serpens,
Des plus beaux jours de mon printems
Obscurcir la naissante aurore.
D'une injuste prison je subis la rigueur;
Mais au moins de mon malheur
Je sus tirer quelque avantage;
J'apris à m'endurcir contre l'adversité,
Et je me vis un courage
Que je n'attendais pas de la légéreté,
Et des erreurs de mon jeune âge.

Dieux!

* Cette lettre est de l'année 1719.

Dieux ! que n'ai-je eu depuis la même fermeté!
Mais à de moindres allarmes
Mon cœur n'a point résisté.
Tu sais combien l'amour m'a fait verser de larmes,
Fripon, tu le sais trop bien,
Toi dont l'amoureuse adresse
M'ôta mon unique bien :
Toi dont la délicatesse,
Par un sentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtresse,
Que de la tenir de ma main.
Mais je t'aimai toujours, tout ingrat & vaurien ;
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grace à ta faiblesse.
Hélas ! pourquoi parler encor de mes amours ?
Quelquefois ils ont fait le charme de ma vie ;
Aujourd'hui la maladie
En éteint le flambeau peut-être pour toujours.
De mes ans passagers la trame est raccourcie ;
Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs ;
Mon cœur est étonné de se voir sans désirs.
Dans cet état il ne me reste
Qu'un assemblage vain de sentimens confus ;
Un présent douloureux, un avenir funeste,
Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Pour comble de malheur je sens de ma pensée
Se déranger les ressorts ;
Mon esprit m'abandonne, & mon ame éclipsée
Perd en moi de son être, & meurt avant mon corps.
Est-ce là ce rayon de l'essence suprême,

Qu'on nous a peint ſi lumineux ?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous-mêmes ?
Il nait avec nos ſens, croît, s'affaiblit comme eux ;
Hélas, périrait-il de même ?
Je ne ſais, mais j'oſe eſpérer,
Que de la mort, du tems & des deſtins le maître,
Dieu conſerve pour lui le plus pur de notre être,
Et n'anéantit point ce qu'il daigne éclairer.



A MA-

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL. *

En 1732.

O Très singulière Martel,
J'ai pour vous estime profonde :
C'est dans votre petit hôtel,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
Il est vrai, qu'un peu je vous gronde ;
Mais malgré cette liberté,
Mon cœur vous trouve, en vérité,
Femme à peu de femmes seconde ;
Car sous vos cornettes de nuit,
Sans préjugés & sans faiblesse,
Vous logez esprit qui séduit,
Et qui tient fort à la sagesse.
Or votre sagesse n'est pas

* La comtesse de Fontaine-Martel, fille du président Desbordeaux ; elle était telle qu'elle est peinte ici. Sa maison était très-libre & très-aimable.

Cette pointilleuſe harpie,
Qui raiſonne ſur tous les cas,
Et qui, triſte ſœur de l'envie,
Ouvrant un goſier édenté,
Contre la tendre volupté
Toujours prêche, argumente & crie ;
Mais celle, qui ſi doucement,
Sans effort & ſans induſtrie,
Se bornant toute au ſentiment,
Sait juſques au dernier moment
Répandre un charme ſur la vie.
Voyez-vous pas de tous côtés
De très-décrépites beautés,
Pleurant de n'être plus aimables,
Dans leur beſoin de paſſion,
S'affoler la dévotion,
Et rechercher l'ambition
D'être bégueules reſpectables ?
Bien loin de cette triſte erreur,
Vous avez, au-lieu des vigiles,
Des ſoupers longs, gais & tranquilles ;
Des vers aimables & faciles,
Au lieu des fatras inutiles
De Queſnel & de le Tourneur ;
Voltaire, au-lieu d'un directeur ;
Et pour mieux chaſſer toute angoiſſe,

Au

Au curé préférant Campra,
Vous avez loge à l'opéra,
Au lieu de banc dans la paroiſſe :
Et ce qui rend mon ſort plus doux,
C'eſt que ma maîtreſſe chez vous,
La liberté, ſe voit logée :
Cette liberté mitigée,
A l'œil ouvert, au front ſerein,
A la démarche dégagée,
N'étant ni prude, ni Catin,
Décente, & jamais arrangée,
Souriant d'un ſouris badin
A ces paroles chatouilleuſes,
Qui font baiſſer un œil malin
A meſdames les précieuſes.
C'eſt là qu'on trouve la gaîté
Cette ſœur de la liberté,
Jamais aigre dans la ſatyre,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des ſots,
Et très-ſouvent, mais à propos,
Permettant au ſage de rire.
Que le ciel béniſſe le cours
D'un ſort auſſi doux que le vôtre !
Martel, l'automne de vos jours
Vaut mieux que le printems d'une autre.

LET-

LETTRE

écrite de Plombiéres

A MR. PALLU,

CONSEILLER D'ÉTAT.

Août 1729.

DU fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornuës,
Sous un ciel noir & pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés ſur d'épaiſſes nuës,
Près d'un bain chaud toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume & bouillonne,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypochondre entêté,
Qui ſur ſon mal toujours raiſonne,
Se baigne, s'enfume, & ſe donne
La queſtion pour la ſanté.
De cet antre, où je vois venir
D'impotentes ſempiternelles,
Qui toutes penſent rajeunir,
Un petit nombre de pucelles,

Mais

Mais un beaucoup plus grand de celles
Qui voudraient le redevenir ;
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nancy,
Et des moines de Commercy,
Avec l'attribut de Lorraine,
Que nous rapporterons d'ici.
De ces lieux, où l'ennui foiſonne,
J'oſe encor écrire à Paris.
Malgré Phœbus, qui m'abandonne,
J'invoque l'amour & les ris ;
Ils connaiſſent peu ma perſonne ;
Mais c'eſt à Pallu que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne ;
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vimes briller tour-à tour,
Par ſes graces, par ſon courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et ſéducteur comme l'amour,
Dont il fut la brillante image.
L'amour ou le tems l'a défait
Du beau vice d'être infidèle ;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.
J'ignore, quel objet charmant
A produit ce grand changement,

Et

Et fait ſa conquête nouvelle :
Mais, qui que vous ſoyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.
 On pourrait bien, à l'avanture,
Choiſir un autre greluchon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Celadon ;
Mais quelqu'un plus aimable ? non,
Il n'en eſt point dans la nature ;
Car, madáme, où trouvera-t-on
D'un ami la diſcrétion,
D'un vieux ſeigneur la politeſſe,
Avec l'imagination,
Et les graces de la jeuneſſe ;
Un tour de converſation,
Sans empreſſement, ſans pareſſe,
Et l'eſprit monté ſur le ton
Qui plait à gens de toute eſpèce ?
Et n'eſt-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité,
Dont on aſſomme une ambaſſade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la peſante gravité
Dont cent miniſtres font parade ?
A ce portrait ſi peu flaté,
Qui ne voit mon Alcibiade ?

A MONSIEUR DE FORMONT,

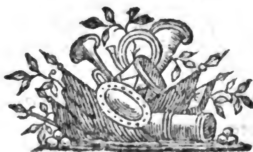
en lui renvoyant les œuvres de Descartes & de Mallebranche.

RImeur charmant, plein de raison,
Philosophe entouré de graces,
Epicure, avec Apollon,
S'empresse à marcher sur vos traces.
Je renonce au fatras obscur
Du grand rêveur de l'Oratoire *,
Qui croit parler de l'esprit pur,
Ou qui veut nous le faire accroire;
Nous disant qu'on peut, à coup sûr,
Entretenir Dieu dans sa gloire.
Ma raison n'a pas plus de foi
Pour René, le visionnaire †,
Songeur de la nouvelle loi;
Il éblouït plus qu'il n'éclaire;
Dans une épaisse obscurité
Il fait briller des étincelles.

Il

* Mallebranche. † Des-Cartes.

Il a gravement débité
Un tas brillant d'erreurs nouvelles,
Pour mettre à la place de celles
De la bavarde antiquité.
Dans sa cervelle trop féconde,
Il prend, d'un air fort important,
Des dés pour arranger le monde;
Bridoye en aurait fait autant.
Adieu. Je vais chez ma Sylvie;
Un esprit fait comme le mien,
Goûte bien mieux son entretien,
Qu'un roman de philosophie.
De ses attraits toujours frapé,
Je ne la crois pas trop fidelle;
Mais puisqu'il faut être trompé,
Je ne veux l'être que par elle.



A MON-

A MONSIEUR
LE
PRESIDENT HENAUT.

A Luneville ce 28. Novembre 1748.

VOus, qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs ;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poësie ;
Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie ;
HENAUT, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flateurs,
Vous avez désarmé l'envie ;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas?
Il ne faut point s'en faire accroire ;

J'eus

J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de mémoire;
Aux ſots vous fûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine ſur mille arbriſſeaux,
On reſpecte ſes verds rameaux,
Et l'on danſe ſous ſon ombrage:
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu ſur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le ſort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guères,
Si dans ſes travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux eſprits ſerviteur
Il évite ſes chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour-à-tour profond & frivole,
Dans ſon château paiſiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et ſe moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école.

Mais

Mais quand ſon élève Charon,
Plus retenu, plus méthodique,
De ſageſſe donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les tems, l'occaſion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous perſécute.
La Grèce à l'inſenſé Pyrrhon
Fait élever une ſtatue;
Socrate prêche la raiſon,
Et Socrate boit la ciguë.
Heureux qui dans d'obſcurs travaux
A ſoi-même ſe rend utile!
Il faudrait, pour vivre tranquille,
Des amis & point de rivaux.
La gloire eſt toujours inquiette,
Le bel eſprit eſt un tourment;
On eſt dupe de ſon talent;
C'eſt comme une épouſe coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité qui vous obſède,
S'expoſe à tout imprudemment;
Elle eſt des autres l'agrément
Et le mal de qui la poſſède.

Mais finiſſons ce triſte ton,
Eſt-il ſi malheureux de plaire?
L'envie eſt un mal néceſſaire,
C'eſt un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encor à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en eſt excitée.
Virgile avait ſon Mevius,
Hercule avait ſon Euryſthée.
Que m'importent de vains diſcours,
Qui s'envolent & qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie,
Auprès d'un roi ſans courtiſans, *
Près de Bouflers & d'Emilie;
Je les vois & je les entens,
Il faut bien que je faſſe envie.

* Le roi Staniſlas.



A MON-

A MONSIEUR LE MARQUIS DES ISSARTS, AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Verſailles le 7. *Avril* 1747.

MONSIEUR,

LA lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir & bien des regrets; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pû être témoin du moment où votre excellence ſignait le bonheur de la France; j'ai pû voir la cour de Dreſde, & je ne l'ai point vûë. Je ne ſuis pas né heureux; mais vous, monſieur, avouez que vous ètes auſſi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dreſde ce que vous aviez quitté à Verſailles, un roi aimé de ſes ſujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux ſa cour,
Quel eſt le plus doux, le plus juſte,
Et qui fait naître plus d'amour,

Ou de Louïs Quinze ou d'Augufte ;
La plus fine fagacité
En ce point pourrait fe confondre ;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux, combien il eft difficile de favoir au jufte la vérité dans ce monde ; & puis, monfieur, les perfonnes qui la favent le mieux, font toujours celles qui la difent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princeffes que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, & à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations eft la plus heureufe?

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau préfent elle a fait,
Et quel fut fon plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais fi de moi l'on veut favoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaiffance,
Et nourrir le plus doux efpoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant Monfeigneur le Dauphin avec Madame la Dauphine, je me fouviens de Pfyché, & je fonge que Pfyché avait deux fœurs :

Chacune des deux était belle,

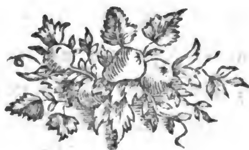
Tenait

Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune & fidelle :
Pſyché ſeule épouſa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, monſieur, un moyen de finir cette diſpute, dans laquelle Paris aurait coupé ſa pomme en trois.

Je ſuis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promtement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguſte mère.

Vous voyez, monſieur, que ſans être politique j'ai l'eſprit conciliant: je compte bien vous faire ma cour avec de tels ſentimens. J'ai l'honneur d'être avec reſpect, monſieur, de votre excellence, le &c.



A MONSIEUR LE COMTE ALGAROTTI,

QUI ÉTAIT ALORS A LA COUR DE SAXE.

A Paris ce 21. Février 1747.

ENfant du Pinde & de Cythère,
Brillant & ſage Algarotti,
A qui le Ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire, & de plaire,
Et dont le charmant caractère
A tous les goûts eſt aſſorti;
Dans vos palais de porcelaine,
Recevez ces frivoles ſons,
Enfilés ſans art & ſans peine,
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour & de reconnaiſſance!
C'eſt de votre ſein que ſortit
Le héros qui venge la France
Et la nymphe qui l'embellit.

Apre-

Aprenez que cette Dauphine
Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muſe divine
Dans ſes lettres m'avait prédit.
Vous penſerez que je l'ai vûë,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entenduë;
Je vous jure qu'il n'en eſt rien,
Et que ma muſe peu connuë,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nuë,
N'eſt que l'écho de l'univers.
Une Dauphine eſt entourée,
Et l'étiquette eſt ſon tourment.
J'ai laiſſé paſſer prudemment,
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'apartement
De ſa bigarrure dorée.
Virgile était-il le premier
A la toilette de Livie?
Il laiſſait paſſer Cornelie,
Les ducs & pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amuſait ſur l'eſcalier
Avec Tibulle & Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour;

Les dieux ne me refuſent guère;
Je fais aux graces chaque jour
Une très dévote prière.
Je leur dis, Filles de l'amour,
Daignez, à ma muſe diſcrette
Accordant un peu de faveur,
Me préſenter à votre ſœur,
Quand vous irez à ſa toilette.
  Que vous dirai-je maintenant
Du Dauphin & de cette affaire,
De l'amour & du ſacrement?
Les dames d'honneur de Cythère
En pourraient parler dignement;
Mais un profane doit ſe taire.
Sa cour dit qu'il s'occupe à faire
Une famille de héros,
Ainſi qu'ont fait très à propos
Sont ayeul & ſon digne père.
  Daignez pour moi remercier
Votre miniſtre magnifique:
D'un fade éloge poëtique
Je pourrais fort bien l'ennuyer;
Mais je n'aime pas à louer;
Et ces offrandes ſi chéries
Des belles & des potentats,
Gens tous nourris de flateries,

Sont

Sont un bijou qui n'entre pas
Dans ſon baguier de pierreries.
  Adieu ; faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie ,
Et les vérités de Newton ;
Et que votre muſe polie
Parle encor ſur un nouveau ton ,
De notre immortelle Emilie.



REPON-

REPONSE

A MONSIEUR

LE

CARDINAL QUIRINI,

A Berlin ce 12. *Decembre* 1751.

QUoi, vous voulez donc que je chante
Ce temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante!
Je vous admire, & je me tais.
Comment sur les bords de la Sprée,
Dans cette infidelle contrée
Où de Rome on brave les loix,
Pourai-je élever une voix
A des cardinaux consacrée?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon Catholique.
Hélas, mon prince est hérétique,
Et n'a point de dévotion.
Je vois avec componction,
Que dans l'infernale sequelle
Il sera près de Cicéron,

Et

Et d'Ariſtide & de Platon,
Ou vis-à-vis de Marc-Aurèle.
On ſait que ces eſprits fameux
Sont punis dans la nuit profonde;
Il faut qu'il ſoit damné comme eux,
Puiſqu'il vit comme eux dans ce monde.
Mais ſurtout que je ſuis fâché
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel péché
Que l'on nomme la tolérance!
Pour moi je frémis quand je penſe
Que le Muſulman, le Payen,
Le Quacre & le Luthérien,
L'enfant de Genève & de Rome,
Chez lui tout eſt reçu ſi bien,
Pourvu que l'on ſoit honnête-homme.
Pour comble de méchanceté,
Il a ſu rendre ridicule
Cette ſainte inhumanité,
Cette haine dont ſans ſcrupule
S'arme le dévot entêté,
Et dont ſe raille l'incrédule.
Que ferai-je, grand cardinal,
Moi chambellan très inutile
D'un prince endurci dans le mal,
Et proſcrit dans notre évangile?

Vous

Vous dont le front prédeſtiné
A nos yeux doublement éclate,
Vous dont le chapeau d'écarlate
Des lauriers du Pinde eſt orné;
Qui marchant ſur les pas d'Horace,
Et ſur ceux de Saint Auguſtin,
Suivez le raboteux chemin
Du paradis & du parnaſſe,
Convertiſſez ce rare eſprit;
C'eſt à vous d'inſtruire & de plaire;
Et la grace de JESUS-CHRIST
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois graces d'Homère.



A MADA-

A MADAME

DE GONDRIN,

DEPUIS

MAD. LA COMTESSE DE TOULOUSE,

Sur le péril qu'elle avait couru en traversant la Loire en 1719.

SAvez-vous, gentille douairière,
Ce que dans Sully l'on faisait,
Lors qu'Eole vous conduisait
D'une si terrible manière?
Le malin Perigni riait,
Et pour vous déja préparait
Une épitaphe familière,
Disant qu'on vous repêcherait
Incessamment dans la rivière,
Et qu'alors il observerait
Ce que votre humeur un peu fière
Sans ce hazard lui cacherait.
Cependant l'Espar, la Valière,
Guiche, Sully, tout soupirait;
Et l'abbé Courtin qui pleurait,

En

En voyant votre heure dernière,
Adreſſait à Dieu ſa prière,
Et pour vous tout-bas murmurait
Quelque oraiſon de ſon bréviaire,
Qu'alors, contre ſon ordinaire,
Dévotement il fredonnait,
Dont à peine il ſe ſouvenait,
Et que même il n'entendait guère.
Mais quel ſpectacle! j'enviſage
Les amours, qui de tous côtés
S'opoſent à l'affreuſe rage
Des vents contre vous irrités.
Je les vois: ils ſont à la nage,
Et plongés juſqu'au cou dans l'eau;
Ils conduiſent votre bateau,
Et vous voilà ſur le rivage.
GONDRIN, ſongez à faire uſage
Des jours qu'amour a conſervés;
C'eſt pour lui qu'il les a ſauvés;
Il a des droits ſur ſon ouvrage.



EPITRE

EPITRE

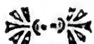
A . . . .

FOurmont, vous, & les Dudeffans,
C'eſt-à-dire les agrémens,
L'eſprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaiſirs, qui valez tout,
Plaiſirs, que je ſuivis pàr goût,
Et les Newtons par complaiſance;
Que m'ont ſervi tous ces efforts
De notre incertaine ſcience,
Et ces quarrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable?
Hélas! tout ce qu'on dit des corps
Rend-il le mien moins miſérable?
Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de René, le ſonge-creux,
J'ai lû le romaneſque ouvrage?
Quand avec l'Oratorien *

Je

* Mallebranche.

Je vois qu'en Dieu je ne vois rien,
Ou qu'après quarante escalades
Au château de la Vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades?
Ah! fuyez, songes imposteurs,
Ennuyeuse & froide chimère;
Et puisqu'il nous faut des erreurs,
Que nos mensonges sachent plaire.
L'esprit méthodique & commun
Qui calcule un, par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'est qu'il n'est pas né pour mieux faire.
Du creux profond des antres sourds
De la sombre philosophie,
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les amours?
Sans ce cortège qui toujours
Jusqu'à Bruxelles l'a suivie,
Elle aurait perdu ses beaux jours,
Avec son Leibnitz qui m'ennuye.

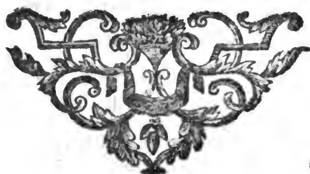


A

A MONSIEUR DE CIDEVILLE.

DEvers Pâque on doit pardonner
Aux chrêtiens qui font pénitence:
Je l'ai fait : un fi long filence
A de quoi me faire damner.
Donnez-moi plénière indulgence.
Après avoir en grand courier
Voyagé pour chercher un fage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux fortir davantage;
J'y trouve ce que j'ai cherché;
J'y vis heureux, j'y fuis caché.
Le trône, & fon fier efclavage,
Ces grandeurs dont on eft touché,
Ne valent pas notre hérmitage.
Vers les champs Hyperboréens,
J'ai vû des rois dans la retraite,
Qui fe croyaient des Antonins;

J'ai vû s'enfuir leurs bons desseins
Aux premiers sons de la trompette.
Ils ne sont plus rien que des rois.
Ils vont par de sanglants exploits,
Prendre ou ravager des provinces :
L'ambition les a soumis ;
Moi j'y renonce. Adieu les princes,
Il ne me faut que des amis.



EPITHA-

EPITHALAME

SUR LE MARIAGE DE Mr. LE DUC DE RICHELIEU AVEC MADEMOISELLE DE GUISE, en 1734.

UN prêtre, un oui, trois mots latins,
A jamais fixent vos destins;
Et le célébrant d'un village,
Dans la chapelle de Montjeu,
Très-chrètiennement vous engage
A coucher avec Richelieu,
Avec Richelieu, ce volage,
Qui va jurer par ce saint nœu
D'être toujours fidèle & sage.
Nous nous en défions un peu;
Et vos grands yeux noirs pleins de feu,
Nous rassurent bien davantage
Que les sermens qu'il fait à Dieu.
Mais vous, madame la duchesse,
Quand vous reviendrez à Paris,
Songez-vous combien de maris
Viendront se plaindre à votre altesse?

Ces nombreux cocus qu'il a faits
Ont mis en vous leur eſpérance;
Ils diront voyant vos attraits,
Dieux! quel plaiſir que la vengeance!
Vous ſentez bien qu'ils ont raiſon,
Et qu'il faut punir le coupable;
L'heureuſe loi du talion
Eſt des loix la plus équitable.
Quoi votre cœur n'eſt point rendu?
Votre ſévérité me gronde?
Ah! quelle eſpèce de vertu,
Qui fait enrager tout le monde!
Faut-il donc que de vos apas
Richelieu ſoit l'unique maître?
Eſt-il dit qu'il ne ſera pas
Ce qu'il a tant mérité d'être?
Soyez donc ſage, s'il le faut,
Que ce ſoit là votre chimère;
Avec tous les talens de plaire,
Il faut bien avoir un défaut.
Dans cet emploi noble & pénible
De garder ce qu'on nomme honneur,
Je vous ſouhaite un vrai bonheur;
Mais voilà la choſe impoſſible.



A MON-

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU,

A qui le Sénat de Gènes avait érigé une ſtatuë. *

JE la verrai cette ſtatuë,
Que Gènes élève juſtement
Au héros qui l'a défenduë.
Votre grand-oncle, moins brillant,
Vit ſa gloire moins étenduë ;
Il ferait jaloux à la vuë
De cet unique monument.
Dans l'âge frivole & charmant,
Où le plaiſir ſeul eſt d'uſage,
Où vous reçûtes en partage
L'art de tromper ſi tendrement,
Pour modeler ce beau viſage,
Qui de Vénus ornait la cour,
On eût pris celui de l'Amour,

* A Luneville le 18. Novembre 1748.

Et ſurtout de l'Amour volage;
Et quelques traits moins enfantins
Auraient été la vive image
Du Dieu qui préſide aux jardins.
Ce double & charmant avantage
Peut diminuer à la fin;
Mais la gloire augmente avec l'âge.
Du ſculpteur la modeſte main
Vous fera l'air moins libertin;
C'eſt de quoi mon héros enrage.
On ne peut filer tous ſes jours
Sur le trône heureux des amours:
Tous les plaiſirs ſont de paſſage;
Mais vous ſaurez régner toujours
Par l'eſprit & par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable créature,
Se trouveront en mignature
Dans mille boëtes à portrait,
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du héros, ſoutien de nos armes,
Ceux du père, du défenſeur
D'une république en allarmes,
Ceux de Richelieu ſon vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes.

Pardon.

Pardon. Je ſens tous les travers
De la morale où je m'engage:
Pardon; vous n'ètes pas ſi ſage
Que je le prétens dans ces vers.
Je ne veux pas que l'univers
Vous croye un grave perſonnage.
Après ce jour de Fontenoi,
Où couvert de ſang & de poudre,
On vous vit ramener la foudre
Et la victoire à votre roi:
Lorſque prodiguant votre vie,
Vous eutes fait pâlir d'effroi,
Les Anglais, l'Autriche, & l'envie;
Vous revintes vîte à Paris,
Mêler les myrtes de Cypris
A tant de palmes immortelles.
Pour vous ſeul, à ce que je vois,
Le tems & l'amour n'ont point d'aîles;
Et vous ſervez encor les belles,
Comme la France & les Génois.



EPITRE
AU ROI,

Présentée à SA MAJESTÉ, *au Camp devant Fribourg.*

VOus, dont l'Europe entière aime ou craint la justice,
Brave & doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?
De la fiévre échapé, vous courez aux combats!
Vous volez à Fribourg! En vain la Peyronie *
Vous disait, » Arrêtez, ménagez votre vie;
» Il vous faut du régime, & non des soins guerriers;
» Un héros peut dormir couronné de lauriers.
Le zèle a beau parler, vous n'avez pû le croire.
Rebelle aux médecins, & fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatigue & le feu des canons.
Tout l'état en frémit, & craint votre courage.
Vos ennemis, grand Roi, le craignent davantage:
Ah! n'effrayez que Vienne, & rassûrez Paris:
Rendez, rendez la joye à vos peuples chéris:
Rendez-nous ce héros, qu'on admire & qu'on aime.
Un sage nous a dit, que le seul bien suprême,
Le seul bien, qui du moins ressemble au vrai bonheur,
Le seul digne de l'homme, est de toucher un cœur.
Si ce sage eut raison, si la philosophie

Plaça

* Premier chirurgien du roi.

Plaça dans l'amitié le charme de la vie,
Quel eſt donc, juſtes dieux ! le deſtin d'un bon roi,
Qui dit, ſans ſe flater, Tous les cœurs ſont à moi !
A cet empire heureux qu'il eſt beau de prétendre !
Vous qui le poſſédez, venez, daignez entendre,
Des bornes de l'Alſace aux remparts de Paris,
Ce cri que l'amour ſeul forme de tant de cris.
Accourez, contemplez ce peuple dans la joye,
Béniſſant le héros que le ciel lui renvoye.
Ne le voyez-vous pas, tout ce peuple à genoux,
Tous ces avides yeux qui ne cherchent que vous,
Tous nos cœurs enflammés volant ſur notre bouche ?
C'eſt-là le vrai triomphe, & le ſeul qui vous touche.
Cent rois au Capitole en eſclaves trainés,
Leurs villes, leurs tréſors, & leurs dieux enchaînés,
Ces chars étincelans, ces prêtres, cette armée,
Ce ſénat inſultant à la terre opprimée,
Ces vaincus envoyés du ſpectacle au cercueil,
Ces triomphes de Rome étaient ceux de l'orgueil :
Le vôtre eſt de l'amour, & la gloire en eſt pure ;
Un jour les effaçait, le vôtre à jamais dure ;
Ils effrayaient le monde, & vous le raſſûrez :
Vous, l'image des Dieux ſur la terre adorés !
Vous, que dans l'âge d'or elle eût choiſi pour maître !
Goûtez les jours heureux que vos ſoins font renaître.
Que la paix floriſſante embelliſſe leur cours :
Mars fait des jours brillans, la paix fait les beaux jours.
Qu'elle vole à la voix du vainqueur qui l'appelle,
Et qui n'a combattu que pour nous & pour elle.

1. *Novembre* 1744.

LET-

LETTRE

A SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la victoire remportée par le Roi à Lawfelt.

Auguste fille & mère de héros,
Vous ranimez ma voix faible & cassée,
Et vous voulez que ma muse lassée,
Comme Louis ignore le repos.
D'un crayon vrai, vous m'ordonnez de peindre
Son cœur modeste, & ses brillans exploits,
Et Cumberland, que l'on a vû deux fois
Chercher ce roi, l'admirer & le craindre:
Mais des bons vers l'heureux tems est passé;
L'art des combats est l'art où l'on excelle:
Notre Alexandre en vain cherche un Apelle;
Louis s'élève, & le siécle est baissé.
De Fontenoy le nom plein d'harmonie
Pouvait au moins seconder le génie:
Boileau pâlit au seul nom de Woërden;
Que dirait-il, si non loin d'Helderen,
Il eût falu suivre entre les deux Nethes
Bathiani si savant en retraites,
Avec d'Estrée à Rosmal s'avancer?

La

La gloire parle, & Louis me réveille;
Le nom du roi charme toujours l'oreille ;
Mais que Lawfelt eſt rude à prononcer !
Et quel beſoin de nos panégyriques,
Diſcours en vers, épitres héroïques,
Enregiſtrés, viſés par Crébillon *,
Signés † Marville, & jamais Apollon ?
  De votre fils je connais l'indulgence;
Il recevra ſans courroux mon encens;
Car la bonté, la ſœur de la vaillance,
De vos ayeux paſſa dans vos enfans;
Mais tout lecteur n'eſt pas ſi débonnaire;
Et ſi j'avais, peut-être téméraire,
Repréſenté vos fiers carabiniers
Donnans l'exemple aux plus braves guerriers;
Si je peignais ce ſoutien de nos armes,
Ce petit-fils, ce rival de Condé,
Du Dieu des vers ſi j'étais ſecondé,
Comme il le fut par le Dieu des allarmes;
Plus d'un cenſeur, encor avec dépit,
M'accuſerait d'en avoir trop peu dit.
Très-peu de gré, mille traits de ſatyre,
Sont le loyer de quiconque oſe écrire;
Mais pour ſon prince il faut ſavoir ſouffrir:
Il eſt partout des riſques à courir;
Et la cenſure, avec plus d'injuſtice,

Va

* Mr. Crébillon de l'académie Françaiſe, examinateur des écrits en une feuille préſentés à la police.

† Mr. Feydeau de Marville alors lieutenant de police.

Va tous les jours acharner sa malice
Sur des héros, dont la fidélité
L'a mieux servi, que je ne l'ai chanté.
Allons, parlez, ma noble académie,
Sur vos lauriers êtes-vous endormie?
Représentez ce conquérant humain,
Offrant la paix, le tonnerre à la main:
Ne louez point, auteurs, rendez justice;
Et comparant aux siécles reculés
Le siécle heureux, les jours dont vous parlez,
Lisez César, vous connaitrez Maurice. *
Si de l'état vous aimez les vengeurs,
Si la patrie est vivante en vos cœurs,
Voyez ce chef, dont l'active prudence
Venge à la fois Gènes, Parme & la France;
Chantez Bellisle; élevez dans vos vers
Un monument au généreux Bouflers;
Il est d'un sang qui fut l'apui du trône:
Il eût pû l'être; & la faulx du trépas
Tranche ses jours échapés à Bellone,
Au sein des murs délivrés par son bras.
Mais quelle voix assez forte, assez tendre,
Saura gémir sur l'héroïque cendre
De ces héros que Mars priva du jour,
Aux yeux d'un Roi, leur père & leur amour?
O vous, surtout, infortuné Bavière,
Jeune Froulay, si digne de nos pleurs,
Qui chantera votre vertu guerrière?

Sur

* Maurice comte de Saxe.

Sur vos tombeaux qui répandra des fleurs ?
Anges des cieux, puiſſances immortelles,
Qui préſidez à nos jours paſſagers,
Sauvez Lautrec au milieu des dangers ;
Mettez Ségur à l'ombre de vos aîles ;
Déja Rocou vit déchirer ſon flanc :
Ayez pitié de cet âge ſi tendre ;
Ne verſez pas les reſtes de ce ſang,
Que pour Louïs il brûle de répandre :
De cent guerriers couronnez les beaux jours :
Ne frapez pas Bonac & d'Aubeterre,
Plus accablés ſous de cruels ſecours,
Que ſous les coups des foudres de la guerre.
Mais, me dit-on, faut-il à tout propos
Donner en vers des liſtes de héros ?
Sachez qu'en vain l'amour de la patrie
Dicte vos vers, au vrai ſeul conſacrés ;
On flate peu ceux qu'on a célébrés,
On déplait fort à tous ceux qu'on oublie.
Ainſi toujours le danger ſuit mes pas ;
Il faut livrer preſqu'autant de combats,
Qu'en a cauſé ſur l'onde, & ſur la terre,
Cette balance utile à l'Angleterre.
Ceſſez, ceſſez, digne ſang de Bourbon,
De ranimer mon timide Apollon,
Et laiſſez-moi tout entier à l'hiſtoire ;
C'eſt là qu'on peut, ſans génie & ſans art,
Suivre Louïs de l'Eſcaut juſqu'au Jart :
Je dirai tout, car tout eſt à ſa gloire :

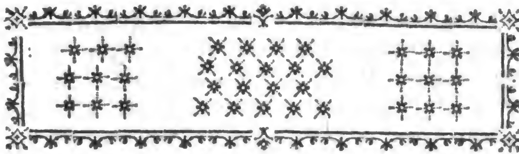
Il

Il fait la mienne, & je me garde bien
De ressembler à ce grand satyrique *,
De son héros discret historien,
Qui pour écrire un beau panégyrique
Fut bien payé, mais qui n'écrivit rien.

* Boileau.



LE



LE

TEMPLE DU GOUT. [a]

Le Cardinal, oracle de la France,
Non ce Mentor, qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Neſtor, qui du Prince eſt l'appui,
Qui des ſavans a paſſé l'eſpérance,
Qui les ſoutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, & qui régne ſur nous
Par les attraits de ſa douce éloquence;
Ce cardinal, qui ſur un nouveau ton,
En vers latins fait parler la ſageſſe,
Réuniſſant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel & vainqueur de Lucrèce. [b]

Ce

[a] Cet ouvrage fut compoſé en 1731. Il en a été fait pluſieurs éditions; celle-ci eſt incomparablement la meilleure, la plus ample & la plus correcte.

[b] L'anti-Lucrèce n'avait point encor été imprimé. Mais on en connaiſſait quelques morceaux, & cet ouvrage avait une très-grande réputation.

Ce cardinal enfin, que tout le monde doit reconnaître à ce portrait, me dit un jour, qu'il voulait que j'allasse avec lui au Temple du Goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au temple de l'Amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, & que la plûpart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise ;
Hélas! je connais assez peu
Les loix de cet aimable Dieu ;
Mais je sais qu'il vous favorise.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau paradis ;
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette église.
Mais de l'autre pape & de vous
(Dut Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible,
Car la Sorbonne ose assûrer,
Que le saint père peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible :
Mais pour moi, quand je vous entens,
D'un ton si doux & si plausible,
Débiter vos discours brillans,
Je vous croirais presque infaillible.

Ah! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, & dans le Temple du Goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez

veniez avec moi. Mais, insistai-je encore, si vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage
Aussi-tôt on demandera
Que je compose un gros ouvrage:
Voltaire simplement fera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais son récit on frondera;
A la cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage;
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vû ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide, qui me faisait l'honneur de me conduire.

Cher Rotelin, * vous fûtes du voyage,
Vous, que le goût ne cesse d'inspirer,
Vous dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous, dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
Chercher ce goût, ce Dieu que dans cet âge
Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous

* L'abbé de Rotelin de l'académie Françaife.

Nous rencontrames en chemin bien des obſtacles. D'abord nous trouvâmes Mrs. Baldus, Scioppius, Lexicocraſſus, Scriblerius ; une nuée de commentateurs, qui reſtituaient des paſſages, & qui compilaient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendaient pas.

Là j'aperçus les Daciers *c*, les Saumaiſes *d*,
Gens hériſſés de ſavantes fadaiſes,
Le teint jauni, les yeux rouges & ſecs,
Le dos courbé ſous un tas d'auteurs Grecs,
Tous noircis d'encre, & coëffés de pouſſière.
Je leur criai de loin, par la portière :
N'allez-vous pas dans le Temple du Goût,
Vous décraſſer ? Nous, meſſieurs ? point-du-tout.
Ce n'eſt pas la, grace au ciel, notre étude :

Le

c Dacier avait une littérature fort grande ; il connaiſſait tout des anciens, hors la grace & la fineſſe : ſes commentaires ont partout de l'érudition, & jamais de goût ; il traduit groſſiérement les délicateſſes d'Horace.

Si Horace dit à ſa maîtreſſe : *Miſeri, quibus intentata nites :* Dacier dit : *Malheureux ceux qui ſe laiſſent attirer par cette bonace, ſans vous connaître.* Il traduit : *Nunc eſt bibendum, nunc pede libero pulſanda tellus : C'eſt à préſent qu'il faut boire, & que ſans rien craindre il faut danſer de toute ſa force. Mox juniores quærit adulteros : Elles ne ſont pas plutôt mariées, qu'elles cherchent de nouveaux galans.* Mais quoiqu'il défigure Horace, & que ſes notes ſoient d'un ſavant peu ſpirituel, ſon livre eſt plein de recherches utiles, & on loue ſon travail, en voyant ſon peu de génie.

d Saumaiſe eſt un auteur ſavant qu'on ne lit plus guères. Il commence ainſi ſa défenſe du roi d'Angleterre Charles I. „ Anglais, qui „ vous renvoyez les têtes des „ rois comme des *balles de* „ *paume*, qui jouez à la *boule* „ avec *des couronnes*, & qui „ vous ſervez de *ſceptres com*„ *me de marottes.*

Le goût n'eſt rien : nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on penſa ; mais nous ne penſons point.

Après cet aveu ingénu, ces meſſieurs voulurent abſolument nous faire lire certains paſſages de Dictys de Crète, & de Métrodore de Lampſaque, que Scaliger avait eſtropiés. Nous les remerciames de leur courtoiſie, & nous continuames notre chemin. Nous n'eumes pas fait cent pas, que nous trouvames un homme entouré de peintres, d'architectes, de ſculpteurs, de doreurs, de faux connaiſſeurs, de flateurs. Ils tournaient le dos au Temple du Goût.

D'un air content l'orgueil ſe repoſait,
Se pavanait ſur ſon large viſage :
Et mon Craſſus, tout en ronflant diſait :
J'ai beaucoup d'or, de l'eſprit davantage :
Du goût, meſſieurs, j'en ſuis pourvû ſurtout ;
Je n'appris rien, je me connais à tout :
Je ſuis un aigle en conſeil, en affaires :
Malgré les vents, les rocs & les corſaires ;
J'ai dans le port fait aborder ma nef :
Partant il faut qu'on me bâtiſſe en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'eſt tout dire ;
Où tous les arts ſoient en foule entaſſés,
Où tout le jour je prétens qu'on m'admire.
L'argent eſt prêt, je parle, obéïſſez.
Il dit, & dort. Auſſi-tôt la canaille
Autour de lui s'évertuë & travaille.
Certain maçon en Vitruve érigé ;

Lui trace un plan d'ornemens surchargé ;
Nul vestibule, encor moins de façade ;
Mais vous aurez une longue enfilade ;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur ;
Grands cabinets, sallon sans profondeur ;
Petits trumeaux, fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'église ;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des badauts à coup sûr admiré.

Réveillez-vous, monseigneur, je vous prie,
Criait un peintre ; admirez l'industrie
De mes talens ; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'est moi qui sais annoblir la nature :
Je couvrirais platfonds, voûte, voussure,
Par cent magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vûs de loin.

Crassus s'éveille ; il regarde, il rédige ;
A tort, à droit, régle, approuve, corrige.
A ses côtés, un petit curieux,
Lorgnette en mains, disait : Tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre chapelle :
Sur ma parole achetez ce tableau,
C'est Dieu le Père, en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du *e* Vateau.

Et

e Vateau est un peintre Flamand, qui a travaillé à Paris, où il est mort il y a quelques années. Il a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées, & qu'il a très-bien groupées ; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en était incapable.

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux-esprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étalait,
Gacon, le Noble & jusqu'à Des-Fontaines,
Recueils nouveaux, & journaux à centaines:
Et monseigneur voulait lire, & bâillait.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, & que nous allions arriver au Temple, sans autre mauvaise fortune; mais la route est plus dangereuse que je ne pensais. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

C'était un concert que donnait un homme de robe, fou de la musique qu'il n'avait jamais apprise, & encor plus fou de la musique Italienne, qu'il ne connaissait que par de mauvais airs inconnus à Rome, & estropiés en France par quelques filles de l'opéra.

Il faisait exécuter alors un long récitatif Français, mis en musique par un Italien, qui ne savait pas notre langue. En vain on lui remontra, que cette espèce de musique, qui n'est qu'une déclamation notée, est nécessairement asservie au génie de la langue, & qu'il n'y a rien de si ridicule que des scènes Françaises chantées à l'Italienne, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût Français.

La nature féconde, ingénieuse & sage,
Par ses dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers:
Ainsi que son esprit, tout peuple a son langage,
Ses sons & ses accens, à sa voix ajustés,

Des mains de la nature exactement notés:
L'oreille heureuse & fine en sent la différence.
Sur le ton des Français il faut chanter en France.
Aux loix de notre goût Lully sut se ranger;
Il embellit notre art, au-lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme répondit en secouant la tête: Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il falut entrer, & voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon-sens,
Défiguraient, sur des tons glapissans,
Des vers Français, en fredons Italiques;
Une bégueule en lorgnant se pâmait;
Et certain fat, yvre de sa parure,
En se mirant chevrotait, fredonnait;
Et de l'index battant faux la mesure,
Criait, *Bravo*, lorsque l'on détonnait.

Nous sortimes au plus vîte: ce ne fut qu'au travers de bien des avantures pareilles que nous arrivames enfin au Temple du Goût.

Jadis en Grèce on en posa
Le fondement ferme & durable:
Puis jusqu'au ciel on exhaussa
Le faite de ce temple aimable.
L'univers entier l'encensa.
Le Romain longtems intraitable,
Dans ce séjour s'apprivoisa.

Le

Le Musulman, plus implacable,
Conquit le temple, & le rasa.
En Italie on ramassa
Tous les débris, que l'infidèle
Avec fureur en dispersa.
Bientôt FRANÇOIS PREMIER osa
En bâtir un sur ce modèle.
Sa postérité méprisa
Cette architecture si belle.
Richelieu vint, qui répara
Le temple abandonné par elle.
LOUIS LE GRAND le décora:
Colbert, son ministre fidèle,
Dans ce sanctuaire attira
Des beaux-arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouse admira
Ce temple en sa beauté nouvelle;
Mais je ne sais s'il durera.
Je pourrais décrire ce temple,
Et détailler les ornemens
Que le voyageur y contemple;
Mais n'abusons point de l'exemple
De tant de faiseurs de romans,
Surtout fuyons le verbiage
De monsieur de Félibien,
Qui noye éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'est point chargé des antiquailles,
Que nos très-gothiques ayeux

Entâssaient autour des murailles
De leurs temples, grossiers comme eux.
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Versaille,
Ce colifichet fastueux,
Qui du peuple éblouït les yeux,
Et dont le connaisseur se raille.

Il est plus aisé de dire, ce que ce Temple n'est pas, que de le faire connaître ce qu'il est. J'ajouterai seulement en général, pour éviter la difficulté :

Simple en était la noble architecture;
Chaque ornement, à sa place arrêté;
Y semblait mis par la nécessité;
L'art s'y cachait sous l'air de la nature;
L'œil satisfait embrassait sa structure,
Jamais surpris, & toujours enchanté.

Le Temple était environné d'une foule de virtuoses, d'artistes & de juges de toute espèce, qui s'efforçaient d'entrer, mais qui n'entraient point :

Car la Critique, à l'œil sévère & juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain fièrement repoussait
Le peuple Goth, qui sans cesse avançait.

Oh! que d'hommes considérables, que de gens du bel air, qui président si impérieusement à de petites sociétés, ne sont point reçus dans ce Temple,

ple, malgré les diners qu'ils donnent aux beaux efprits, & malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les Journaux!

On ne voit point dans ce pourpris,
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux-efprits,
Qu'on vit foutenir dans Paris
Les Pradons & les *f.* Scuderis,
Contre les immortels écrits
Des Corneilles & des Racines.



On repouffait auffi rudement ces ennemis obfcurs de tout mérite éclatant, ces infectes de la fociété, qui ne font aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auraient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars, & Polyeucte à Corneille. Ils auraient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le Moine à fe tuer, pour avoir fait l'admirable fallon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la cigue, que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'or-

f Scuderi était, comme de raifon, ennemi déclaré de Corneille. Il avait une cabale qui le mettait fort au-deffus de ce père du théâtre. Il y a encor un mauvais ouvrage de Sarrazin, fait pour prouver que je ne fais quelle piéce de Scuderi, nommée *l'Amour tyrannique*, était le chef-d'œuvre de la fcène françaife. Ce Scuderi fe vantait, qu'il y avait eu quatre portiers tués à une de fes piéces, & il difait qu'il ne céderait à Corneille, qu'en cas qu'on eût tué cinq portiers aux Cids & aux Horaces.

A l'égard de Pradon, on fait, que fa *Phédre* fut d'abord beaucoup mieux reçue que celle de Racine, & qu'il falut du tems pour faire céder la cabale au mérite.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le soupçon, l'infame calomnie,
Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appuye.
Le mérite indigné, qui se tait devant eux,
Verse en secret des pleurs que le tems seul essuye.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant; c'était une foule d'écrivains de tout rang, de tout état & de tout âge, qui grattaient à la porte, & qui priaient la critique de les laisser entrer. L'un apportait un roman mathématique; l'autre une harangue à l'académie; celui-ci venait de composer une comédie métaphysique; celui-là tenait un petit recueil de ses poësies imprimé depuis longtems *incognito*, avec une longue approbation *g* & un privilège. Cet autre venait présenter un mandement en style précieux, & était tout surpris, qu'on se mît à rire au-lieu de lui demander sa bénédiction. „ Je suis le ré- „ vérend père Albertus Garassus, disait un moine noir; „ je prêche mieux que Bourdaloue; „ car jamais Bourdaloue ne fit brûler de livres; „ & moi j'ai déclamé avec tant d'éloquence con- „ tre

g Beaucoup de mauvais livres sont imprimés avec des approbations pleines d'éloges.

„ tre Pierre Bayle, dans une petite province „ toute pleine d'esprit; j'ai touché tellement les „ auditeurs, qu'il y en eut six qui brûlèrent „ chacun leur Bayle. Jamais l'éloquence n'obtint „ un si beau triomphe. Allez, frère Garassus, lui dit la critique, „ allez, barbare; sortez „ du Temple du Goût; sortez de ma présence, „ Visigoth moderne, qui avez insulté celui que „ j'ai inspiré. J'apporte ici Marie Alacoque, disait un homme fort grave; „ Allez souper avec elle, répondit la Déesse.

Un raisonneur avec un fausset aigre,
Criait, Messieurs, je suis ce juge intègre,
Qui toujours parle, arguë & contredit;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la critique apparut, & lui dit:
Ami Bardou, vous êtes un grand maître;
Mais n'entrerez en cet aimable lieu;
Vous y venez pour fronder notre Dieu;
Contentez-vous de ne le pas connaître.

Mr. Bardou se mit alors à crier: Tout le monde est trompé, & le sera. Il n'y a point de Dieu du Goût, & voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma; personne ne l'écouta, & l'on s'empressait à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venait la Motte Houdard,
Leque disait d'un ton de papelard:

Ouvrez,

Ouvrez, messieurs, c'est mon Oedipe en prose h;
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de chose;
De grace ouvrez; je veux à Despréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La Critique le reconnut à la douceur de son maintien & à la dureté de ses derniers vers, & elle le laissa quelque tems entre Perrault & Chapelain, qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre versificateur, soutenu par deux petits satyres, & couvert de lauriers & de chardons.

Je viens, dit-il *i*, pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entens-là? dit la Critique. C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive d'Allemagne pour vous voir, & j'ai pris la saison du printems:

Car les jeunes zéphyrs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux *k*.

Plus

h Houdard de la Motte fit en 1728. un *Oedipe* en prose, & un *Oedipe* en vers. A l'égard de son *Oedipe* en prose, personne, que je sache, n'a pû le lire. Son *Oedipe* en vers fut joué trois fois. Il est imprimé avec ses autres œuvres dramatiques, & l'auteur a eu soin de mettre dans un avertissement, que cette piéce a été interrompue au milieu du plus grand succès. Cet auteur a fait d'autres ouvrages estimés, quelques odes très-belles, de jolis opera, & des dissertations très-bien écrites.

i Vers de Rousseau.

k du même.

Plus il parlait ce langage, moins la porte s'ouvrait. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

> Pour *l* une grenouille aquatique,
> Qui du fond d'un petit thorax,
> Va chantant pour toute musique,
> Brekeke, kake, koax, koax, koax?

Ah! bon Dieu! s'écria la Critique; quel horrible jargon! elle ne put d'abord reconnaître celui qui s'exprimait ainsi. On lui dit que c'était Rousseau, dont les muses avaient changé la voix, en punition de ses méchancetés: elle ne pouvait le croire, & refusait d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers; mais elle s'écria:

> O vous, messieurs les beaux esprits,
> Si vous voulez être chéris
> Du Dieu de la double montagne,
> Et que toujours dans vos écrits,
> Le Dieu du Goût vous accompagne,
> Faites tous vos vers à Paris;
> Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher, elle me dit tout bas, Tu le connais: il fut ton ennemi, & tu lui rens justice.

> Tu vis sa muse indifférente,
> Entre l'autel & le fagot,
> Manier d'une main savante

De

l Vers de Rousseau.

De David la harpe imposante,
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la faiblesse
Qu'il eut de rimer trop longtems.
Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printems;
Et la froide & triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Après avoir donné cet avis, la Critique décida, que Rousseau passerait devant la Motte, en qualité de versificateur, mais que la Motte aurait le pas, toutes les fois qu'il s'agirait d'esprit & de raison.

Ces deux hommes si différens n'avaient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, & l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme, qui était depuis longtems dans ce Temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

C'était le discret Fontenelle,
Qui par les beaux-arts entouré,
Répandait sur eux, à son gré,
Une clarté douce & nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le Goût tenait
Le siége heureux de son empire.
Avec Quinault il badinait,
Avec Mairan il raisonnait;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume & la lyre.

Eh

Eh quoi! cria Rousseau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes? Quoi! le bon goût souffrira dans son temple l'auteur des *Lettres du Ch. d'Her.* **, d'une *Passion d'Automne*, d'un *Clair de Lune*, d'un *Ruisseau Amant de la Prairie*, de la *Tragédie d'Aspar*, d'*Endymion*, &c. Eh non, dit la Critique; ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'est celui des *Mondes*, livre qui aurait dû t'instruire, de *Thétis* & de *Pélée*, opéra qui excite inutilement ton envie; de l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme; & Fontenelle le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé & étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sait que rimer, & il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrèce & Leibnitz *m*. Je demandai, pourquoi Leibnitz était là? On me répondit que c'était pour avoir fait d'assez bons vers latins, quoiqu'il fût métaphysicien & géomètre; & que la Critique le souffrait en cette place, pour tâcher d'adoucir,

m Leibnitz, né à Leipsick le 23. Juin 1664. mort à Hanovre le 14. Novembre 1716. Nul homme de lettres n'a fait tant d'honneur à l'Allemagne. Il était plus universel que Newton, quoiqu'il n'ait peut-être pas été si grand mathématicien. Il joignait à une profonde étude de toutes les parties de la physique, un grand goût pour les belles-lettres; il faisait même des vers français. Il a paru s'égarer en métaphysique; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systêmes. Au reste, il dut sa fortune à sa réputation. Il jouissait de grosses pensions de l'Empereur d'Allemagne, de celui de Moscovie, du roi d'Angleterre, & de plusieurs autres Souverains.

d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plûpart de ses confrères.

Cependant la Critique se tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit: Je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces cyniques jaloux; mais je suis la Critique, vous êtes chez le Dieu du Goût; & voici ce que je vous dis de la part de ce Dieu, du public, & de la mienne; car nous sommes, à la longue, toujours tous trois d'accord;

Votre muse sage & riante
Devrait aimer un peu moins l'art:
Ne la gâtez point par le fard,
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima. Il courut à lui, & lui dit en très-beaux vers Latins, ce que je traduis ici en assez mauvais vers Français.

Aveugle que j'étais, je crus voir la nature;
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure.
J'adorai, comme un dieu, ce mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au ciel, & détrôna les dieux.
L'ame ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cède, & l'ame est immortelle,
Aussi-bien que ton nom, mes écrits, & tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très-flateur dans la langue de Lucrèce. Tous les poetes Latins

Latins qui étaient là, le prirent pour un ancien Romain, à ſon air & à ſon ſtyle; mais les poëtes Français ſont fort fâchés qu'on faſſe des vers dans une langue qu'on ne parle plus, & diſent que puiſque Lucrèce, né à Rome, embelliſſait Epicure en Latin, ſon adverſaire né à Paris, devait le combattre en Français. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes juſqu'à l'autel, & juſqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce Dieu qu'en vain j'implore,
Ce Dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce Dieu qu'on ne ſait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore,
Que la Fontaine fait ſentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il ſe plaiſait à conſulter
Ces graces ſimples & naïves,
Dont la France doit ſe vanter;
Ces graces piquantes & vives,
Que les nations attentives
Voulurent ſouvent imiter;
Qui de l'art ne ſont point captives,
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître ſur nos rives:
Il eſt toujours environné
De leur troupe tendre & légère;
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,

C'eſt par leurs charmes qu'il ſait plaire ;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadême qu'au Parnaſſe
Compoſa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre & du myrte d'Horace,
Et des roſes d'Anacréon.
Sur ſon front règne la ſageſſe ;
Le ſentiment & la fineſſe
Brillent tendrement dans ſes yeux;
Son air eſt vif, ingénieux ;
Il vous reſſemble enfin, Sylvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris & des éclats
De cent beautés que vos apas
Font deſſécher de jalouſie.
Non loin de lui, Rollin dictait *n*

Quel-

n Charles Rollin, ancien recteur de l'univerſité & profeſſeur royal, eſt le premier homme de l'univerſité, qui ait écrit purement en français pour l'inſtruction de la jeuneſſe, & qui ait recommandé l'étude de notre langue, ſi néceſſaire & cependant ſi négligée dans les écoles. Son livre du *Traité des études* reſpire le bon goût, & la ſaine littérature preſque partout. On lui reproche ſeulement de deſcendre dans des minuties. Il ne s'eſt guères éloigné du bon goût que quand il a voulu plaiſanter, *Tom. III. pag.* 305. en parlant de Cyrus : *Auſſi-tôt*, dit-il, *on équipe le petit Cyrus en échanſon* ; il s'avance *gravement*, *la ſerviette ſur l'épaule*, & tenant *la coupe délicatement entre trois doigts* : *J'ai appréhendé*, dit le petit Cyrus, *que cette liqueur ne fût du poiſon.* Comment cela ? *Oui, mon papa.* Et en un autre endroit, en parlant des jeux qu'on peut permettre aux enfans : *Une balle*, *un ballon*, *un ſabot*, *ſont fort de leur goût.*

Quelques leçons à la jeuneſſe,
Et, quoiqu'en robe, on l'écoutait;
Choſe aſſez rare à ſon eſpèce.
Près de là, dans un cabinet,
Que *o* Girardon & le Puget
Embelliſſaient de leur ſculpture,
Le Pouſſin ſagement peignait *p*;
Le Brun fièrement deſſinait *q*;

Le

goût. *Depuis le toit juſqu'à la cave, tout parlait Latin chez Robert Etienne.* Il ſerait à ſouhaiter, qu'on corrigeât ces mauvaiſes plaiſanteries dans la première édition qu'on fera de ce livre, ſi eſtimable d'ailleurs.

o Girardon mettait dans ſes ſtatues plus de grace, & le Puget plus d'expreſſion. Les bains d'Apollon ſont de Girardon; mais il n'a pas fait les chevaux, ils ſont de Marſi, ſculpteur digne d'avoir mêlé ſes travaux avec Girardon. Le Milon & le gladiateur ſont du Puget.

p Le Pouſſin, né aux Andelis en 1594. n'eut de maître que ſon génie, & quelques eſtampes de Raphaël, qui lui tombèrent entre les mains. Le déſir de conſulter la belle nature dans les antiques, le fit aller à Rome, malgré les obſtacles qu'une extrême pauvreté mettait à ce voyage. Il y fit beaucoup de chefs-d'œuvre, qu'il ne vendait que ſept écus piéce. Appellé en France par le ſecretaire d'état Deſnoyers, il y établit le bon goût de la peinture: mais perſécuté par ſes envieux, il s'en retourna à Rome, où il mourut avec une grande réputation, & ſans fortune. Il a ſacrifié le coloris à toutes les autres parties de la peinture. Ses ſacremens ſont trop gris: cependant il y a dans le cabinet de Mgr. le duc d'Orléans un raviſſement de St. Paul, du Pouſſin, qui fait pendant avec la viſion d'Ezechiel, de Raphaël, & qui eſt d'un coloris aſſez fort. Ce tableau n'eſt point déparé du tout par celui de Raphaël; & on les voit tous deux avec un égal plaiſir.

q Le Brun diſciple de Vouet, n'a péché que dans le coloris. Son tableau de la famille d'Alexandre eſt beaucoup mieux coloré que ſes batailles. Ce peintre n'a pas un ſi grand goût de l'antique, que le Pouſſin & Raphaël; mais il a autant

Le Sueur entr'eux ſe plaçait *r*;
On l'y regardait ſans murmure;
Et le Dieu, qui de l'œil ſuivait
Les traits de leur main libre & ſûre,
En les admirant, ſe plaignait
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts il manquait
Le coloris de la nature.
Sous ſes yeux, des amours badins
Ranimaient ces touches ſavantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempaient dans les couleurs brillantes
De la palette de *ſ* Rubens.

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le ſanctuaire bien des gens qui paſſaient, il y a ſoixante ou quatre-vingt ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les Pavillons, les Benſerades, les Peliſſons, les Segrais *t*, les St.

tant d'invention que Raphaël, & plus de vivacité que le Pouſſin. Les eſtampes des batailles d'Alexandre ſont plus recherchées que celles des batailles de Conſtantin par Raphaël & par Jules Romain.

r Euſtache le Sueur était un excellent peintre, quoi qu'il n'eût point été en Italie. Tout ce qu'il a fait était dans le grand goût; mais il manquait encor de beau coloris.

Ces trois peintres ſont à la tête de l'école Françaiſe.

ſ Rubens égale le Titien pour le coloris; mais il eſt fort au deſſous de nos peintres Français pour la correction du deſſein.

t Segrais eſt un poëte très-faible; on ne lit point ſes églogues, quoique Boileau les ait vantées. Son Eneide eſt du ſtyle de Chapelain. Il y a un opera de lui; c'eſt Rolland & Angelique, ſous le titre de *l'Amour guéri par le tems.* On voit ces vers dans le prologue:

Pour couronner leur tête

En

St. Evremonds, les Balzacs, les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avaient autrefois, me dit un de mes guides; ils brillaient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés; mais peu-à peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plûpart n'avaient guères que l'esprit de leur tems, & non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déja de leurs faibles écrits
Beaucoup de graces sont ternies:
Ils sont comptés encor au rang des beaux-esprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire, en récitant ce vers de Despréaux:

Que Segrais dans l'églogue encharme les forêts.

Mais la critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son *Enéïde* en vers Français, le renvoya assez durement, & laissa venir à sa place madame *u* de la Fayette, qui avait

En cette fête,
Allons dans nos jardins,
Avec les lis de Charlemagne,
Assembler les jasmins,
Qui parfument l'Espagne.
La *Zaïde* est un roman purement écrit, & entre les mains de tout le monde; mais il n'est pas de lui.

u Voici ce que Mr. Huet, évêque d'Avranches, raporte, page 204. de ses commentaires, édition d'Amsterdam: „ Madame de la Fayette négligea si fort la gloire qu'elle méritait, qu'elle laissa sa „ *Zaïde* paraître sous le nom „ de Segrais: & lorsque j'eus „ rap-

avait mis sous le nom de Segrais le roman aimable de *Zaïde*, & celui de la *princesse de Clèves.*

On ne pardonne pas à Pelisson d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son histoire de l'académie Française, & d'avoir rapporté, comme des bons-mots, des choses assez grossières. *x* Le doux, mais faible Pavillon, fait sa cour humblement à mad. Deshoulières, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal *y* Saint-Evremond n'ose parler de vers à personne. Balzac assomme de longues phrases hyperboliques Voitu-

„ rapporté cette anecdote, „ quelques amis de Segrais, „ qui ne savaient pas la vérité, se plaignirent de ce „ trait, comme d'un outrage „ fait à sa mémoire. Mais c'était un fait dont j'avais été „ longtems témoin oculaire, „ & c'est ce que je suis en état „ de prouver par plusieurs „ lettres de madame de la „ Fayette, & par l'original „ du manuscrit de la *Zaïde*, „ dont elle m'envoyait les „ feuilles à mesure qu'elle les „ composait.

x Voici ce que Pelisson rapporte comme des bons mots. Sur ce qu'on parlait de marier Voiture, fils d'un marchand de vin, à la fille d'un pourvoyeur de chez le roi :

O que ce beau couple d'amans
Va goûter de contentemens !
Que leurs délices seront grandes !
Ils seront toujours en festin ;
Car si la PROU *fournit les viandes,*
VOITURE *fournira le vin !*

Il ajoute que madame Desloges jouant au jeu des proverbes, dit à Voiture : „ Celui-ci ne vaut rien, percez-„ nous en d'un autre. " Son histoire de l'académie est remplie de pareilles minuties, écrites languissamment : & ceux qui lisent ce livre sans prévention, sont bien étonnés de la réputation qu'il a eue. Mais il y avait alors quarante personnes intéressées à le louer.

y On sait à quel point St. Evremond était mauvais poëte. Ses comédies sont encor plus mauvaises. Cependant il avait tant de réputation, qu'on lui offrit cinq cent louis pour imprimer sa comédie de *Sire Politik.*

z Voiture & Benserade, qui lui répondent par des pointes & des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchais le fameux comte de Bussy. Mad. de Sévigné, qui est aimée de tous ceux qui habitent le Temple, me dit, que son cher cousin, homme de beaucoup d'esprit, un peu trop vain, n'avait jamais pu réussir à donner au Dieu du Goût

z Voiture est celui de tous ces illustres du tems passé, qui eut le plus de gloire, & celui dont les ouvrages le méritent le moins, si vous en exceptez quatre ou cinq petites piéces de vers, & peut-être autant de lettres. Il passait pour écrire des lettres mieux que Pline, & ses lettres ne valent guères mieux que celles de le Pays & de Boursaut. Voici quelques-uns de ses traits : „ Lorsque „ vous me déchirez le cœur „ & que vous le mettez en „ mille piéces, il n'y en a pas „ une qui ne soit à vous, & un „ de vos souris confit mes „ plus amères douleurs. Le „ regret de ne vous plus voir „ me coûte, sans mentir, plus „ de cent mille larmes. Sans „ mentir, je vous conseille „ de vous faire roi de Madè„ re. Imaginez-vous le plaisir „ d'avoir un royaume tout de „ sucre. A dire le vrai nous y „ vivrions avec beaucoup de „ douceur.

Il écrit à Chapelain : „ Et „ notez quand il me vient en „ la pensée, que c'est au plus „ judicieux homme de notre „ siécle, au père de *la Lionne* „ & de *la Pucelle* que j'écris, „ les cheveux me dressent si „ fort à la tête qu'il semble „ d'un hérisson.

Souvent rien n'est si plat que sa poësie.

Nous trouvâmes près Sercotte,
Cas étrange, & vrai pourtant,
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le bout d'une motte;
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Cependant Voiture a été admiré, parce qu'il est venu dans un tems où l'on commençait à sortir de la barbarie, & où l'on courait après l'esprit sans le connaître. Il est vrai, que Despréaux l'a comparé à Horace : mais Despréaux était alors jeune. Il payait volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui passait alors pour le plus grand génie de l'Europe ; & Despréaux a retracté depuis ces éloges.

Goût cet excès de bonne opinion que le comte de Buffy avait de meffire Roger de Rabutin.

Buffy, qui s'eftime & qui s'aime,
Jufqu'au point d'en être ennuyeux,
Eft cenfuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop fouvent de lui-même. *a*
Mais fon fils, fon aimable fils,
Dans le Temple eft toujours admis;
Lui, qui fans flater, fans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle auffi-bien
Que fon père croyait écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantait en fortant de table.
Il ofait careffer le Dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguait dans fa douce yvreffe
Des beautés fans correction, *b*

Qui

a) Il écrivit au roi: Sire, un homme comme moi, qui a de la naiffance, de l'efprit & du courage... J'ai de la naiffance, & l'on dit que j'ai de l'efprit pour faire eftimer ce que je dis.

b L'abbé de Chaulieu dans une épitre au marquis de la Fare, connue dans le public fous le titre du Déifte, dit:

J'ai vû de près le Styx, j'ai vû les Euménides;
Déja venaient fraper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire

Qui choquaient un peu la justesse,
Mais respiraient la passion.
c La Fare, avec plus de mollesse,
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantait auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans précision,
Que le plaisir & la paresse
Dictaient sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif Hamilton, *d*
Toujours armé d'un trait qui blesse,

Médisait

pire des morts.

Le moment d'après il fait le portrait d'un confesseur, & parle d'un Dieu d'Israël.

Lorsqu'au bord de mon lit une voix menaçante
Des volontés du Ciel interprète lassante.

Voilà bien le confesseur. Dans une autre piéce sur la Divinité, il dit :

D'un Dieu, moteur de tout, j'adore l'existence :
Ainsi l'on doit passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle destinée.

Ces remarques sont exactes, & Mr. de St. Marc s'est trompé en disant dans son édition de Chaulieu qu'elles ne l'étaient pas. On trouve dans ses poësies beaucoup de contradictions pareilles. Il n'y a pas trois piéces écrites avec une correction continue ; mais les beautés de sentiment & d'imagination, qui y sont répandues, en rachètent les défauts.

L'abbé de Chaulieu mourut en 1720. âgé de près de quatre-vingt ans, avec beaucoup de courage d'esprit.

c Le marquis de la Fare, auteur des mémoires qui portent son nom, & de quelques piéces de poësie, qui respirent la douceur de ses mœurs, était plus aimable homme, qu'aimable poëte. Il est mort en 1718. Ses poësies sont imprimées à la suite des œuvres de l'abbé de Chaulieu, son intime ami, avec une préface très-partiale & pleine de défauts.

d Le comte Antoine Hamilton, né à Caën en Normandie, a faits des vers pleins de feu & de légéreté. Il était fort satyrique,

Médiſait de l'humaine eſpèce,
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aiſé, le tendre Saint Aulaire, *e*
Plus vieux encor qu'Anacréon,
Avait une voix plus légère:
On voyait les fleurs de Cythère,
Et celles du ſacré vallon,
Orner ſa tête octogenaire.

Le Dieu aimait fort tous ces meſſieurs, & ſurtout ceux qui ne ſe piquaient de rien; il avertiſſait Chaulieu, de ne ſe croire que le premier des poetes négligés, & non pas le premier des bons poetes.

Ils faiſaient converſation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leur tems. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'hôtel de Rambouillet *f*, ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y ſait fuir également
Le précieux, le pédantiſme,
L'air empeſé du ſyllogiſme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'eſt là qu'avec grace on allie
Le vrai ſavoir à l'enjoûment,

Et

e Mr. de St. Aulaire, a l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, faiſait encor des chanſons aimables.

f Deſpréaux alla reciter ſes ouvrages à l'hôtel de Rambouillet. Il y trouva Chapelain, Cottin, & quelques gens de pareil goût, qui le reçurent fort mal.

Et la justesse à la saillie.
L'esprit en cent façons se plie ;
On sait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie ;
Le bon sens, de peur d'ennuyer,
Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvait Chapelle, ce génie plus débauché encor que délicat, plus naturel que poli, facile dans ses vers, correct dans son style, libre dans ses idées. Il parlait toujours au Dieu du Goût sur les mêmes rimes. On dit que ce Dieu lui répondit un jour :

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que je rencontrai le président de Maisons, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable & solide, qui avait aimé tous les arts.

O transports ! ô plaisirs ! ô momens pleins de charmes !
Cher Maisons, m'écriai-je, en l'arrosant de larmes,
C'est toi que j'ai perdu, c'est toi que le trépas,
A la fleur de tes ans, vint fraper dans mes bras.
La mort, l'affreuse mort fut sourde à ma prière.
Ah ! puisque le destin nous voulait séparer,
C'était à toi de vivre, à moi seul d'expirer.

Hélas !

Hélas ! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le ciel pour mon partage a choisi les douleurs ;
Il sème de chagrins ma pénible carrière ;
La tienne était brillante & couverte de fleurs.
Dans le sein des plaisirs, des arts & des honneurs,
Tu cultivais en paix les fruits de ta sagesse ;
Ta vertu n'était point l'effet de ta faiblesse ;
Je ne te vis jamais offusquer ta raison
Du bandeau de l'exemple & de l'opinion.
L'homme est né pour l'erreur ; on voit la molle argile,
Sous la main du potier, moins souple & moins docile,
Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce faible univers.
Tu bravas leur empire, & tu ne sus te rendre
Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié ;
Et dans toi la nature avait associé
A l'esprit le plus ferme, un cœur facile & tendre.

Parmi ces gens d'esprit nous trouvâmes quelques jésuites. Un jansénifte dira, que les jésuites se fourent partout ; mais le Dieu du Goût reçoit aussi leurs ennemis, & il est assez plaisant de voir dans ce temple Bourdaloue qui s'entretient avec Pascal sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le P. Bouhours est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui leur échapent.

Le cardinal ne put s'empêcher de dire au père Bouhours :

Quittez

Quittez d'un cenſeur pointilleux
La pédanteſque diligence ;
Aimons juſqu'aux défauts heureux
De leur mâle & libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, cenſeur ſcrupuleux,
Peſer des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politeſſe que je ne le rapporte ; mais nous autres poëtes, nous ſommes ſouvent très impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce temple à voir les ſeuls beaux-eſprits.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût eſt peu de choſe :
Beaux-Arts, je vous invoque tous!
Muſique, danſe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs!
Beaux-Arts, vous êtes des plaiſirs;
Il n'en eſt point qu'on doive exclurre.

Je vis les muſes préſenter tour-à-tour ſur l'autel du Dieu, des livres, des deſſeins, & des plans de toute eſpèce. On voit ſur cet autel, le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'eſt point redevable au cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de fraix, & qui fut conſtruite par Perrault &

par

par Louis le Vau, grands artiſtes trop peu connus. Là eſt le deſſein de la porte St. Denis, dont la plûpart des Pariſiens ne connaiſſent pas plus la beauté, que le nom de François Blondel, qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine *g*, qu'on regarde ſi peu, & qui eſt ornée des précieuſes ſculptures de Jean Gougeon; mais qui le céde en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, & qui ſemble accuſer la groſſière ruſticité de toutes les autres. Le portail de Saint Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une égliſe, une place, & des admirateurs, & qui devrait immortaliſer le nom de Desbroſſes, encor plus que le palais du Luxembourg qu'il a auſſi bâti. Tous ces monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, & par les gens du monde toujours légers, attirent ſouvent les regards du Dieu.

On nous fit voir enſuite la bibliothèque de ce palais enchanté; elle n'était pas ample. On croira bien, que nous n'y trouvames pas

L'amas curieux & bizarre
De vieux manuſcrits vermoulus,
Et la ſuite inutile & rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le Dieu daigna de ſa main même
En leur rang placer ces auteurs,

Qu'on

g La fontaine St. Innocent; l'architecture eſt de Leſcot, abbé de Claigni, & les ſculptures de Jean Gougeon.

Qu'on lit, qu'on estime & qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés & retranchés de la main des muses. On y voit entr'autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout-au-plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, & qui chante du même ton les Pseaumes de David & les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture & Sarrazin n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philosophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs & de tant de sectes, disait souvent, qu'il n'aurait pas composé plus d'un *in folio*, s'il n'avait écrit que pour lui, & non pour les libraires. *b*

Enfin, on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là les mystères du Dieu furent dévoilés : là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité : un petit nombre de véritablement grands-hommes s'occupaient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions, & des détails inutiles dans son roman moral, & rayait le titre de poeme épique

b C'est ce que Bayle lui-même écrivit au sieur des Maizeaux.

que que quelques zélés indiſcrets lui donnent ; car il avoue ſincérement qu'il n'y a point de poëme en proſe.

L'éloquent Boſſuet voulait bien rayer quelques familiarités échapées à ſon génie vaſte, impétueux & facile, leſquelles déparent un peu la ſublimité de ſes oraiſons funèbres ; & il eſt à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue ſageſſe des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce ſublime Corneille,
Qui plut bien moins à notre oreille,
Qu'à notre eſprit qu'il étonna :
Ce Corneille qui crayonna *i*
L'ame d'Auguſte, de Cinna,
De Pompée & de Cornélie,
Jettait au feu ſa Pulcherie,
Agéſilas & Suréna,
Et ſacrifiait, ſans faibleſſe,
Tous ſes enfans infortunés,
Fruits languiſſans de ſa vieilleſſe,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près ;
Nous attachant ſans nous ſurprendre,
Et ne ſe démentant jamais,
Racine obſerve les portraits,
De Bajazet, de Xipharès ;

De

i Terme dont Corneille ſe ſert dans une de ſes épîtres.

De Britannicus, d'Hippolite.
A peine il distingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite;
Tendres, galans, doux & discrets;
Et l'amour qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans Français.
Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant & rime & mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément:
Sur tes écrits inimitables,
Di-nous quel est ton sentiment;
Eclaire notre jugement
Sur tes contes & sur tes fables.

La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère, & qui dans le Temple du Goût joignait un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct, qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques-unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes, & déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes imprimées par ces éditeurs qui vivent des sotises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire;
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuses loix.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère;

De la trifte *Equivoque* il rougit d'être père ;
Et rit des traits manqués du pinceau faible & dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur ;
Lui-même il les efface, & femble encor nous dire,
Ou fachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Defpréaux, par un ordre exprès du Dieu du Goût, fe réconciliait avec Quinault, qui eft le poëte des graces, comme Defpréaux eft le poëte de la raifon.

Mais le févère fatyrique
Embraffait encor, en grondant,
Cet aimable & tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, difait Defpréaux, que vous ne conveniez, qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéra fi agréables. Cela peut bien être, dit Quinault ; mais avouez auffi, que vous n'euffiez jamais fait *Atys*, ni *Armide*.

Dans vos fcrupuleufes beautés
Soyez vrai, précis, raifonnable :
Que vos écrits foient refpectés ;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir falué Defpréaux, & embraffé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, & j'ofai lui dire :

Le fage, le difcret Térence,
Eft le premier des traducteurs :

Jamais

Jamais dans sa froide élégance
Des Romains il n'a peint les mœurs:
Tu fus le peintre de la France.
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

Ah! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon tems! J'aurais trouvé des dénoüemens plus heureux; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, & dont nul grand homme n'est exempt.

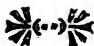
Je connus alors que le Dieu du Goût est très-difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis, que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire:
Il le critique sans colère,
Il l'applaudit avec transport.
Melpomène étalant ses charmes,
Vient lui présenter ses héros,
Et c'est en répandant des larmes

Que ce Dieu connait leurs défauts.
Malheur à qui toujours raiſonne,
Et qui ne s'attendrit jamais !
Dieu du Goût, ton divin palais
Eſt un ſéjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le Dieu leur parla à-peu-près dans ce ſens ; car il ne m'eſt pas donné de dire ſes propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnaſſe ;
Ne ſouffrez pas que dans Paris
Mon rival uſurpe ma place.
Je ſais qu'à vos yeux éclairés
Le faux-goût tremble de paraître ;
Si jamais vous le rencontrez,
Il eſt aiſé de le connaître.
Toujours accablé d'ornemens,
Compoſant ſa voix, ſon viſage ;
Affecté dans ſes agrémens,
Et précieux dans ſon langage.
Il prend mon nom, mon étendart ;
Mais on voit aſſez l'impoſture ;
Car il n'eſt que le fils de l'art,
Moi, je le ſuis de la nature.



LETTRE

LETTRE A M. DE C***, SUR LE TEMPLE DU GOUT.

MONSIEUR, vous avez vu, & vous pouvez rendre témoignage comment cette bagatelle fut conçuë & exécutée. C'était une plaisanterie de société. Vous y avez eu part comme un autre ; chacun fournissait ses idées ; & je n'ai guères eu d'autre fonction que celle de les mettre par écrit.

M. de ** disait que c'était dommage que Bayle eût enflé son dictionnaire de plus de deux cent articles de ministres & de professeurs Luthériens ou Calvinistes ; qu'en cherchant l'article de *César*, il n'avait rencontré que celui de *Jean Césarius*, professeur à Cologne ; & qu'au lieu de *Scipion*, il avait trouvé six grandes pages sur *Gérard Scioppius*. De-là on concluait à la pluralité des voix, à réduire Bayle en un seul tome, dans la bibliothèque du temple du Goût.

Vous m'assuriez tous que vous aviez été assez ennuyés en lisant l'histoire de l'académie Française ; que vous vous intéressiez fort peu à

à tous les détails des ouvrages de *Balesdeus*, de *Porcheres*, de *Bardin*, de *Baudoin*, de *Faret*, de *Colletet*, & d'autres pareils grands hommes ; & je vous en crus sur votre parole. On ajoutait qu'il n'y a guères aujourd'hui de femmes d'esprit qui n'écrive de meilleures lettres que Voiture ; on disait que saint-Evremont n'aurait jamais dû faire de vers, & qu'on ne devait pas imprimer toute sa prose. C'est le sentiment du public éclairé ; & moi qui trouve toujours tous les livres trop longs, & sur-tout les miens, je réduisais aussi-tôt tous ces volumes à très-peu de pages.

Je n'étais en tout cela que le sécretaire du public : si ceux qui perdent leur cause se plaignent, ils ne doivent pas s'adresser à celui qui a écrit l'arrêt.

Je sais que des politiques ont regardé cette innocente plaisanterie du *Temple du Goût* comme un grave attentat. Ils prétendent qu'il n'y a qu'un mal-intentionné qui puisse avancer, que le château de Versailles n'a que sept croisées de face sur la cour, & soutenir que le Brun, qui était premier peintre du roi, a manqué de coloris.

Des rigoristes disent, qu'il est impie de mettre des filles de l'opéra, Lucrèce & des docteurs de Sorbonne dans le *Temple du Goût*.

Des auteurs, auxquels on n'a point pensé, crient à la satyre, & se plaignent que leurs défauts sont désignés, & leurs grandes beautés passées sous silence ; crime irrémissible qu'ils ne pardonneront de leur vie ; & ils appellent le

Temple

Temple du Goût un libelle diffamatoire.

On ajoute qu'il eſt d'une ame noire, de ne louer perſonne ſans un petit correctif; & que dans cet ouvrage dangereux nous n'avons jamais manqué de faire quelque égratignure à ceux que nous avons careſſés.

Je répondrai en deux mots à cette accuſation. Qui loue tout, n'eſt qu'un flatteur. Celui-là ſeul ſait louer, qui loue avec reſtriction.

Enſuite, pour mettre de l'ordre dans nos idées, comme il convient dans ce ſiécle éclairé, je dirai qu'il faudrait un peu diſtinguer entre la *Critique*, la *Satyre* & le *Libelle.*

Dire que le *Traité des Etudes* eſt un livre à jamais utile, & que par cette raiſon même il en faut retrancher quelques plaiſanteries, & quelques familiarités peu convenables à ce ſérieux ouvrage : dire que les *Mondes* eſt un livre charmant & unique, & qu'on eſt fâché d'y trouver que *le jour eſt une beauté blonde, & la nuit une beauté brune*, & d'autres petites douceurs : voilà, je crois, de la critique.

Que Deſpréaux ait écrit :

> ....Pour trouver un auteur ſans défaut,
> La raiſon dit Virgile, & la rime Quinaut.

C'eſt de la ſatyre, & de la ſatyre même aſſez injuſte en tout ſens, (avec le reſpect que je lui dois); car la rime de *défaut* n'eſt point aſſez belle pour rimer avec *Quinaut*; & il eſt auſſi peu vrai de dire que Virgile eſt ſans défaut, que de dire que Quinaut eſt ſans naturel & ſans graces.

Les *Couplets* de Rouſſeau, le *Maſque de La-verne*, & telle autre horreur, certains ouvrages de Gacon ; voilà ce qui s'appelle un *libelle diffamatoire*.

Tous les honnêtes gens qui penſent, ſont *critiques ;* les malins ſont *ſatyriques ;* les pervers ſont des *libelles* : & ceux qui ont fait, avec moi, le *Temple du Goût*, ne ſont aſſurément ni malins, ni méchans.

Enfin, voilà ce qui nous amuſa pendant plus de quinze jours. Les idées ſe ſuccédaient les unes aux autres ; on changeait tous les ſoirs quelque choſe, & cela a produit ſept ou huit *Temple du Goût*, abſolument différens.

Un jour nous y mettions les étrangers, le lendemain nous n'admettions que les Français. Les Maffféi, les Popes, les Bononcini ont perdu à cela plus de cinquante vers, qui ne ſont pas fort à regretter. Quoi qu'il en ſoit, cette plaiſanterie n'était point du tout faite pour être publique.

Une des plus mauvaiſes & des plus infidelles copies d'un des plus négligés brouillons de cette bagatelle, ayant couru dans le monde, a été imprimée ſans mon aveu ; & celui qui l'a donnée, quel qu'il ſoit, a très-grand tort.

Peut-être fait-on plus mal encore de donner cette nouvelle édition : il ne faut jamais prendre le public pour le confident de ſes amuſemens ; mais la ſotiſe eſt faite, & c'eſt un de ces cas où l'on ne peut faire que des fautes.

Voici donc une faute nouvelle ; & le public aura cette petite eſquiſſe (ſi cela même peut

en

en mériter le nom) telle qu'elle a été faite dans une ſociété où l'on ſavait s'amuſer ſans la reſſource du jeu, où l'on cultivait les belles lettres ſans eſprit de parti, où l'on aimait la vérité plus que la ſatyre, & où l'on ſavait louer ſans flaterie.

S'il avait été queſtion de faire un traité du Goût, on aurait prié les *de Côtes* & les *Beaufrancs* de parler d'architecture, les *Coypels* de définir leur art avec eſprit, les *Deſtouches* de dire quelles ſont les graces de la muſique, les *Crébillons* de peindre la terreur qui doit animer le théâtre : pour peu que chacun d'eux eût voulu dire ce qu'il ſait, cela aurait fait un gros *in-folio*; mais on s'eſt contenté de mettre en général les ſentimens du public, dans un petit écrit ſans conſéquence, & je me ſuis chargé uniquement de tenir la plume.

Il me reſte à dire un mot ſur notre jeune nobleſſe qui employe l'heureux loiſir de la paix à cultiver les lettres & les arts; bien différente en cela des auguſtes Viſigoths leurs ancêtres, qui ne ſavaient pas ſigner leurs noms. S'il y a encor dans notre nation ſi polie, quelques barbares & quelques mauvais plaiſans qui oſent déſaprouver des occupations ſi eſtimables, on peut aſſurer qu'ils en feraient autant, s'ils le pouvaient. Je ſuis très-perſuadé que, quand un homme ne cultive point un talent, c'eſt qu'il ne l'a pas; qu'il n'y a perſonne qui ne fît des vers, s'il était né poëte; & de la muſique, s'il était né muſicien.

Il faut ſeulement que les graves critiques,

aux

aux yeux desquels il n'y a d'amusement honorable dans le monde que le lansquenet & le biribi, sachent que les courtisans de Louïs XIV, au retour de la conquête de Hollande en 1672, danserent à Paris sur le théâtre de *Lully*, dans le jeu de paume de *Belleaire*, avec les danseurs de l'opéra, & que l'on n'osa pas en murmurer. A plus forte raison doit-on, je crois, pardonner à la jeunesse d'avoir eu de l'esprit dans un âge où l'on ne connaissait que la débauche.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Je suis, &c.



PRIN-

PRINCIPALES VARIANTES DU TEMPLE DU GOUT.

IL eſt bon (*a*) que vous obſerviez de près un Dieu que vous voulez ſervir.

Vous l'avez pris pour votre maître,
Il l'eſt, ou du moins le doit être ;
Mais vous l'encenſez de trop loin,
Et nous allons prendre le ſoin
De vous le faire mieux connaître.

Je remerciai ſon éminence de ſa bonté, & je lui dis : Monſeigneur, je ſuis extrêmement indiſcret ; ſi vous me menez avec vous, je m'en vanterai à tout le monde :

Et, ſi dans ſon malin vouloir,
Quelque critique veut ſavoir,
En quels lieux, en quel coin du monde,
Eſt bâti ce divin manoir,
Que faudra-t-il que je réponde ?

Le cardinal me répliqua que le temple était dans le pays des beaux-arts, qu'il voulait abſolu-

(*a*) C'eſt le cardinal de Polignac qui adreſſe la parole à M. de Voltaire.

ſolument que je l'y ſuiviſſe, & que je fiſſe ma rélation avec ſincérité ; que s'il arrivait qu'on ſe moquât un peu de moi, il n'y aurait pas grand mal à cela, & que je le rendrais bien, ſi je voulais. J'obéis, & nous partîmes.



On repouſſait plus fiérement ces hommes injuſtes & dangereux, ces ennemis de tout mérite, qui haïſſent ſincérement ce qui réuſſit, de quelque nature qu'il puiſſe être. Leurs bouches diſtillent la médiſance & la calomnie (*b*). Ils diſent que *Télémaque* eſt un libelle contre Louïs XIV, & *Eſther* une ſatyre contre le miniſtère : ils donnent de nouvelles clefs de la Bruyère, ils infectent tout ce qu'ils touchent.



Ah! bon Dieu! s'écria la critique (*c*), quel horrible jargon! Elle fit ouvrit la porte pour voir l'animal qui avait un cri ſi ſingulier. Quel fut ſon étonnement, quand tout le monde lui dit que c'était Rouſſeau! Elle lui ferma la porte au plus vite. Le rimeur deſeſpéré lui criait dans ſon ſtyle Marotique :

Eh!

(*b*) On a fait réellement ces reproches à Fénélon & à Racine, dans de miſérables libelles que perſonne ne lit plus aujourd'hui, & auxquels la malignité donna de la vogue dans leur tems.

(*c*) Brekekcke, koax, koax, koax, koax. Vers de Rouſſeau.

Eh! montrez-vous un peu moins difficile
J'ai, près de vous, mérité d'être admis.
Reconnaiſſez mon humeur & mon ſtyle;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, critique! ô vous, déeſſe utile!
C'était par vous que j'étais inſpiré.
En tout pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour aſyle.

A ces paroles, la Critique fit ouvrir le temple, parut d'un air de juge, & parla ainſi au Cynique:

Rouſſeau, tu m'as trop méconnue:
Jamais ma candeur ingénue
A tes écrits n'a préſidé.
Ne prétens pas qu'un Dieu t'inſpire,
Quand ton eſprit n'eſt poſſédé
Que du démon de la ſatyre.



Enfin, après ces retardemens agréables, au milieu des beaux-arts, des muſes, des plaiſirs mêmes, nous arrivames juſqu'à l'autel & juſqu'au trône du Dieu du Goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
Ce dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir;
Ce dieu qu'on ne ſait point ſervir,
Quand avec ſcrupule on l'adore.
Il ſe plaiſait à conſulter

Ces

Ces graces, ſimples & naïves,
Dont la France doit ſe vanter;
Ces graces, piquantes & vives,
Que les nations attentives
Voulurent ſouvent imiter;
Qui de l'art ne ſont point captives;
Qui régnaient jadis à la cour,
Et que la nature & l'amour
Avaient fait naître ſur nos rives.
Il eſt toujours environné
De leur troupe aimable & légère:
C'eſt par leurs mains qu'il eſt orné,
C'eſt avec elles qu'il veut plaire.
. . . .
Sur ſon front régne la ſageſſe;
Son air eſt tendre, ingénieux:
Les amours ont mis dans ſes yeux
Le ſentiment & la fineſſe.
Le More à ces autels chantait,
Péliſſier près d'elle exprimait
De Lully toute la tendreſſe;
Légère & forte en ſa ſoupleſſe,
La vive Camargo (*d*) ſautait,
A ces ſons brillans d'allégreſſe.
Et de Rebel & de Mouret.
Le Couvreur (*e*), plus loin, récitait

Avec

(*d*) Mademoiſelle Camargo, la première qui ait danſé comme un homme.

(*e*) Adrienne le Couvreur, la meilleure actrice qu'ait jamais eu, avant elle, la comédie françaiſe pour le tragique, & la première qui ait introduit au théâtre la déclamation naturelle.

Avec cette grace divine,
Dont autrefois elle ajoutait
De nouveaux charmes à Racine.

Colbert, l'amateur & le protecteur de tous les arts, rassemblait autour de lui les connaisseurs. Tous félicitaient le cardinal de Polignac (*f*) sur ce Sallon de *Marius*, qu'il a déterré dans Rome, & dont il vient d'orner la France.

Colbert attachait souvent sa vûe sur cette belle façade du Louvre, dont Perrault & le Vau se disputent encor l'invention. Il soupirait de ce qu'un si beau monument périssait sans être achevé. Ah! disait-il, pourquoi a-t-on forcé la nature pour faire du château de Versailles *un favori sans mérite*, tandis qu'on pourrait, en achevant le Louvre, égaler en bon goût Rome ancienne & moderne?

On voyait sur un autel le plan du Luxembourg; de ce portail si noble, auquel il manque une place, une église & des admirateurs; de cette fontaine qui fut un chef-d'œuvre du goût dans un tems d'ignorance; de cet arc de triom-

(*f*) M. de Polignac ayant conjecturé qu'un certain terrain de Rome avait été autrefois la maison de Marius, fit fouiller dans cet endroit. L'on trouva, à plusieurs pieds sous terre, un sallon entier, avec plusieurs statues très-bien conservées. Parmi ces statues, il y en a dix qui font une suite complette, & qui représentent Achille déguisé en fille à la cour de Lycomède, & reconnu par l'artifice d'Ulysse. Cette collection est unique dans l'Europe, par la rareté & la beauté. *A la mort du cardinal de Polignac, le roi de Prusse en fit l'acquisition.*

triomphe qu'on admirerait dans Rome, & auquel le nom vulgaire de la *Porte St. Denis* ôte tout son mérite auprès de la plûpart des Parisiens. Cependant le Dieu s'amusait à faire construire le modèle d'un palais parfait. Il joignait l'architecture du palais de Maisons, au dedans de l'hôtel de Lassay, dont il a conseillé lui-même la situation, les proportions & les embellissemens au maître aimable de cet édifice, & auquel il ajoutait quelques commodités.

Je demandais, tout bas, pourquoi il y a eu, à proportion, moins de bons architectes en France que de bons sculpteurs; & les peintres ont toute la liberté de leur génie, au lieu que les architectes sont souvent gênés par le terrain, & encor plus par le caprice du maître. En second lieu, les sculpteurs & les peintres, faisant beaucoup plus d'ouvrages, ont bien plus d'occasion de se corriger. Cent particuliers étaient en état d'employer le pinceau du *Poussin*, de *Jouvenet*, de *Santerre*, de *Boulogne*, de *Vatau*; & même aujourd'hui nos peintres modernes travaillent presque tous pour de simples citoyens; mais il faut être roi ou surintendant pour exercer le génie d'un *Mansard* ou d'un *Desbrosses*; enfin, le succès du peintre est dans le dessein de son tableau; celui du sculpteur est dans son modèle en terre: le modèle de l'architecte, au contraire, est trompeur; parce que le bâtiment, regardé ensuite à une plus grande distance, fait un effet tout différent, & que la perspective aérienne en change les

les proportions ; en un mot, il en eſt ſouvent du plan en relief d'un édifice, comme de la plûpart des machines qui ne réuſſiſſent qu'en petit.



On y examine ſi les arts ſe plaiſent mieux dans une monarchie que dans une république : ſi l'on peut ſe paſſer aujourd'hui du ſecours des anciens : ſi les livres ne ſont point trop multipliés : ſi la comédie & la tragédie ne ſont point épuiſées. On examine quelle eſt la vraye différence entre l'homme de talent & l'homme d'eſprit, entre le critique & le ſatyrique, entre l'imitateur & le plagiaire.



Permettez que je continue mes petites obſervations, répondit le père Bouhours. Ce ſont les grands hommes qu'il faut critiquer, de peur que les fautes qu'ils font contre les régles, ne ſervent de régles aux petits écrivains. Ce ſont les défauts du Pouſſin & de Le Sueur qu'il faut relever, & non ceux de Rouet & de Vignon ; & dès que votre *Anti-Lucrèce* ſera imprimé, ſoyez ſûr de ma critique.

Eh ! bien, examinez, vétillez, tant qu'il vous plaira, dit en paſſant un jeune duc qui revenait du ſermon de Ninon, & qui en paraiſſait tout pénétré : pour moi, je n'ai pas la force de rien cenſurer d'aujourd'hui.

Cet homme que Ninon avait rendu ſi indulgent,

C'eſt lui qui d'un eſprit vif, aimable & facile,
D'un vol toujours brillant, ſut paſſer, tour à tour,
Du temple des beaux-arts au temple de l'amour;
Mais qui fut plus content de ce dernier aſyle.
Des mains des graces préſenté,
En Allemagne, en Italie,
Il charma l'Europe adoucie,
Dont ſon oncle fut redouté.

Il eſt même encor mieux reçu dans le Temple du Goût, que cet oncle ſi vanté, qui rétablit les beaux-arts en France de la même main dont il abaiſſa ou perdit tous ſes ennemis. Ce terrible miniſtre, craint, haï, envié, admiré à l'excès de toutes les cours & de la ſienne, eſt redouté juſques dans le Temple du Goût, dont il eſt reſtaurateur. On craint à tout moment qu'il ne lui prenne fantaiſie d'y faire entrer *Chapelain*, *Colletet*, *Faret* & *Deſmarets*, avec leſquels il faiſait autrefois de méchans vers.

Quand je vis que le cardinal de Richelieu n'avait pas toutes les préférences, je m'écriai: C'eſt donc ici comme ailleurs, & l'inclination l'emporte par-tout ſur les bienfaits! Alors j'entendis quelqu'un qui me dit:

Etablir, conſerver, mouvoir, arrêter tout,
Donner la paix au monde, ou fixer la victoire;
C'eſt ce qui m'a conduit au temple de la gloire,
Bien plutôt qu'au temple du Goût.

Braſſac;



Braſſac, ſois toujours mon ſoutien.
Sous tes doigts j'accorderai ta lyre.
De l'amour tu chantes l'empire,
Et tu compoſes dans le mien.

Caylus, tous les arts te chériſſent;
Je conduis tes brillans deſſeins;
Et les Raphaëls s'aplaudiſſent
De ſe voir gravés par tes mains.

AUTRES VARIANTES,

Tirées de l'édition de 1733.



ET cependant un fripon de libraire,
Des beaux eſprits écumeur mercénaire,
Vendeur adroit de ſotiſe & de vent,
En ſouriant d'une mine matoiſe,
Lui meſurait des livres à la toiſe;
Car monſeigneur eſt ſur-tout fort ſavant.[1]



Là ne ſont point reçus les petits maîtres, qui aſſiſtent à un ſpectacle ſans l'entendre, ou qui n'écoutent les meilleures choſes que pour en faire de froides railleries. Bien des gens qui ont brillé dans de petites ſociétés, qui ont ré-

régné chez certaines femmes, & qui se sont fait appeller grands hommes, sont tout surpris d'être refusés : ils restent à la porte & adressent en vain leurs plaintes à quelques seigneurs, ou soi disant tels, ennemis jurés du vrai mérite qui les néglige, & protecteurs ardens des esprits médiocres dont ils sont encensés. On repousse aussi très-rudement tous ces petits satyriques obscurs, qui, dans la démangeaison de se faire connaître, insultent les auteurs connus ; qui font secrettement une mauvaise critique d'un bon ouvrage ; petits insectes dont on ne soupçonne l'existence, que par les efforts qu'ils font pour piquer. Heureux encor les véritables gens de lettres, s'ils n'avaient pour ennemis que cette engeance : mais à la honte de la littérature & de l'humanité, il y a des gens qui s'animent d'une vraie fureur contre tout mérite qui réussit ; qui s'acharnent à le décrier & à le perdre ; qui vont dans les lieux publics, dans les maisons des particuliers, dans les palais des princes, semer les rumeurs les plus fausses avec l'air de vérité ; calomniateurs de profession, monstres ennemis des arts & de la société. Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paraître le cardinal de Polignac & l'abbé de Rothelin : ils n'ont jamais pû avoir accès auprès de ces deux hommes ; ils ont pour eux cette haine timide que les cœurs corrompus ont pour les cœurs droits & pour les esprits justes.



Rouſſeau parut en revenant d'Allemagne; il avait été autrefois dans le Temple: mais quand il y voulut rentrer,

Il eut beau triſtement redire
Ses vers durement façonnés,
Hériſſés de traits de ſatyre,
On lui ferma la porte au nez.



Rouſſeau ſe fâcha d'autant plus que cette déeſſe (*a*) avait raiſon: elle lui diſait des vérités; il répondit par des injures, & lui cria:

Ah! je connais votre cœur équivoque;
Reſpect le cabre, amour ne l'adoucit,
Et reſſemblez à l'œuf cuit dans ſa coque,
Plus on l'échauffe & plus il ſe durcit.

Il vomit pluſieurs de ſes nouvelles épigrammes qui ſont toutes dans ce goût. La Mothe les entendit, il en rit, mais point trop fort & avec diſcrétion. Rouſſeau furieux lui reprocha à ſon tour tous les mauvais vers que cet académicien avait faits en ſa vie; & cette diſpute aurait duré longtems entre eux, ſi la Critique ne leur avait impoſé ſilence & ne leur avait dit: Ecoutez, vous la Mothe, brûlez votre *Iliade*, vos tragédies, & toutes vos der-

(*a*) La Critique.

nières odes, les trois quarts de vos fables & de vos opéra ; prenez à la main vos premières odes, quelques morceaux de prose dans lesquels vous avez presque toujours raison, hors quand vous parlez de vous & de vos vers. Je vous demande surtout une demi-douzaine de vos fables, l'*Europe galante*, avec cela entrez hardiment.

Vous, Rousseau, brulez vos opéra, vos comédies, vos dernières allégories, odes, épigrammes Germaniques, ballades, sonnets ; jurez de ne plus écrire, & venez vous mettre au-dessus de la Mothe en qualité de versificateur ; mais toutes les fois qu'il s'agira d'esprit & de raisonnement, vous vous placerez fort au dessous de lui. La Mothe fit la révérence ; Rousseau tourna la bouche ; & tous deux entrèrent à ces conditions.



A l'égard de Lucrèce, il fut embarrassé en voyant son ennemi ; il le regarda d'un œil un peu fâché, sur-tout quand il vit combien il est aimable, & comme il paraît fait pour avoir raison.

Son rival charmant lui parla
Avec sa grace naturelle,
Et cependant il y mêla
Un peu de catholique zèle.
Çà, dit-il, puisque vous voilà,
L'ame a bien l'air d'être immortelle ;

Que

Que répondez-vous à celà ?
Ah ! laiſſons ces diſputes-là,
Dit le vieux chantre d'Epicure,
J'ai fort mal connu la nature :
Mais ne me pouſſez point à bout ;
Que votre muſe me pardonne ;
Vous êtes chez le Dieu du Goût,
Non ſur les bancs de la Sorbonne.

Ces meſſieurs n'argumentèrent donc point, & épargnèrent une diſpute aux gens de goût qui n'aiment pas volontiers l'argument.

Lucrèce récita ſeulement quelques-uns de ſes beaux vers qui ne prouvent rien : le cardinal dit auſſi des ſiens ; ce qui lui arrive trop rarement à Paris : on leur applaudit également à tous deux. De rapporter ce qui fut dit à cette occaſion par les Grecs & les Latins qui étaient là & qui les entendaient, cela ſerait beaucoup trop long : il n'eſt ici queſtion que des Français.



Mais malgré l'auſtère ſageſſe
De la morale qu'il prêchait (*b*),
Peliſſier en ces lieux chantait ;
Et cependant avec molleſſe,
Sallé le temple parcourait
D'un pas guidé par la juſteſſe.

C'eſt

(*b*) ROLLIN.



C'est ce Dieu qu'implore & révère
Toute la troupe des acteurs,
Qui représentent sur la terre ;
Et ceux qui viennent dans la chaire
Endormir leurs chers auditeurs,
Et ceux qui livrent les auteurs
Aux sifflets bruyans du parterre.

C'est là que je vous vis, aimable le Couvreur,
Vous, fille de l'amour, fille de Melpomène,
Vous dont le souvenir régne encor sur la scène,
Et dans tous les esprits, & sur-tout dans mon cœur.
Ah! qu'en vous revoyant une volupté pure,
Un bonheur sans mélange enyvra tous mes sens!
Qu'à vos pieds, en ces lieux, je fis fumer d'encens!

Mes deux guides disaient qu'ils ne pouvaient en conscience donner à une actrice le même encens que moi ; mais ils avaient trop de justice pour me désaprouver.



Quelquefois même, on laisse parler longtems la même personne ; mais ce cas arrive très-rarement : heureusement pour moi, on se rassemblait en ce moment autour de la fameuse Ninon Lenclos.

Ninon, cet objet si vanté,
Qui si longtems sut faire usage
De son esprit, de sa beauté,

Et

Et du talent d'être volage,
Faiſait alors, avec gaîté,
A ce charmant Aréopage,
Un diſcours ſur la volupté.
Dans cet art, elle était maîtreſſe;
L'auditoire était enchanté,
Et tout reſpirait la tendreſſe.
Mes deux guides, en vérité,
Auraient volontiers écouté:
Mais, hélas! ils ſont d'une eſpèce
Qui leur ôte la liberté,
Et les condamne à la ſageſſe.

Ils me laiſſèrent entendre le ſermon de Ninon. Je courus enſuite vers la le Couvreur, & mes conducteurs s'amuſèrent à parler de littérature avec quelques jéſuites qu'ils rencontrèrent. Un janſéniſte dira que les jéſuites ſe fourrent par-tout: mais la vérité eſt que, de tous les religieux, les jéſuites ſont ceux qui entendent le mieux les belles-lettres, & qu'ils ont toujours réuſſi dans l'éloquence & dans la poëſie. Le Dieu voit de très-bon œil beaucoup de ces pères, mais à condition qu'ils ne diront plus tant de mal de Deſpréaux, & qu'ils avoueront que les lettres provinciales ſont la plus ingénieuſe, auſſi-bien que la plus cruelle, &, en quelques endroits, la plus injuſte ſatyre qu'on ait jamais faite.

On ſe doute aſſez que les bienfaiteurs du Temple y ont une place honorable: mais croirait-on que Colbert y eſt mieux traité que le cardinal de Richelieu? C'eſt que Colbert protégea tous les

les beaux arts sans être jaloux des artistes, & qu'il ne favorisa que de grands hommes ; car il se dégoûta bien vite de Chapelain, & encouragea Despréaux. Le cardinal de Richelieu au contraire fut jaloux du grand Corneille ; & au lieu de s'en tenir, comme il le devait, à protéger les beaux vers, il s'amusa à en faire de mauvais avec Chapelain, Desmarets, & Colletet (c). Je m'aperçus meme que ce grand ministre était moins gracieusement accueilli par le Dieu du Goût qu'un certain duc son neveu, qui vient très-souvent dans le Temple. Les connaisseurs en belles-lettres disent pour raison :

Que dans ce charmant sanctuaire,
L'honneur de protéger les beaux arts qu'on chérit,

Mais

(c) Non-seulement le cardinal de Richelieu fit quelquefois travailler Chapelain à des ouvrages de théatre ; mais il s'apropria un mauvais prologue de ce Chapelain : c'était le prologue d'un très-ridicule poëme dramatique, intitulé : les *Thuilleries*. Ce cardinal fit bâtir la salle du palais-royal pour représenter la tragédie de *Mirame*, dont il avait donné le sujet, & dans laquelle il avait fait plus de cinq cent vers. Il se servait de Desmarets, de Colleret, de Faret, pour composer des tragédies, dont il leur donnait le plan. Il admit quelque tems le grand Corneille dans cette troupe ; mais le mérite de Corneille se trouva incompatible avec ces poëtes, & il fut aussi-tôt exclus. Ce cardinal avait si peu de goût, qu'il récompensa ces vers impertinens de Colletet :

La canne s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée & d'un battement d'aîle,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

Il voulait seulement, pour rendre ces vers parfaits, qu'on mît *barboter* au lieu d'*humecter*.

Mais auxquels on ne s'entend guère,
L'autorité du miniſtère,
L'éclat, l'intrigue & le crédit,
Ne ſauraient égaler les charmes de l'eſprit,
Et le don fortuné de plaire.

Les connaiſſeurs en galanterie ajoutent que ſon éminence (*d*) fit jadis l'amour en vrai pédant, & que ſon neveu s'y prend d'une manière aſſurément toute oppoſée. Il y a dans cette demeure bien des habitans qui, comme lui, n'ont fait aucun ouvrage :

Qui ſagement livrés aux douceurs du loiſir,
Ont paſſé de leurs jours les momens délectables,
A recevoir, à donner du plaiſir.
De chanter & d'écrire ils ont été capables ;
Mais pour être en ce temple & pour y réuſſir,
Qu'ont-ils fait ? Ils étaient aimables.

C'eſt entre ces voluptueux & les artiſtes qu'on trouve le facile, le ſage, l'agréable *la Faye* : heureux qui pourrait, comme lui, paſſer les dernières années de ſa vie, tantôt compoſant des vers aiſés & pleins de grace, tantôt écoutant ceux

(*d*) Le cardinal de Richelieu fit ſoutenir des thèſes ſur l'*Amour* chez ſa nièce la ducheſſe d'Aiguillon : il y avait un préſident, un répondant & des argumentans. Il y a à Paris une copie de ces thèſes chez un curieux : ces thèſes ſont diviſées en pluſieurs poſitions, comme les thèſes de collége ; la première poſition eſt, qu'*il ne faut point parler d'un véritable amour après ſa fin, parce qu'un véritable amour eſt ſans fin*.

ceux des autres ſans envie & ſans mépris : ouvrant ſon cabinet à tous les arts, & ſa maiſon aux ſeuls hommes de bonne compagnie ! Combien de particuliers dans Paris pourraient lui reſſembler dans l'uſage de leur fortune ? Mais le goût leur manque, ils jouïſſent inſipidement, ils ne ſavent qu'être riches.

Devant le Dieu eſt un grand autel, où les muſes viennent préſenter tour à tour des livres, des deſſeins, & des ornemens de toute eſpèce : on y voyait tous les opera de Lully, & pluſieurs opera de Deſtouches & de Campra. Le Dieu eût déſiré quelquefois, dans Deſtouches, une muſique plus forte ; ſouvent, dans Campra, un récitatif mieux déclamé ; & de tems en tems, dans Lully, quelques airs moins froids. Tantôt les muſes, tantôt les Peliſſiers & les le Mores chantent ces opera charmans. Le temple réſonne de leurs voix touchantes : tout ce qui eſt dans ces beaux lieux applaudit par un léger murmure, plus flatteur que ne le feraient les acclamations emportées du peuple. Les mauvais auteurs & leurs amis prêtent l'oreille autour du Temple, entendent à peine quelques ſons & ſiflent pour ſe venger.

Le deſſein de Verſailles ſe trouve à la vérité ſur l'autel : mais il eſt accompagné d'un arrêt du Dieu qui ordonne qu'on abatte au moins tout le côté de la cour, afin qu'on n'ait point à la fois en France un chef-d'œuvre de mauvais goût & de magnificence. Par le même arrêt, le Dieu ordonne que les grands morceaux d'architecture très-déplacés & très-cachés dans les

les bosquets de Verſailles, ſoient tranſportés à Paris, pour orner des édifices publics.

Une des choſes que le Dieu aime davantage, c'eſt un recueil d'eſtampes d'après les plus grands maîtres; entrepriſe utile au genre humain, qui multiplie à peu de frais le mérite des meilleurs peintres, qui fait revivre à jamais dans tous les cabinets de l'Europe, des beautés qui périraient ſans le ſecours de la gravure, & qui peut faire connaître toutes les écoles, à un homme qui n'aura jamais vû de tableaux.

Crozat préſide à ce deſſein:
Il conduit le docte burin
De la gravure ſcrupuleuſe,
Qui, d'une main laborieuſe,
Immortaliſe ſur l'airain,
Du Carache la ſource heureuſe,
Et la belle ame du Pouſſin.

Dans le tems que nous arrivames, le Dieu s'amuſait à faire élever en relief le modèle d'un palais parfait; il joignait l'architecture extérieure du château de Maiſons avec les dedans de l'hôtel de Laſſay, lequel par ſa ſituation, ſes proportions & ſes embelliſſemens, eſt digne du maître aimable qui l'occupe, & qui lui-même a conduit l'ouvrage.



Ce qui me charmait davantage dans cette demeure délicieuſe, c'était de voir avec quelle heureuſe

reuſe agilité l'eſprit ſe promène ſur différens plaiſirs, en parcourant de ſuite les arts, & careſſant tant de beautés diverſes.

On y paſſe facilement
De la muſique à la peinture;
De la phyſique au ſentiment,
Du tragique au ſimple agrément,
De la danſe à l'architecture.
Tel, Homère peignait ſes dieux,
Planant ſur la terre & ſur l'onde;
Et cent fois plus promt que nos yeux,
S'élançant du centre des cieux,
Juſqu'au bout de l'axe du monde.

Auſſi ſerais-je trop long, ſi je diſais tout ce que je vis dans ce temple. Grace au ſiécle de Louis XIV, une foule de grands hommes en tout genre qui avaient honoré ce beau ſiécle, s'étaient rangés avec mes deux guides autour du grand Colbert. Je n'ai exécuté, diſait ce miniſtre, que la moindre partie de ce que je méditais; j'aurais voulu que Louis XIV eût employé aux embelliſſemens néceſſaires de ſa capitale, les tréſors enſevelis dans Verſailles, & prodigués pour forçer la nature: ſi j'avais vécu plus long-tems, Paris aurait pû ſurpaſſer Rome en magnificence & en bon goût, comme il le ſurpaſſe en grandeur: ceux qui viendront après moi, feront ce que j'ai ſeulement imaginé; alors le royaume ſera rempli des monumens de tous les beaux arts: déjà les grands chemins qui conduiſent à la capitale ſont des promenades délicieuſes, ombragées de

de grands arbres, l'eſpace de pluſieurs milles, & ornées même de (*e*) fontaines & de ſtatues. Un jour vous n'aurez plus de temples gothiques; les ſalles (*f*) de vos ſpectacles ſeront dignes des ouvrages immortels qu'on y repréſente, de nouvelles places & des marchés publics conſtruits ſous des colonnades décorreront Paris comme l'ancienne Rome; les eaux ſeront diſtribuées dans toutes les maiſons comme à Londres; les inſcriptions de Santeuil ne ſeront plus la ſeule choſe que l'on admirera dans vos fontaines, la ſculpture étalera partout ſes beautés (*g*) durables; & annoncera aux étrangers la gloire de la nation, le bonheur du peuple, la ſageſſe & le goût de ſes

(*e*) Sur le chemin de Juviſi on a élevé deux fontaines, dont l'eau retombe dans de grands baſſins; des deux côtés du chemin ſont deux morceaux de ſculpture; l'un eſt de Couſtou, & eſt fort eſtimé: il eſt triſte que ſon ouvrage ne ſoit pas de marbre, mais ſeulement de pierre.

(*f*) Les ſalles de tous les ſpectacles de Paris ſont ſans magnificence, ſans goût. ſans commodités, ingrates pour la voix, incommodes pour les acteurs & pour les ſpectateurs: ce n'eſt qu'en France qu'on a l'impertinente coutume de faire tenir debout la plus grande partie de l'auditoire.

(*g*) C'était en effet le deſſein de ce grand homme: un de ſes projets était de faire une grande place de l'hôtel de Soiſſons: on aurait creuſé au milieu de la place un vaſte baſſin, qu'on aurait rempli des eaux qu'il devait faire venir par de nouveaux aqueducs: du milieu de ce baſſin, entouré d'une baluſtrade de marbre, devait s'élever un rocher, ſur lequel quatre fleuves de marbre auraient répandu l'eau qui eût retombé en nappe dans le baſſin, & qui de-là ſe ferait diſtribuée dans les maiſons des citoyens. Le marbre deſtiné à cet incomparable monument était acheté; mais ce deſſein fut oublié avec M. Colbert, qui mourut trop tôt pour la France.

ſes conducteurs : ainſi parlait ce grand miniſtre.

Qui n'aurait applaudi ? quel cœur Français n'eût été ému à de tels diſcours ? On finit par donner de juſtes éloges, & par ſouhaiter un ſuccès heureux aux grands deſſeins que le (b) magiſtrat de la ville de Paris a formés pour la décoration de cette capitale.

Enfin, après une converſation utile, dans laquelle on louait avec juſtice ce que nous avons, & dans laquelle on regrettait, avec non moins de juſtice, ce que nous n'avons pas, il falut ſe ſéparer. J'entendis le Dieu qui diſait à ſes deux amis, en les embraſſant :

Adieu, mes plus chers favoris,
Par qui ma gloire eſt établie.
Tant que vous ſerez dans Paris,
Je n'ai pas peur que l'on m'oublie :
Mais prêchez, je vous en ſuplie,
Certains prétendus beaux eſprits,
Qui du faux goût toujours épris,
Et toujours me faiſant inſulte,
Ont tout l'air d'avoir entrepris

De

(b) M. Turgot, préſident au parlement, prévôt des marchands, qui a déja embelli cette capitale, a fait marché avec des entrepreneurs pour agrandir le quai derrière le palais, le continuer juſqu'au pont de l'iſle, & joindre l'iſle au reſte de la ville par un beau pont de pierre : il n'y a point de citoyen dans Paris qui ne doive s'empreſſer à contribuer de tout ſon pouvoir à l'exécution de pareils deſſeins, qui ſervent à notre commodité, à nos plaiſirs & à notre gloire.

De traiter mes loix & mon culte,
Comme l'on traite leurs écrits.

Il les pria de faire ses complimens à un jeune prince qu'il aime tendrement, & s'échauffant à son nom avec un peu d'entousiasme, que ce Dieu ne dédaigne pas quelquefois, mais qu'il sait toujours modérer, il prononça ces vers avec vivacité :

Que toujours CLERMONT (*i*) s'illumine
Des vives clartés de ma loi;
Lui, sa sœur, les amours, & moi,
Nous sommes de même origine.
CONTI, sachez, à votre tour,
Que vous êtes né pour me plaire,
Aussi-bien qu'au Dieu de l'amour.
J'aimai jadis votre grand-père,
Il fut le charme de ma cour:
De ce héros suivez l'exemple,
Que vos beaux jours me soient soumis;
Croyez-moi, venez dans ce temple,
Où peu de princes sont admis.
Vous, noble jeunesse de France,
Secondez les chants des beaux-arts,
Tandis que les foudres de Mars

Se

(*i*) Mr. le comte de Clermont, prince du sang, a fondé, à l'âge de vingt ans, une académie des arts, composée de cent personnes, qui s'assemblent chez lui; & il donne une protection marquée aux gens de lettres. On ne saurait trop proposer un tel exemple aux jeunes princes.

Se reposent dans le silence:
Que, dans ces fortunés loisirs,
L'esprit & la délicatesse,
Nouveaux guides de la jeunesse,
Soient l'ame de tous vos plaisirs.
Je vois Thalie & Melpomène (*k*)
Vous suivre en secret quelquefois,
Et quitter Gaussin & du Fresne,
Pour venir entendre vos voix,
Et vous applaudir sur la scène.
Que des Muses à vos genoux,
Les lauriers à jamais fleurissent;
Que ces arbres s'enorgueillissent
De se voir cultivés par vous.
Transportez le Pinde à Cythère:
Brassac (*l*), chantez; gravez, Cailus (*m*);

Ne

(*k*) Il y a plus de vingt maisons dans Paris dans lesquelles on représente des tragédies & des comédies; on a fait même beaucoup de piéces nouvelles pour ces sociétés particulières. On ne saurait croire combien est utile cet amusement, qui demande beaucoup de soin & d'attention: il forme le goût de la jeunesse, il donne de la grace au corps & à l'esprit, il contribue au talent de la parole, il retire les jeunes gens de la débauche, en les accoutumant aux plaisirs purs de l'esprit.

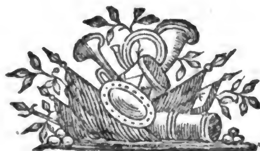
(*l*) M. le chevalier de Brassac, non-seulement a le talent très-rare de faire la musique d'un opéra, mais il a le courage de le faire jouer, & de donner cet exemple à la jeune noblesse Française: il y a déjà longtems que les Italiens, qui ont été nos maîtres en tout, ne rougissent pas de donner leurs ouvrages au public. Le marquis Maffëi vient de rétablir la gloire du théâtre Italien: le baron d'Astorga, & le prélat qui est aujourd'hui archevêque de Pise, ont fait plusieurs opéra fort estimés.

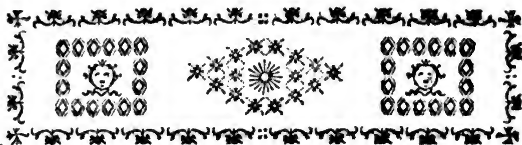
(*m*) M. le marquis de Cailus

Ne craignez point, jeune Surgère (*n*),
D'employer des ſoins aſſidus
Aux beaux vers que vous ſavez faire;
Et que tous les ſots confondus,
A la cour & ſur la frontière,
Déſormais ne prétendent plus
Qu'on déroge & qu'on dégénère,
En ſuivant Minerve & Phébus.

lus eſt célèbre par ſon goût pour les arts & par la faveur qu'il donne à tous les bons artiſtes; il grave lui-même, & met une expreſſion ſingulière dans ſes deſſeins. Les cabinets des curieux ſont pleins de ſes eſtampes. M. de Saint-Maurice, officier des gardes, grave auſſi & ſe ſert avec avantage du burin : il a fait une eſtampe d'après Le Nain, qui eſt un chef-d'œuvre.

(*n*) M. de la Rochefoucault, marquis de Surgère, a fait une comédie, intitulée: l'*Ecole du monde*. Cette piéce eſt, ſans contredit, bien écrite, & pleine de traits que le célèbre duc de la Rochefoucault, auteur des *Maximes*, aurait aprouvés.





LE POËME DE FONTENOY.

QUoi! du siécle passé le fameux satyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,
Ses défenseurs mourans, ses flots épouvantés,
Son Dieu même en fureur effrayé du passage,
Cédant à nos ayeux son onde & son rivage?
Et vous, quand votre roi, dans des plaines de sang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang;
Tandis que de Tournay foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, son digne fils, suit de si près ses pas;
Vous heureux par ses loix, & grands par sa vaillance,
Fran-

a) Le comte maréchal de Saxe, dangereusement malade, était porté dans une gondole d'osier, quand ses douleurs & sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval. Il dit au roi, qui l'embrassa, après le gain de la bataille, les

Français, vous garderiez un indigne ſilence!
Venez le contempler aux champs de Fontenoy.
O vous, gloire, vertu, déeſſes de mon roi,
Redoutable Bellone & Minerve chérie,
Paſſion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner LOUIS prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon eſprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image:
Vous m'avez tranſporté ſur ce ſanglant rivage;
J'y vois ces combattans que vous conduiſez tous.
C'eſt là ce fier Saxon *a*), qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui touchant à l'infernale rive,
Rapelle pour ſon roi ſon ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encor un jour, & de mourir vainqueur.
Conſervez, juſtes cieux, ſes hautes deſtinées;
Pour LOUIS & pour nous prolongez ſes années.
Déja de la tranchée *b*) Harcourt eſt accouru:
Tout poſte eſt aſſigné, tout danger eſt prévu.
Noailles *c*) pour ſon roi plein d'un amour fidelle,
Voit la France en ſon maître, & ne regarde qu'elle.
Ce ſang de tant de rois, ce ſang du grand Condé,
D'Eu *d*), par qui des Français le tonnerre eſt guidé,
Penthiévre *e*), dont le zèle avait dévancé l'âge,
Qui déja vers le Mein ſignala ſon courage,

Bavière

les mêmes choſes qu'on lui fait penſer ici.

b) Mr. le duc d'Harcourt avait inveſti Tournay.

c) Maréchal de France.

d) Grand-maître d'artillerie.

e) Il s'était ſignalé à la bataille de Dettingen.

Bavière avec de Pons, Bouﬄers & Luxembourg;
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour:
Chacun porte l'eſpoir aux guerriers qu'il commande:
Le fortuné Danoy *f*), Chabanes, Galerande;
Le vaillant Berenger, ce défenſeur du Rhin,
Colbert & du Chaila, tous nos héros enfin *g*),
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du ſilence,
Demandent ſeulement, que le péril commence.
Le jour frape déja de ſes rayons naiſſans
De vingt peuples unis les drapeaux menaçans.
Le Belge, qui, jadis fortuné ſous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos provinces:
Le Batave prudent, dans l'Inde reſpecté,
Puiſſant par ſon travail & par ſa liberté,
Qui, longtems opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant briſé ſon joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien conſtant, qui formé pour ſervir,
Sait ſouffrir & combattre, & ſurtout obéïr;
L'Autrichien rempli de ſa gloire paſſée,
De ſes derniers Céſars occupant ſa penſée;
Surtout, ce peuple altier, qui voit ſur tant de mers
Son commerce & ſa gloire embraſſer l'univers;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ſes mains la foudre & la balance.
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,

La

f) Mr. de Danoy fut retiré par ſa nourrice d'une foule de morts & de mourans ſur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'eſt un fait certain: cette femme vint avec un paſſeport, accompagnée d'un ſeigneur

La haine les anime, & l'espoir les séduit.
De l'empire Français l'indomtable génie
Brave, auprès de son roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux allarmés sortent de leur séjour;
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, & vont couler leurs ondes.
La fortune auprès d'eux d'un vol promt & léger,
Les lauriers dans les mains fend les plaines de l'air;
Elle observe LOUIS, & voit avec colère,
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fier d'attaquer LOUIS,
A déja disposé ses bataillons hardis:
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros, qui montés sur un char,
Combattaient en désordre, & marchaient au hazard:
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage;
Tels son rival & lui prudens avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus près.
L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort, & LOUIS est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne,

Que

gneur du régiment du roi, dans lequel était alors cet officier.

g) Les lieutenans-généraux chacun à leur division.

Que la terreur dévance, & la flamme environne;
Comme un nuage épais, qui ſur l'aîle des vents,
Porte l'éclair, la foudre, & la mort dans ſes flancs.
Les voilà ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, auſſi vaillans peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons! voici le tems de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées
Sur trois terrains divers engagent les armées;
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A ſon poſte attaché, joint l'art à la valeur.
La mort ſur les deux camps étend ſa main cruelle;
Tous ſes traits ſont lancés, le ſang coule autour d'elle.
Chefs, officiers, ſoldats, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris en demandant vengeance.

Grammont, que ſignalait ſa noble impatience,
Grammont dans l'Elyſée emporte la douleur
D'ignorer en mourant, ſi ſon maître eſt vainqueur.
De quoi lui ſerviront ces grands titres de *h*) gloire,
Ce ſceptre des guerriers, honneur de ſa mémoire?
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?

Tu

h) Il allait être maréchal de France.

i) Dix-neuf officiers du régiment du Haynaut ont été tués ou bleſſés. Son frère, le prince de Beauveau, ſert en Italie.

k) Mr. de Longaunay, colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ſes bleſſures.

l) Officiers de l'état-major, meſſieurs de Puiſegur, de Mezière, de St. Sauveur, de St. George.

m) Le duc d'Avray, colonel

Tu meurs, jeune *i*) Craon! Que le ciel moins févère
Veille fur les deftins de ton généreux frère!
Hélas! cher Longaunay *k*), quelle main, quel fecours
Peut arrêter ton fang, & ranimer tes jours?
Ces miniftres de Mars, *l*) qui d'un vol fi rapide
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont, du plomb qui les fuit, dans leur courfe arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités,
Des oifeaux tout fanglans palpitans fur la terre.
Le fer atteint *m*) d'Avray. Le jeune d'Aubeterre
Voit de fa légion tous les chefs indomtés,
Sous le glaive & le feu mourans à fes côtés.
Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! dieu de fang, dieu cruel,
La race de Colbert *n*), ce miniftre immortel,
Echape en ce carnage à ta main fanguinaire.
Guerchi *o*) n'eft point frapé, la vertu peut te plaire;
Mais vous, brave *p*) Daché, quel fera votre fort?
Le ciel fauve, à fon gré, donne & fufpend la mort.
Infortuné Lutteaux! tout chargé de bleffures,
L'art qui veille à ta vie, ajoute à tes tortures;

Tu

nel du régiment de la Couronne.

n) Mr. de Croiffy avec fes deux enfans, & fon neveu Mr. Dupleffis-Chatillon bleffé légérement.

o) Tous les officiers de fon régiment royal des Vaiffeaux, hors de combat, lui feul ne fut point bleffé.

p) Mr. Daché (on l'écrit Dapcher) lieutenant-général. Mr. de Lutteaux, lieutenant-général, mort dans les opérations du traitement de fes bleffures.

Tu meurs dans les tourmens ; nos cris mal entendus
Te demandent au Ciel, & déja tu n'ès plus.
O combien de vertus que la tombe dévore !
Combien de jours brillans éclipfés à l'aurore !
Que nos lauriers fanglans doivent coûter de pleurs !
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs ;
Ils meurent, & nos jours font heureux & tranquilles ;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours fereins, ces jours que nous devons
Au fang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieufes ;
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueufes ;
Vous *q*) qui lanciez la foudre, & qu'ont frapé fes coups,
Revivez dans nos chants, quand vous mourez pour nous.
Et quel ferait, grand Dieu ! le citoyen barbare,
Prodigue de cenfure, & de louange avare,
Qui peu touché des morts, & jaloux des vivans,
Leur pourrait envier mes pleurs & mon encens ?
Ah ! s'il eft parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Infenfible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats ; LOUIS eft en danger.
Le feu, qui fe déploye, & qui, dans fon paffage,
S'anime en dévorant l'aliment de fa rage,

Les

q) Mr. Du Brocard, maréchal de camp, commandant l'artillerie.

r) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & monfeigneur le Dauphin ; & un domeftique de Mr. le comte d'Argenfon fut atteint d'une balle de fufil derrière eux.

s) Les gardes, les gendarmes, les chevaux - légers, les mouf-

Les torrens débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance;
Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,
A travers les mourans s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pû l'arrêter; Mars pour lui se déclare.
Le roi voit le malheur, le brave & le répare.
Son fils, son seul espoir... Ah! cher prince, arrêtez;
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
Conservez cette vie au monde nécessaire.
LOUIS craint pour son fils *r*), le fils craint pour son père;
Nos guerriers tout sanglans frémissent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Vous *s*) qui gardez mon roi, vous qui vengez la France,
Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
LOUIS, son fils, l'état, l'Europe est en vos mains.
Maison du roi, marchez, assûrez la victoire;
Soubise & Pecquigny *t*) vous mènent à la gloire.
Paraissez, vieux soldats, *u*) dont les bras éprouvés

Lan-

mousquetaires sous Mr. de Montesson, lieutenant-général. Deux bataillons des gardes Françaises & Suisses, &c.

t) Mr. le prince de Soubise prit sur lui de seconder Mr. le comte de la Marche, dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des gendarmes, comme Mr. de Pecquigny à la tête des chevaux-légers: ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

u) Carabiniers, corps institué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le roi les a nommés dans sa lettre.

Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées :
Partez, flèches de feu, grenades x) enflammées,
Phalanges de LOUIS, écrasez sous vos coups
Ces combattans si fiers & si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & sage,
Favori de l'amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu y) vous appelle, il n'est plus de hazards;
Il vous appelle : il voit d'un œil prudent & ferme,
Des succès ennemis & la cause & le terme;
Il vole, & sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place, où vous serez vainqueurs.
D'un rempart de gazon, faible & promte barrière,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,
La Marck z), la Vauguion a), Choiseuil d'un même effort,
Arrêtent une armée, & repoussent la mort.
D'Argenson qu'enflammaient les regards de son père,
La gloire de l'état, à tous les siens si chère,
Le danger de son roi, le sang de ses ayeux,

Assail-

x) Grenadiers à cheval commandés par Mr. le chevalier de Grille ; ils marchent à la tête de la maison du roi.

y) Un ministre d'état, qui n'a point quitté le roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots : *C'est Mr. de Richelieu qui a donné ce conseil, & qui l'a exécuté.*

z) Mr. le comte de la Marck, au poste d'Antoin.

a) Messieurs de la Vauguion, Choiseuil-Meuse, &c. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. Mr. de Crequi n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

b) Quatre escadrons de la gendarmerie arrivaient après sept heures de marche, & attaquèrent.

Affaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette maffe de feu, qui femble impénétrable :
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable ;
Ainfi qu'aux premiers tems, par leurs coups redoublés,
Les beliers enfonçaient les remparts ébranlés.

Co brillant efcadron *b*), fameux par cent batailles,
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marfailles,
Arrive, voit, combat, & foutient fon grand nom.
Tu fuis du Chaftellet, jeune Caftelmoron, *c*)
Toi, qui touches encor à l'âge de l'enfance,
Toi, qui d'un faible bras, qu'affermit ta vaillance,
Reprens ces étendarts déchirés & fanglans,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans fes rangs.
C'eft dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd fon fang, & l'amour en foupire.
Anglais, fur Du Guefclin deux fois tombent vos coups;
Frémiffez à ce nom fi funefte pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renverfé, relevé, s'eft ouvert un paffage ?
Biron *d*), tels on voyait dans les plaines d'Ivry,
Tes immortels ayeux fuivre le grand Henry.

Tel

c) Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendart dans la colonne Anglaife ; Mr. de Caftelmoron, âgé de 15 ans, lui cinquiéme, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. Mr. de Bellet commandait ces efcadrons de la gendarmerie ; il y eut un cheval tué fous lui, auffi-bien que Mr. de Chimènes, en réformant une brigade.

d) Mr le duc de Biron eut le commandement de l'infanterie, quand Mr. de Lutteaux fut hors de combat ; il chargea fucceffivement à la tête de prefque toutes les brigades.

Tel était ce Grillon, chargé d'honneurs suprêmes;
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Créquis si vantés renaissans dans leurs fils *e*);
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre *f*) Saxon la terreur de la terre,
Quand la justice & Mars, sous un autre LOUIS,
Frapaient l'aigle d'Autriche, & relevaient les Lis.
  Comment ces courtisans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomtables?
Quel assemblage heureux de graces, de valeur!
Boufflers, Meuze, d'Ayen, Duras bouillans d'ardeur;
A la voix de LOUIS, courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands quand leur maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront, leur père est avec eux.
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouït ses yeux:
Il marche, il est semblable à ce maître des dieux,
Qui frapant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes;
Il marche & sous ses coups la terre au loin mugit;

L'Es-

e) Mr. de Luxembourg, Mr. de Loigni, & Mr. de Tingri.

f) Le duc de Saxe-Weimar, sous qui le vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. Mr. de Turenne est arrière-neveu de ce grand homme.

g) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, & non sur les officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit, que lorsque la co-

L'Escaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obscurcit.
Sur un nuage épais que des antres de l'ourse
Les vents affreux du Nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :
Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous ;
Courage, rassemblez vos légions altières ;
Bataves, revenez, défendez vos barrières ;
Anglais, vous que la paix semblait seule allarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer ;
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance ?
Mais ils parlent en vain ; lorsque LOUIS s'avance,
Leur génie est domté, l'Anglais est abattu,
Et la férocité *g*) le cède à la vertu.
Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses rois trahis, sa patrie & ses temples.
Peuple sage & fidèle, heureux Helvétiens *h*),
Nos antiques amis, & nos concitoyens,
Votre marche assûrée, égale, inébranlable,
Des ardens Neustriens *i*) suit la fougue indomtable ;
Ce Danois *k*), ce héros, qui des frimats du Nord,
Par le dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les Français, qu'il est venu défendre.
Mille cris redoublés près de lui font entendre :

Ren-

colonne Anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de ce corps criaient, *no quarter*, *no quarter*, point de quartier.

h) Les régimens de Diesbach, de Betens, & de Courten, &c. avec des bataillons des gardes Suisses.

i) Le régiment de Normandie qui revenait à la charge sur la colonne Anglaise, tandis que la maison du Roi, la gendarmerie, les carabiniers, &c. fondaient sur elle.

k) Mr. de Lowendahl.

Rendez-vous, ou mourez, tombez ſous notre effort :
C'en eſt fait, & l'Anglais craint LOUIS & la mort.
Allez, brave d'Eſtrée *l*), achevez cet ouvrage,
Enchainez ces vaincus échapés au carnage :
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui ;
Ils ſeront fiers encor, ils n'ont cédé *m*) qu'à lui.
Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide *n*),
Qui ſemblable au dragon, qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours promt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le ſpectacle effrayant.
C'eſt ainſi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés des chaſſeurs intrépides ;
Les courſiers écumans franchiſſent les guérets ;
On gravit ſur les monts, on borde les forêts ;
Les piéges ſont dreſſés, on attend, on s'élance ;
Le javelot fend l'air, & le plomb le dévance.
Les léopards ſanglans, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſemens font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,

Sur

l) Mr. le comte d'Eſtrée à la tête de ſa diviſion, & Mr. de Brionne à la tête de ſon régiment, avaient enfoncé les grenadiers Anglais le ſabre à la main.

m) Depuis St. Louis aucun roi de France n'avait battu les Anglais en perſonne en bataille rangée.

n) On envoya quelques dragons à la pourſuite : Ce corps était commandé par Mr. le duc de Chevreuſe, qui s'était diſtingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois bleſſures. L'opinion la plus vraiſemblable ſur l'origine du mot *Dragon*, eſt qu'ils portèrent un dragon dans leurs etendarts ſous le maréchal de Briſſac, qui inſtitua ce corps dans les guerres du Piémont.

Sur des morts entaſſés c'eſt marcher trop longtems.
Noailles *o*), ramenez vos ſoldats triomphans.
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes
Trainer dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière & l'aſyle,
Ces premiers *p*) fondemens de l'empire des lis.
Puiſſent-ils par vos mains être enfin raffermis!
Déja Tournay ſe rend, déja Gand s'épouvante:
Charles-Quint s'en émeut, ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs, & fuit de ce ſéjour,
Où pour vaincre autrefois le ciel le mit au jour.
Il fuit: mais quel objet pour cette ombre allarmée!
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre armée;
L'Anglais, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de LOUIS laiſſant ſes étendarts;
Le Belge en vain caché dans ſes villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,
Et ſon char de victoire, en ces vaſtes remparts *q*),
Ecraſant le berceau du plus grand des Céſars. *r*)

Fran-

o) Le comte de Noailles attaqua de ſon côté la colonne d'infanterie Anglaiſe avec une brigade de cavalerie, qui prit enſuite des canons.

p) Tournay, principale ville des Français ſous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

q) La ville de Gand ſoumiſe à Sa Majeſté le 11. Juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par Mr. du Chaila, à la tête des brigades de Crillon & de Normandie, le régiment de Graſſin, &c.

r) Des Céſars modernes.

Français! heureux guerriers, vainqueurs doux & terribles;
Revenez, suspendez dans nos temples paisibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendarts sanglans.
Que vos chants de victoire animent tous nos chants.
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent;
Vos mères, vos enfans, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner dans l'excès d'une ardente allégresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
Accourez, recevez à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.



PRE-

PRÉFACE
DU POËME
SUR LE DESASTRE DE LISBONNE.

SI jamais la queſtion du mal phyſique a mérité l'attention de tous les hommes, c'eſt dans ces événemens funeſtes qui nous rapellent à la contemplation de notre faible nature, comme les peſtes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille perſonnes à la Chine en 1699., celui de Lima & de Callao, & en dernier lieu celui du Portugal & du royaume de Fez. L'axiome, *Tout eſt bien*, paraît un peu étrange à ceux qui ſont les témoins de ces déſaſtres. Tout eſt arrangé, tout eſt ordonné, ſans doute, par la Providence; mais il n'eſt que trop ſenſible, que tout depuis longtems n'eſt pas arrangé pour notre bien-être préſent.

Lorſque l'illuſtre Pope donna ſon *Eſſai ſur l'homme*, & qu'il dévelopa dans ſes vers immortels les ſyſtêmes de Leibnitz, du lord Shaftersburi, & du lord Bolingbrooke, une foule de théologiens de toutes les communions attaqua ce ſyſtême. On ſe révoltait contre cet axiome nouveau, que *Tout eſt bien*, que *l'hom-*

me jouït de la ſeule meſure du bonheur dont ſon être ſoit ſuſceptible, &c. . . Il y a toujours un ſens dans lequel on peut condamner un écrit, & un ſens dans lequel on peut l'approuver. Il ſerait bien plus raiſonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, & de n'y point chercher un ſens odieux. Mais c'eſt une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, & de vouloir décrier tout ce qui a eu du ſuccès.

On crut donc voir dans cette propoſition, *Tout eſt bien*, le renverſement du fondement des idées reçues. Si *Tout eſt bien*, diſait-on, il eſt donc faux que la nature humaine ſoit déchue. Si l'ordre général exige que tout ſoit comme il eſt, la nature humaine n'a donc pas été corrompuë; elle n'a donc pas eu beſoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il eſt, eſt le meilleur des mondes poſſibles, on ne peut donc pas eſpérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous ſommes accablés ſont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal phyſique & du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes, & contribuë à l'ordre du monde; ſi les malheurs de tous les particuliers ne ſont que la ſuite de cet ordre général & néceſſaire; nous ne ſommes donc que des roues qui ſervent à faire jouer la grande machine; nous ne ſommes pas plus précieux aux yeux de DIEU que les animaux qui nous dévorent.

Voilà les concluſions qu'on tirait du poëme de

de Mr. Pope; & ces conclusions mêmes augmentaient encor la célébrité & le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect. Il falait considérer le respect pour la Divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres suprêmes, la saine morale, la tolérance, qui sont l'ame de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait; & l'ouvrage ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire, a triomphé d'autant plus des critiques, qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes, d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réussit, on lui impute des erreurs. Qu'arrive-t-il? Les hommes révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La censure élève des fantômes pour les combattre, & les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les critiques ont dit; *Leibnitz*, *Pope*, *enseignent le Fatalisme*: & les partisans de Leibnitz & de Pope ont dit; *Si Leibnitz & Pope enseignent le fatalisme, ils ont donc raison; & c'est à cette fatalité invincible qu'il faut croire.*

Pope avait dit, *Tout est bien*, en un sens qui était très recevable; & ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.

L'auteur du poëme sur le désastre de Lisbonne ne combat point l'illustre Pope, qu'il a toujours admiré & aimé; il pense comme lui sur presque tous les points; mais pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus

qu'on peut faire du nouvel axiome, *Tout eſt bien.* Il adopte cette ancienne & triſte vérité reconnue de tous les hommes, qu'*il y a du mal ſur la terre*; il avoue que le mot *Tout eſt bien* pris dans un ſens abſolu, & ſans l'eſpérance d'un avenir, n'eſt qu'une inſulte aux douleurs de notre vie.

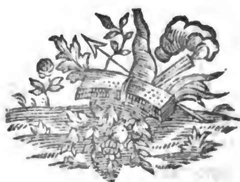
Si lorſque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, & tant d'autres villes furent englouties avec un ſi grand nombre de leurs habitans au mois de Novembres 1755, des philoſophes avaient crié aux malheureux qui échapaient à peine des ruines, *Tout eſt bien; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes, les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maiſons, les bêtes ſe nourriront des cadavres enterrés dans lés débris, c'eſt l'effet néceſſaire des cauſes néceſſaires; votre mal particulier n'eſt rien, vous contribuez au bien général*: un tel diſcours certainement eût été auſſi cruel que le tremblement de terre a été funeſte: & voilà ce que dit l'auteur du poëme ſur le déſaſtre de Lisbonne.

Il avouë donc, avec toute la terre, qu'il y a du mal ſur la terre, ainſi que du bien; il avoue qu'aucun philoſophe n'a pû jamais expliquer l'origine du mal moral, & du mal phyſique: il avoué que Bayle, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'aprendre à douter, & qu'il ſe combat lui-même: il avoue qu'il y a autant de faibleſſes dans les lumières de l'homme que de miſeres dans ſa vie. Il expoſe tous les ſyſtèmes en peu de mots. Il dit que la révélation ſeule peut dénouer ce grand nœud que

tous

tous les philoſophes ont embrouillé ; il dit que l'eſpérance d'un dévelopement de notre être dans un nouvel ordre de choſes, peut ſeule conſoler des malheurs préſens, & que la bonté de la Providence eſt le ſeul aſyle auquel l'homme puiſſe recourir dans les ténèbres de ſa raiſon, & dans les calamités de ſa nature faible & mortelle.

P. S. Il eſt toujours malheureuſement néceſſaire d'avertir qu'il faut diſtinguer les objections que ſe fait un auteur, de ſes réponſes aux objections, & ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.



NOTE particulière ſur ce paſſage de cette Préface :

Lorſque l'illuſtre Pope *dévelopa dans ſes vers immortels les ſyſtêmes du Lord Shaftersburi & du Lord Bolingbrooke, &c.*

pag. 403, ligne 20.

C'eſt peut-être la première fois qu'on a dit que le ſyſtème de Pope était celui du Lord Shaftersburi ; c'eſt pourtant une vérité inconteſtable. Toute la partie phyſique eſt preſque mot-à-mot dans la première partie du chapitre intitulé, *Les Moraliſtes*, ſection 3. MUCH IS ALLEG'D IN ANSWER TO SHOW &c. *On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature. Comment eſt-elle ſortie ſi impuiſſante & ſi défectueuſe des mains d'un être parfait ?* Mais je nie *qu'elle ſoit défectueuſe..... Sa beauté réſulte des contrariétés, & la concorde univerſelle nait d'un combat perpétuel..... il faut que chaque être ſoit immolé à d'autres ; les végétaux aux animaux, les animaux à la terre.... & les loix du pouvoir central & de la végétation, qui donnent aux corps céleſtes leur poids & leur mouvement, ne ſeront point dérangés pour l'amour d'un chetif & faible animal, qui tout protégé qu'il eſt par ces mêmes loix ſera bientôt par elles réduit en pouſſière.*

Cela

O Cela est admirablement dit : & cela n'empêche pas que l'illustre docteur Clarke, dans son traité de l'existence de Dieu, ne dise que le *genre humain se trouve dans un état où l'ordre naturel des choses de ce monde est manifestement renversé.* Page 10. Tom. II. 2. édition, traduction de Mr. Ricotier : cela n'empêche pas que l'homme ne puisse dire ; Je dois être aussi cher à mon maître, moi être pensant & sentant, que les planètes qui probablement ne sentent point : cela n'empêche pas que les choses de ce monde ne puissent être autrement, puisqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, & qu'il sera rétabli : cela n'empêche pas que le mal physique & le mal moral ne soient une chose incompréhensible à l'esprit humain : cela n'empêche pas qu'on ne puisse révoquer en doute le *Tout est bien*, en respectant Shaftersburi & Pope, dont le système a d'abord été attaqué comme suspect d'athéïsme, & est aujourd'hui canonisé.

La partie morale de l'*Essai sur l'homme* de Pope, est aussi toute entière dans Shaftersburi, à l'article de la recherche sur la vertu, au second volume des *Caractéristics.* C'est là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. Aimer le bien public & le nôtre est non seulement possible, mais inséparable : *To be well affected towards the publick interest and ones own, is not only consistent, but inseparable.* C'est là ce qu'il prouve dans tout ce livre, & c'est la base de toute la partie morale de l'*Essai* de Pope *sur l'homme.* C'est par là qu'il finit.

That

That reason passion answer one great aim,
That true self love and social be the same.

La raison & les passions répondent au grand but de Dieu. Le véritable amour propre & l'amour social sont le même.

Une si belle morale, bien mieux dévelopée encor dans Pope que dans Shaftersburi, a toujours charmé l'auteur des poëmes sur Lisbonne & sur la loi naturelle: voilà pourquoi il a dit,

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré,
Et l'homme avec lui seul aprend à se connaître.

Le lord Shaftersburi prouve encor que la perfection de la vertu est dûe nécessairement à la croyance d'un Dieu. *And thus perfection of virtue must be owing to the belief of a God.*

C'est aparemment sur ces paroles que quelques personnes ont traité Shaftersburi d'athée. S'ils avaient bien lû son livre, ils n'auraient pas fait cet infame reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre, d'un philosophe élevé par le sage Locke.

C'est ainsi que le père Hardouin traita d'athées Pascal, Mallebranche & Arnauld. C'est ainsi que le docteur Lange traita d'athée le respectable Wolf, pour avoir loué la morale des Chinois: & Wolf s'étant apuyé du témoignage des jésuites missionnaires à la Chine, le docteur répondit, *Ne sait-on pas que les jésuites sont des athées?* Ceux qui gémirent sur l'avanture des diables

diables de Loudun, ſi humiliante pour la raiſon humaine, ceux qui trouvèrent mauvais qu'un recollet, en conduiſant Urbain Grandier au ſupplice, le frapât au viſage avec un crucifix de fer, furent apellés athées par les recollets. Les convulſionnaires ont imprimé, que ceux qui ſe moquaient des convulſions étaient des athées : & les Moliniſtes ont cent fois batizé de ce nom les Janſéniſtes.

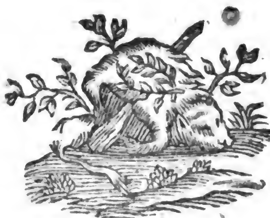
Lorſqu'un homme connu écrivit le premier en France il y a vingt ans ſur l'inoculation de la petite vérole, un auteur inconnu écrivit, *Il n'y a qu'un athée imbu des folies Anglaiſes qui puiſſe propoſer à notre nation de faire un mal certain, pour un bien incertain.*

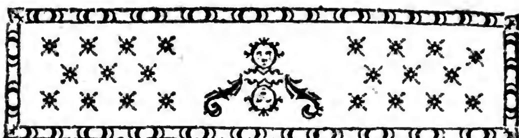
L'auteur des nouvelles eccléſiaſtiques qui écrit tranquillement depuis ſi longtems contre les puiſſances, contre les loix, & contre la raiſon, a employé une feuille à prouver que Mr. de Monteſquieu était athée, & une autre feuille à prouver qu'il était déiſte.

St. Sorlin des Marets, connu en ſon tems par le poëme de *Clovis*, & par ſon fanatiſme, voyant paſſer un jour dans la galerie du Louvre La Mothe le Vayer, conſeiller d'état & précepteur de Monſieur ; *Voilà*, dit-il, *un homme qui n'a point de religion* : La Mothe le Vayer, ſe retourna vers lui, & daigna lui dire, *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne ſuis point de ta religion.*

En général, cette ridicule & abominable démence d'accuſer d'athéiſme à tort & à travers tous

tous ceux qui ne penſent pas comme nous, eſt ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverſe.





POËME

SUR LE

DESASTRE DE LISBONNE,

OU EXAMEN DE CET AXIOME,

TOUT EST BIEN.

O Malheureux mortels ! ô terre déplorable !
O de tous les fléaux aſſemblage effroyable !
D'inutiles douleurs éternel entretien !
Philoſophes trompés, qui criez, *Tout eſt bien*,
Accourez : contemplez ces ruïnes affreuſes,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuſes,
Ces femmes, ces enfans, l'un ſur l'autre entaſſés,
Sous ces marbres rompus ces membres diſperſés;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui ſanglans, déchirés, & palpitans encore,
Enterrés ſous leurs toits terminent ſans ſecours,
Dans l'horreur des tourmens, leurs lamentables jours.
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au ſpectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous, c'eſt l'effet des éternelles loix,

Qui

Qui d'un Dieu libre & bon nécessitent le choix ?
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes,
Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfans,
Sur le sein maternel écrasés & sanglans ?
Lisbonne qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londre, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne est abimé, & l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourans contemplant les naufrages ;
Vous recherchez en paix les causes des orages ;
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups ;
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.

Croyez-moi, quand la terre entr'ouvre ses abîmes ;
Ma plainte est innocente, & mes cris légitimes.
Partout environnés des cruautés du sort,
Des fureurs des méchans, des piéges de la mort ;
De tous les élémens éprouvans les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage,
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage,
Demandez aux mourans, dans ce séjour d'effroi,
Si c'est l'orgueil qui crie, *O ciel, secourez-moi,*
O ciel, ayez pitié de l'humaine misère.

Tout est bien, dites-vous, & tout est *nécessaire*.
Quoi ? l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ?
Etes-vous assurés que la cause éternelle,

Qui

Qui fait tout, qui fait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jetter dans ces triftes climats,
Sans former des volcans allumés fous nos pas ?
Borneriez-vous ainfi la fuprême puiffance ?
Lui défendriez-vous d'exercer fa clémence ?
L'éternel artifan n'a-t-il pas dans fes mains
Des moyens infinis tout prêts pour fes deffeins ?
Je défire humblement, fans offenfer mon maître,
Que ce gouffre enflammé de fouphre & de falpêtre
Eût allumé fes feux dans le fond des déferts.
Je refpecte mon Dieu, mais j'aime l'univers :
Quand l'homme ofe gémir d'un fléau fi terrible,
Il n'eft point orgueilleux, hélas! il eft fenfible.

Les triftes habitans de ces bords défolés,
Dans l'horreur des tourmens feraient-ils confolés,
Si quelqu'un leur difait ; *Tombez, mourez tranquiles,*
Pour le bonheur du monde on détruit vos afyles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embrafés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrafés ;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux font un bien dans les loix générales ;
Dieu vous voit du même œil que les vils vermiffeaux,
Dont vous ferez la proye au fond de vos tombeaux ?
A des infortunés quel horrible langage !
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.

Non, ne préfentez plus à mon cœur agité
Ces immuables loix de la néceffité,
Cette chaîne des corps, des efprits, & des mondes.
O rêves de favans ! ô chimères profondes !

Dieu

Dieu tient en main la chaine, & n'eſt point enchainé; a)
Par ſon choix bienfaiſant tout eſt déterminé:
Il eſt libre, il eſt juſte, il n'eſt point implacable.
Pourquoi donc ſouffrons-nous ſous un maître équitable? †
Voilà le nœud fatal qu'il falait délier.
Guérirez-vous nos maux en oſant les nier?
Tous les peuples tremblans ſous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle loi qui meut les élémens,
Fait tomber les rochers ſous les efforts des vents;
Si les chênes touffus par la foudre s'embraſent,
Ils ne reſſentent point les coups qui les écraſent.
Mais je vis, mais je ſens, mais mon cœur opprimé
Demande des ſecours au Dieu qui l'a formé.
Enfant du tout-puiſſant, mais nés dans la miſère,
Nous étendons les mains vers notre commun pére.
Le vaſe, on le ſait bien, ne dit point au potier,
Pourquoi ſuis-je ſi vil, ſi faible, ſi groſſier?
Il n'a point la parole, il n'a point la penſée;
Cette urne en ſe formant, qui tombe fracaſſée,
De la main du potier ne reçut point un cœur,
Qui déſirât les biens, & ſentît ſon malheur.
Ce malheur, dites-vous, eſt le bien d'un autre être.
De mon corps tout ſanglant mille inſectes vont naître:
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai ſoufferts,
Le beau ſoulagement d'être mangé des vers!
Triſtes calculateurs des miſères humaines,
Ne me conſolez point; vous aigriſſez mes peines:

Et

a) Voyez les notes à la fin du poëme.
† *Sub Deo juſto nemo miſer niſi mereatur.* St. Auguſtin.

Et je ne vois en vous que l'effort impuiſſant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.
Je ne ſuis du grand *Tout* qu'une faible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres ſentans nés ſous la même loi,
Vivent dans la douleur, & meurent comme moi.
Le vautour acharné ſur ſa timide proie,
De ſes membres ſanglans ſe repait avec joie :
Tout ſemble bien pour lui, mais bientôt à ſon tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière ;
Et l'homme aux champs de Mars couché ſur la pouſſière,
Sanglant, percé de coups, ſur un tas de mourans,
Sert d'aliment affreux aux oiſeaux dévorans.
Ainſi du monde entier tous les membres gémiſſent ;
Nés tous pour les tourmens, l'un par l'autre ils périſſent ;
Et vous compoſerez, dans ce cahos fatal,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur ! ô mortel, & faible, & miſérable !
Vous criez, *Tout eſt bien*, d'une voix lamentable.
L'univers vous dément, & votre propre cœur
Cent fois de votre eſprit a réfuté l'erreur.
Elémens, animaux, humains, tout eſt en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* eſt ſur la terre :
Son principe ſecret ne nous eſt point connu.
De l'auteur de tout bien le mal eſt-il venu ?
Eſt-ce le noir Tiphon *, le barbare Arimane †,
Dont

* Principe du mal chez les Egyptiens.

† Principe du mal chez les Perſes.

Dont la loi tyrannique à fouffrir nous condamne ?
Mon efprit n'admet point ces monftres odieux,
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua fes biens à fes enfans qu'il aime,
Et qui verfa fur eux les maux à pleines mains ?
Quel œil peut pénétrer dans fes profonds deffeins ?
De l'Etre tout-parfait le mal ne pouvait naître :
Il ne vient point d'autrui *, puifque Dieu feul eft maître.
Il exifte pourtant. O triftes vérités !
O mélange étonnant de contrariétés !
Un Dieu vint confoler notre race affligée ;
Il vifita la terre, & ne l'a point changée † ;
Un fophifte arrogant nous dit qu'il ne l'a pû ;
Il le pouvait, dit l'autre, & ne l'a point voulu ;
Il le voudra fans doute. Et tandis qu'on raifonne,
Des foudres fouterrains engloutiffent Lisbonne,
Et de trente cités difperfent les débris,
Des bords fanglans du Tage à la mer de Cadis.

Ou l'homme eft né coupable, & Dieu punit fa race,
Ou ce maître abfolu de l'être & de l'efpace,
Sans courroux, fans pitié, tranquille, indifférent,
De fes premiers décrets fuit l'éternel torrent :
Ou la matière informe à fon maître rebelle,
Porte en foi des défauts *néceffaires* comme elle ;
Ou bien Dieu nous éprouve ; & ce féjour mortel ‡

N'eft

* C'eft-à-dire, d'un autre principe.

† Un philofophe Anglais a prétendu que le monde phyfique avait dû être changé au premier avénement, comme le monde moral.

‡ Voilà avec l'opinion des

N'eſt qu'un paſſage étroit vers un monde éternel.
Nous eſſuyons ici des douleurs paſſagères.
Le trépas eſt un bien qui finit nos miſères.
Mais quand nous ſortirons de ce paſſage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir ſans doute.
Il n'eſt rien qu'on connaiſſe, & rien qu'on ne redoute.
La nature eſt muette, on l'interroge en vain.
On a beſoin d'un Dieu, qui parle au genre humain.
Il n'apartient qu'à lui d'expliquer ſon ouvrage,
De conſoler le faible, & d'éclairer le ſage.
L'homme au doute, à l'erreur, abandonné ſans lui,
Cherche en vain des roſeaux qui lui ſervent d'apui.
Leibnitz ne m'aprend point, par quels nœuds inviſibles
Dans le mieux ordonné des univers poſſibles,
Un déſordre éternel, un cahos de malheurs,
Mêle à nos vains plaiſirs de réelles douleurs;
Ni pourquoi l'innocent, ainſi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable;
Je ne conçois pas plus comment tout ſerait *bien*:
Je ſuis comme un docteur, hélas, je ne ſais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des aîles,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!
Il rampe, il ſouffre, il meurt; tout ce qui nait expire;

De

deux principes toutes les ſolutions qui ſe préſentent à l'eſprit humain dans cette grande difficulté; & la révélation ſeule peut enſeigner ce que l'eſprit humain ne ſaurait comprendre.

De la deſtruction la nature eſt l'empire.
Un faible composé de nerfs & d'oſſemens,
Ne peut être inſenſible au choc des élémens ;
Ce mêlange de ſang, de liqueurs, & de poudre,
Puiſqu'il fut aſſemblé, fut fait pour ſe diſſoudre ;
Et le ſentiment promt de ces nerfs délicats
Fut ſoumis aux douleurs miniſtres du trépas.
C'eſt là ce que m'aprend la voix de la nature.
J'abandonne Platon, je rejette Epicure.
Bayle en ſait plus qu'eux tous : je vais le conſulter :
La balance à la main, Bayle enſeigne à douter. *b*)
Aſſez ſage, aſſez grand, pour être ſans ſyſtême,
Il les a tous détruits, & ſe combat lui-même :
Semblable à cet aveugle en bute aux Philiſtins,
Qui tomba ſous les murs abattus par ſes mains.
Que peut donc de l'eſprit la plus vaſte étendue ?
Rien : le livre du ſort ſe ferme à notre vuë.
L'homme étranger à ſoi, de l'homme eſt ignoré.
Que ſuis-je ? où ſuis-je ? où vais-je ? & d'où ſuis-je tiré ? *c*)
Atomes tourmentés ſur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, & dont le ſort ſe joue,
Mais atomes penſans, atomes dont les yeux
Guidés par la penſée ont meſuré les cieux ;
Au ſein de l'infini nous élançons notre être ;
Sans pouvoir un moment nous voir & nous connaître.
Ce monde, ce théâtre ; & d'orgueil & d'erreur,
Eſt plein d'infortunés qui parlent de bonheur.

Tout

b) Voyez les notes à la fin du poëme.

c) Voyez les notes à la fin du poëme.

Tout ſe plaint, tout gémit en cherchant le bien-être,
Nul ne voudrait mourir ; nul ne voudrait renaître. *
Quelquefois dans nos jours conſacrés aux douleurs,
Par la main du plaiſir nous eſſuyons nos pleurs.
Mais le plaiſir s'envole, & paſſe comme une ombre.
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes ſont ſans nombre.
Le paſſé n'eſt pour nous qu'un triſte ſouvenir ;
Le préſent eſt affreux, s'il n'eſt point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui penſe.
Un jour tout ſera bien, voilà notre eſpérance ;
Tout eſt bien aujourd'hui ; voilà l'illuſion.
Les ſages me trompaient, & Dieu ſeul a raiſon.
Humble dans mes ſoupirs, ſoumis dans ma ſouffrance,
Je ne m'élève point contre la providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois,
Chanter des doux plaiſirs les ſéduiſantes loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : inſtruit par la vieilleſſe,
Des humains égarés partageant la faibleſſe,
Dans une épaiſſe nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne ſais que ſouffrir, & non pas murmurer.
Un calife autrefois à ſon heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière ;
Je t'apporte, ô ſeul roi, ſeul être illimité,
Tout ce que tu n'as point dans ton immenſité,
Les défauts, les regrets, les maux & l'ignorance.
Mais il pouvait encor ajouter l'*eſpérance. d*)

NOTES.

* On trouve difficilement une perſonne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, & repaſſer par les mêmes événemens.

d) Voyez les notes à la fin du poëme.

NOTES.

a DIEU *tient en main la chaîne, & n'est point enchaîné.*

La chaîne universelle n'est pas, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme & la brute, entre l'homme & les substances supérieures; il y a l'infini entre Dieu & toutes les substances. Les globes qui roulent autour de notre soleil n'ont rien de ces gradations insensibles, ni dans leur grosseur, ni dans leurs distances, ni dans leurs satellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les lunes de Jupiter sont moins grandes que Jupiter; il se trompe en cela; c'est une erreur pardonnable qui a pû échaper à son beau génie. Il n'y a point de mathématicien qui n'eût fait voir au Lord Bolingbrooke, & à Mr. Pope, que si Jupiter était plus petit que ses satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui; mais il n'y a point de mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du systême solaire.

Il n'est pas vrai que si on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister: & c'est ce que Mr. de Crouzas, savant géomètre, remarqua très bien dans son livre contre Mr. Pope. Il parait qu'il avait raison en ce point, quoique sur

ſur d'autres il ait été invinciblement refuté par Mrs. Warburton & Silhouëtte.

Cette chaine des événemens a été admiſe & très ingénieuſement défendue par le grand philoſophe Leibnitz ; elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événemens dépendent d'autres corps & d'autres événemens. Cela eſt vrai : mais tous les corps ne ſont pas néceſſaires à l'ordre & à la conſervation de l'univers ; & tous les événemens ne ſont pas eſſentiels à la ſérie des événemens. Une goute d'eau, un grain de ſable de plus ou de moins, ne peuvent rien changer à la conſtitution générale. La nature n'eſt aſſervie ni à aucune quantité préciſe, ni à aucune forme préciſe. Nulle planète ne ſe meut dans une courbe abſolument régulière ; nul être connu n'eſt d'une figure préciſément mathématique : nulle quantité préciſe n'eſt requiſe pour nulle opération : la nature n'agit jamais rigoureuſement. Ainſi on n'a aucune raiſon d'aſſûrer qu'un atome de moins ſur la terre ſerait la cauſe de la deſtruction de la terre.

Il en eſt de même des événemens. Chacun d'eux a ſa cauſe dans l'événement qui précède ; c'eſt une choſe dont aucun philoſophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération céſarienne à la mère de Céſar, Céſar n'aurait pas détruit la république ; il n'eût pas adopté Octave, & Octave n'eût pas laiſſé l'empire à Tibère. Maximilien épouſe l'héritière de la Bourgogne & des Pays-bas, & ce mariage devient la ſource de deux cent ans de guerre. Mais que Céſar ait craché à droite ou à gauche, que l'héritière

de Bourgogne ait arrangé ſa coëffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au ſyſtème général.

Il y a donc des événemens qui ont des effets, & d'autres qui n'en ont pas. Il en eſt de leur chaîne comme d'un arbre généalogique; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, & d'autres qui continuent la race. Pluſieurs événemens reſtent ſans filiation. C'eſt ainſi que dans toute machine, il y a des effets néceſſaires au mouvement, & d'autres effets indifférens qui ſont la ſuite des premiers, & qui ne produiſent rien. Les rouës d'un carroſſe ſervent à le faire marcher; mais qu'elles faſſent voler un peu plus ou un peu moins de pouſſière, le voyage ſe fait également. Tel eſt donc l'ordre général du monde, que les chaînons de la chaîne ne ſeraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'eſt pas dans un plein abſolu; il eſt démontré que les corps céleſtes ſont leurs révolutions dans l'eſpace non réſiſtant. Tout l'eſpace n'eſt pas rempli. Il n'y a donc pas une ſuite de corps depuis un atome juſqu'à la plus reculée des étoiles. Il peut donc y avoir des intervalles immenſes entre les êtres ſenſibles, comme entre les inſenſibles. On ne peut donc aſſurer que l'homme ſoit néceſſairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une ſuite non interrompue. *Tout eſt enchaîné*, ne veut dire autre choſe, ſinon, que tout eſt arrangé. Dieu eſt la cauſe & le maître de cet arrange-

rangement. Le Jupiter d'Homère était l'esclave des destins. Voyez Clarke *Traité de l'existence de Dieu.*

b) *La balance à la main, Bayle enseigne à douter.*

Une centaine de remarques répandues dans le dictionnaire de Bayle lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'*origine du mal* indécise. Chez lui toutes les opinions sont exposées; toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent, sont également approfondies; c'est l'avocat général des philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme Ciceron, qui souvent dans ses ouvrages philosophiques soutient son caractère d'académicien indécis, ainsi que l'a remarqué le savant & judicieux abbé d'Olivet.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence & si vainement contre Bayle: j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité: ils devraient apprendre de lui à raisonner & à être modérés. Jamais d'ailleurs le philosophe Bayle n'a nié ni la Providence ni l'immortalité de l'ame. On traduit Ciceron, on le commente, on le fait servir à l'éducation des princes. Mais que trouve-t-on presque à chaque page dans Ciceron parmi plusieurs choses admirables? On y trouve que *s'il est une Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savait qu'ils devaient abuser.* „ Sic vestra ista providentia reprehendenda quæ rationem dederit eis

„ quo

„ quos ſcierit ea perverſè uſuros. [*Libro tertio* „ *de naturâ Deorum.*]

Jamais perſonne n'a cru que la vertu vint des Dieux, & on a eu raiſon. „ Virtutem nunquàm „ Deo acceptam nemo retulit, nimirùm rectè. „ *Idem.*

Qu'un Criminel meure impuni, vous dites que les Dieux le frapent dans ſa poſtérité. Une ville ſouffrirait-elle un législateur qui condamnerait les petits enfans pour les crimes de leur grand-pere? „ Ferretne ulla civitas latorem legis ut „ condemnaretur nepos ſi avus deliquiſſet?

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que Ciceron finit ſon livre de la *Nature des Dieux* ſans réfuter de telles aſſertions. Il ſoutient en cent endroits la mortalité de l'ame dans ſes Tuſculanes, après avoir ſoutenu ſon immortalité.

Il y a bien plus. C'eſt à tout le ſénat de Rome qu'il dit dans ſon plaidoyer pour Cluentius: *Quel mal lui a fait la mort? Nous rejettons tous les fables ineptes des enfers. Qu'eſt-ce donc que la mort lui a ôté, ſinon le ſentiment des douleurs?* „ Quid illi mors attulit mali, niſi forte ineptiis „ ac fabulis ducimur ut exiſtimemus illum apud „ inferos ſupplicia perferre? quæ ſi falſa ſunt, „ quod omnes intelligunt, quid ei mors eripuit „ præter ſenſum doloris?

Enfin dans ſes lettres où le cœur parle, ne dit-il pas, *Cum non ero, ſenſu omni carebo*: „ Quand je ne ſerai plus, tout ſentiment périra „ avec moi?

Jamais Bayle n'a rien dit d'approchant. Cepen-

pendant on met Ciceron entre les mains de la jeuneſſe ; on ſe déchaine contre Bayle : Pourquoi ? C'eſt que les hommes ſont inconſéquens, c'eſt qu'ils ſont injuſtes.

c) Que ſuis je? où ſuis-je? où vais-je ? & d'où ſuis-je tiré ?

Il eſt clair que l'homme ne peut par lui-même être inſtruit de tout cela. L'eſprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience ; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre exiſtence, ni ce qui eſt après, ni ce qui anime notre exiſtence préſente. Comment avons-nous reçu la vie ? quel reſſort la ſoutient ? comment notre cerveau a-t-il des idées & de la mémoire ? comment nos membres obéïſſent-ils incontinent à notre volonté ? &c. nous n'en ſavons rien. Ce globe eſt-il ſeul habité ? A-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même inſtant ? Chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante ? Chaque genre d'animaux eſt-il produit ou non par deux premiers animaux ? Les plus grands philoſophes n'en ſavent pas plus ſur ces matières que les plus ignorans des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire : *La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule ?* Le proverbe eſt bas : mais il confond la plus haute ſageſſe, qui ne ſait rien ſur les premiers principes des choſes ſans un ſecours ſurnaturel.

d) Mais il pouvait encor ajouter l'eſpérance.

La plûpart des hommes ont eu cette eſpérance, avant même qu'ils euſſent le ſecours de

de la révélation. L'eſpoir d'être après la mort, eſt fondé ſur l'amour de l'être pendant la vie; il eſt fondé ſur la probabilité que ce qui penſe penſera. On n'en a point de démonſtration, parce qu'une choſe démontrée eſt une choſe dont le contraire eſt une contradiction, & parce qu'il n'y a jamais eu de diſputes ſur les vérités démontrées. Lucrèce pour détruire cette eſpérance apporte dans ſon troiſiéme livre des argumens dont la force afflige; mais il n'oppoſe que des vraiſemblances à des vraiſemblances plus fortes. Pluſieurs Romains penſaient comme Lucrèce; & on chantait ſur le théâtre de Rome; *Poſt mortem nihil eſt, Il n'eſt rien après la mort.* Mais l'inſtinct, la raiſon, le beſoin d'être conſolé, le bien de la ſocieté prévalurent; & les hommes ont toujours eu l'eſpérance d'une vie à venir : eſpérance, à la vérité, ſouvent accompagnée de doute. La révélation détruit le doute, & met la certitude à la place.



PRE-

PRÉFACE

SUR LE POËME

DE LA

LOI NATURELLE.

ON ſait aſſez que ce poëme n'avait point été fait pour être public : c'était depuis trois ans un ſecret entre un grand roi & l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, & bientôt après il y fut imprimé pluſieurs fois d'une manière auſſi fautive que les autres ouvrages qui ſont partis de la même plume.

Il ſerait juſte d'avoir plus d'indulgence pour un écrit ſecret tiré de l'obſcurité où ſon auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expoſe lui-même au grand jour. Il ſerait encor juſte de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèſe de théologie. Ces deux poëmes ſont les fruits d'un arbre tranſplanté. Quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques perſonnes : ils ſont d'un climat étranger ; mais il n'y en a aucun d'empoiſonné, & pluſieurs peuvent être ſalutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expoſe en liberté ſes ſentimens. La plupart des livres reſſemblent à ces converſations

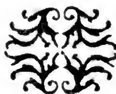
tions générales & gênées, dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. L'auteur a dit ici ce qu'il a pensé à un prince philosophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontens de cette ébauche: ils ont jugé que le poëme sur la loi naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet & plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges, ne doivent surprendre personne: elles n'avaient rien de la flaterie, elles partaient du cœur; ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges & les bontés dont le monarque le comblait; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changemens survenus depuis dans un commerce si honorable pour la littérature, n'ont point altéré les sentimens qu'il avait fait naître.

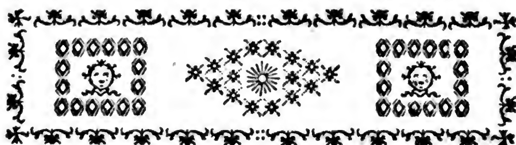
Enfin puisqu'on a arraché au secret & à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir; & on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir partout, la vraie philosophie domte toujours cette faiblesse.

Au

Au reste ce faible essay fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce tems-là. Elle était intitulée, *Du Souverain Bien*, & elle devait l'être, *Du Souverain mal.* On y prétendait qu'il n'y a ni vertu, ni vice, & que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre ame. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même sent cette faute. La fille sauvage trouvée près de Châlons avoua que dans la colère elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle étancha ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour propre, font bien de l'honneur à l'amour propre. Qu'on appelle la raison & les remords comme on voudra, ils existent, & ils sont les fondemens de la loi naturelle.



LA



LA
LOI NATURELLE,
POËME
EN QUATRE PARTIES.

EXORDE.

O Vous, dont les exploits, le règne & les ouvrages
Deviendront la leçon des héros & des sages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du sort,
Le trône & la cabane, & la vie & la mort;
Philosophe intrépide, affermissez mon ame,
Couvrez-moi des rayons de cette pure flâme,
Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur, où le monde est plongé,
Apportons, s'il se peut, une faible lumière.
Nos premiers entretiens, notre étude première,
Etaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau*:
Quelques traits échapés d'une utile morale,
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle;

Mais

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré.
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être,
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole, & quelquefois divin,
L'art des vers est dans Pope utile au genre-humain.
Que m'importe en effet que le flateur d'Octave,
Parasite discret, non moins qu'adroit esclave,
Du lit de sa Glycère, ou de Ligurinus,
En prose mesurée insulte à Crispinus ?
Que Boileau répandant plus de sel que de grace,
Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse ?
Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas ?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
    De l'esprit qui vous meut vous recherchez l'essence,
Son principe, sa fin, & surtout son devoir.
Voyons sur ce grand point ce qu'on a pû savoir;
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits :
Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obscur de la théologie ?
Origène & Jean Scot sont chez vous sans crédit :
La nature en fait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Ecartons ces romans qu'on apelle systêmes ;
Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.

PREMIERE PARTIE.

DIEU *a donné aux hommes les idées de la justice, & la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est là cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée. C'est ce seul principe qu'on dévelope ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, & non de la religion & de ses augustes mystères.*

SOit *a* qu'un être inconnu, par lui seul existant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant,
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle;
Que l'ame, ce flambeau souvent si ténébreux,
Ou soit un de nos sens, ou subsiste sans eux:
Vous êtes sous la main de ce maitre invisible.
Mais du haut de son trône obscur, inaccessible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De sa grandeur suprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux, flatent-ils sa puissance?
Est-ce le peuple altier, conquérant de Bisance,
Le tranquille Chinois, le Tartare indomté,
Qui connait son essence, & suit sa volonté?
Différens dans leurs mœurs, ainsi qu'en leur hommage,
Ils

a Voyez les notes à la fin du Poëme.

Ils lui font tenir tous un différent langage.
Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'imposteurs odieux : *
Et sans vouloir sonder, d'un regard téméraire,
De la loi des chrêtiens l'ineffable mystère,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raison si Dieu n'a point parlé.
La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire;
Les ressorts de son ame, & l'instinct de ses sens.
Le ciel à ses besoins soumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans son oreille est par l'air apporté.
Sans efforts & sans soins son œil voit la lumière.
Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première,
L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, & Dieu serait caché!
Quoi! le plus grand besoin que j'aye en ma misère,
Est le seul qu'en effet je ne peux satisfaire!
Non: le Dieu qui m'a fait, ne m'a point fait en vain.
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé, mais c'est à l'univers;

Ee 2 Il

* Il faut distinguer Confutzée, qui s'en est tenu à la religion naturelle, & qui a fait tout ce qu'on peut faire sans révélation.

Il n'a point de l'Egypte habité les déserts.
Delphes, Delos, Ammon, ne sont pas ses asyles.
Il ne se cacha point aux antres des Sibylles.
La morale uniforme en tout tems, en tout lieu,
A des siécles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, & la vôtre.
De ce culte éternel la nature est l'apôtre;
Le bon sens la reçoit, & les remords vengeurs,
Nés de la conscience, en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix partout se fait entendre.
  Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,
Ait pour se repentir consulté des augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures;
Ils auraient à prix d'or absous bientôt le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi;
Honteux, desespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine à la Chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie,
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHERIS TA PATRIE.
Ainsi le froid Lappon crut un être éternel;
Il eut de la justice un instinct naturel;
Et le nègre vendu sur un lointain rivage,
Dans les nègres encor aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement, dans le fond de son cœur:
» Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,

» De

» De déchirer le ſein qui nous donna naiſſance !
» Dieu juſte, Dieu parfait ! que le crime a d'appas !
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, univerſelle,
Que reſpecte le crime en s'élevant contre elle.
Eſt-ce nous qui créons ces profonds ſentimens?
Avons-nous fait notre ame ? avons-nous fait nos ſens ?
L'or qui nait au Pérou, l'or qui nait à la Chine,
Ont la même nature, & la même origine :
L'artiſan les façonne, & ne peut les former.
Ainſi l'être éternel, qui nous daigne animer,
Jetta dans tous les cœurs une même ſemence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'impoſture & d'erreur,
Il ne peut la changer ; ſon juge eſt dans ſon cœur.

SECONDE PARTIE.

Réponſes aux objections contre les principes d'une morale univerſelle. Preuve de cette vérité.

J'Entends avec Cardan, Spinoſa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne ſont que l'habitude, & les illuſions,
Qu'un beſoin mutuel inſpire aux nations.
Raiſonneur malheureux ; ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce beſoin ? pourquoi l'être ſuprême
Mit-il dans notre cœur à l'intérêt porté

Un inſtinct qui nous lie à la ſociété ?
Les loix que nous faiſons, fragiles, inconſtantes,
Ouvrages d'un moment, ſont partout différentes.
Jacob chez les hébreux put épouſer deux ſœurs ;
David, ſans offenſer la décence & les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendreſſe importune ;
Le pape au vatican n'en peut poſſéder une.
Là, le père à ſon gré choiſit ſon ſucceſſeur ;
Ici, l'heureux ainé de tout eſt poſſeſſeur.
Un Polaque à mouſtache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot ſa république entière.
L'empereur ne peut rien ſans ſes chers électeurs.
L'Anglais a du crédit, le pape a des honneurs.
Uſages, intérêts, culte, loix, tout diffère.
Qu'on ſoit juſte, il ſuffit, le reſte eſt arbitraire. *

Mais tandis qu'on admire & ce juſte & ce beau,
Londre immole ſon roi par la main d'un bourreau.
Du pape Borgia le bâtard ſanguinaire
Dans les bras de ſa ſœur aſſaſſine ſon frère.
Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux.
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendreſſe,
Empoiſonne ſon père en courant à confeſſe.
Sous le fer du méchant le juſte eſt abattu.
Hé bien ! conclurrez-vous qu'il n'eſt point de vertu ?
Quand des vents du midi les funeſtes haleines

De

* Il eſt évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choſes d'inſtitution, les loix civiles, la diſcipline, qui changent tous les jours ſelon le beſoin.

De femences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel en fon courroux
Ne laiffa la fanté féjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout eft paffager, le crime & le malheur.
De nos défirs fougueux la trompette fatale
Laiffe au fond de nos cœurs la règle & la morale.
C'eft une fource pure: en vain dans fes canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain fur la furface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
L'homme le plus injufte, & le moins policé,
S'y contemple aifément quand l'orage eft paffé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la juftice & de la confcience.
De la raifon naiffante elle eft le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, auffi-tôt elle inftruit:
Contrepoids toujours promt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de défirs, affervi, mais né libre;
Arme que la nature a mis en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate en un mot c'eft là l'heureux génie;
C'eft là ce Dieu fecret qui dirigeait fa vie,
Ce Dieu qui jufqu'au bout préfidait à fon fort,
Quand il but fans pâlir la coupe de la mort.
Quoi! cet efprit divin n'eft-il que pour Socrate?
Tout mortel a le fien qui jamais ne le flate.
Néron cinq ans entiers fut foumis à fes loix,

Cinq ans des corrupteurs il repouſſa la voix.
Marc-Aurèle appuyé ſur la philoſophie,
Porta ce joug heureux tout le tems de ſa vie.
Julien s'égarant dans ſa religion,
Infidèle à la foi, fidèle à la raiſon,
Scandale de l'égliſe, & des rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.

On inſiſte, on me dit; L'enfant dans ſon berceau
N'eſt point illuminé par ce divin flambeau;
C'eſt l'éducation qui forme ſes penſées,
Par l'exemple d'autrui ſes mœurs lui ſont tracées;
Il n'a rien dans l'eſprit, il n'a rien dans le cœur;
De ce qui l'environne il n'eſt qu'imitateur;
Il répète les noms de devoir, de juſtice,
Il agit en machine: & c'eſt par ſa nourrice
Qu'il eſt Juif ou Payen, fidèle ou Muſulman,
Vêtu d'un juſte-au-corps, ou bien d'un doliman.

Oui, de l'exemple en nous je ſais quel eſt l'empire.
Il eſt des ſentimens que l'habitude inſpire.
Le langage, la mode, & les opinions,
Tous les déhors de l'ame, & ſes préventions,
Dans nos faibles eſprits ſont gravés par nos pères,
Du cachet des mortels impreſſions légères.
Mais les premiers reſſorts ſont faits d'une autre main;
Leur pouvoir eſt conſtant, leur principe eſt divin.
Il faut que l'enfant croiſſe, afin qu'il les exerce;
Il ne les connait pas ſous la main qui le berce.
Le moineau dans l'inſtant qu'il a reçû le jour,
Sans plumes dans ſon nid peut-il ſentir l'amour?
Le renard en naiſſant va-t-il chercher ſa proïe?

Les insectes changeans, qui nous filent la soie,
Les essains bourdonnans de ces filles du ciel,
Qui paîtrissent la cire & composent le miel,
Si-tôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage ?
Tout meurit par le tems, & s'accroit par l'usage.
Chaque être a son objet, & dans l'instant marqué
Il marche vers le but par le ciel indiqué.
De ce but, il est vrai, s'écartent nos caprices.
Le juste quelquefois commet des injustices.
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait.
De soi-même en tout tems quel cœur est satisfait ?

L'homme (on nous l'a tant dit) est une énigme obscure ;
Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature ?
Avez-vous pénétré, philosophes nouveaux,
Cet instinct sûr & promt qui sert les animaux ?
Dans son germe impalpable avez-vous pû connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, & qui meurt pour renaître ?
Sur ce vaste univers un grand voile est jetté ;
Mais dans les profondeurs de cette obscurité,
Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre ?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.

Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts,
Alluma des soleils & souleva des mers ;
Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites,
Tous les mondes naissans connurent leurs limites.
Il imposa des loix à Saturne, à Vénus,
Aux seize orbes divers dans nos cieux contenus,
Aux élémens unis dans leur utile guerre,
A la course des vents, aux fléches du tonnerre,
A l'animal qui pense, & né pour l'adorer,

Au

Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer?
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
* D'ajouter nos décrets à ces loix immortelles?
Hélas! ferait-ce à nous, fantômes d'un moment,
Dont l'être imperceptible est voisin du néant,
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en Dieux des ordres à la terre?

TROISIEME PARTIE.

Que les hommes ayant pour la plûpart défiguré, par les opinions qui les divisent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent se suporter les uns les autres.

L'Univers est un temple où siége l'Eternel.
Là † chaque homme à son gré veut bâtir un autel.
Chacun vante sa foi, ses saints, & ses miracles,
Le sang de ses martyrs, la voix de ses oracles.
L'un pense, en se lavant cinq ou six fois par jour,
Que le ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire.
L'autre a du dieu Brama désarmé la colère,

Et

* On ne doit entendre par ce mot *Décrets* que les opinions passagères des hommes qui veulent donner leurs sentimens particuliers pour des loix générales.

† [Chaque homme] signifie clairement chaque particu-

Et pour s'être abſtenu de manger du lapin,
Voit le ciel entr'ouvert, & des plaiſirs ſans fin.
Tous traitent leurs voiſins d'impurs & d'infidelles;
De chrêtiens diviſés les infames querelles
Ont au nom du Seigneur apporté plus de maux,
Répandu plus de ſang, creuſé plus de tombeaux;
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a déſolé jamais l'Allemagne & la France.
Un doux inquiſiteur, un crucifix en main,
Au feu par charité fait jetter ſon prochain,
Et pleurant avec lui d'une fin ſi tragique,
Prend pour s'en conſoler ſon argent qu'il s'applique,
Tandis que de la grace ardent à ſe toucher,
Le peuple en louant Dieu danſe autour du bucher.
On vit plus d'une fois, dans une ſainte yvreſſe,
Plus d'un bon catholique, au ſortir de la meſſe,
Courant ſur ſon voiſin, pour l'honneur de la foi,
Lui crier, *Meurs, impie, ou penſe comme moi.*
Calvin & ſes ſupôts, guettés par la juſtice,
Dans Paris en peinture allèrent au ſuplice.
Servet fut en perſonne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été ſouverain,
Il eût pour argument contre ſes adverſaires,
Fait ſerrer d'un lacet le cou des trinitaires.
Ainſi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux.

D'où

ticulier qui veut s'ériger en légiſlateur, & il n'eſt ici queſtion que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

D'où vient que deux cent ans cette pieuse rage
De nos ayeux grossiers fut l'horrible partage?
C'est que de la nature on étouffa la voix;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des loix;
C'est que l'homme amoureux de son sot esclavage,
Fit dans ses préjugés Dieu même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous.
Enfin grace en nos jours à la philosophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels plus instruits en sont moins inhumains:
Le fer est émoussé, les buchers sont éteints.
Mais si le fanatisme était encor le maître,
Que ces feux étouffés seraient promts à renaître!
On s'est fait, il est vrai, le généreux effort
D'envoyer moins souvent ses frères à la mort.
* On brûle moins d'hébreux dans les murs de Lisbonne;
Et même le Muphti, qui rarement raisonne,
Ne dit plus aux chrêtiens que le Sultan soumet,
Renonce au vin, barbare, & crois à Mahomet.
† Mais du beau nom de chien ce Muphti nous honore;
Dans le fond des enfers il nous envoye encore.

Nous

* On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuse, dans laquelle on alluma trop souvent des buchers.

† Les Turcs appellent indifféremment les chrêtiens *Infidèles & Chiens.*

‡ On respecte cette maxime, *hors de l'église point de salut*; mais tous les hommes sensés trouvent ridicule & abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale & comminatoire contre des hommes qui sont leurs supérieurs & leurs maîtres

Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
Le peuple circoncis vainqueur de tant de rois,
Londre, Berlin, Stockholm, & Genève, & vous-même,
Vous êtes, ô grand roi ! compris dans l'anathême.
En vain par des bienfaits signalant vos beaux jours,
A l'humaine raison vous donnez des secours,
Aux beaux arts des palais, aux pauvres des asyles,
Vous peuplez les déserts, & les rendez fertiles.
De fort savans esprits jurent sur leur salut,
Que vous êtes sur terre un fils de Belzebut.

Les vertus des Payens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable ! odieuses maximes !
Gazettier clandestin, dont la platte acreté
Damne le genre-humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels tes semblables,
Paîtris des mains de Dieu pour le plaisir des diables.
N'ès-tu pas satisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montagne & Montesquieu ?
Penses-tu que Socrate, & le juste Aristide,
Solon, qui fut des Grecs & l'exemple & le guide,
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,

Aux

tres en tout genre : les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'archevêque Tillotson aurait-il jamais écrit à l'archevêque Fénelon, *Vous êtes damné ?* Et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoye des secours, *Mon frère, vous irez à tous les diables ?* La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous, est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, & dont il n'est permis à aucun particulier de se servir.

Aux fureurs des démons sont livrés en partage ;
Par le Dieu bienfaisant dont ils étaient l'image ?
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
D'un cœur de chérubins au ciel environné,
Pour avoir quelque tems, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance, & croupi dans la crasse ?
Sois sauvé, j'y consens, mais l'immortel Newton,
Mais le savant Leibnitz, & le sage Addisson,
b Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse ;
Ces esprits qui semblaient de Dieu même éclairés,
Dans des feux éternels seront-ils dévorés ?
Porte un arrêt plus doux, prens un ton plus modeste ;
Ami, ne prévien point le jugement céleste,
Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu.
Ils ne t'ont point damné, pourquoi les damnes-tu ?
A la religion discrétement fidelle,
Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle ;
Et sans noyer autrui songe à gagner le port :
Qui pardonne a raison, & la colère a tort.
Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfans du même Dieu, vivons du moins en frères ;
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours si chérie :
Notre cœur égaré, sans guide & sans appui,

Est

b) Voyez les notes à la fin du poëme.

Eſt brûlé de déſirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
De la ſociété les ſecourables charmes
Conſolent nos douleurs au moins quelques inſtans:
Remède encor trop faible à des maux ſi conſtans.
Ah! n'empoiſonnons pas la douceur qui nous reſte.
Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés.

QUATRIEME PARTIE.

C'eſt au Gouvernement à calmer les malheureuſes diſputes de l'école qui troublent la Société.

OUi, je l'entens ſouvent de votre bouche auguſte,
Le premier des devoirs, ſans doute, eſt d'être juſte;
Et le premier des biens eſt la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pû, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différends que la diſpute enfante,
Maintenir dans l'état une paix ſi conſtante?
D'où vient que les enfans de Calvin, de Luther,
Qu'on croit de-là les monts bâtards de Lucifer,
Le Grec & le Romain, l'empeſé Quiétiſte,
Le Quakre au grand chapeau, le ſimple Anabatiſte,
Qui jamais dans leur loi n'ont pû ſe réunir,
Sont tous, ſans diſputer, d'accord pour vous bénir?
C'eſt que vous êtes ſage, & que vous êtes maître.
Si le dernier Valois, hélas! avait ſçu l'être,

Jamais

Jamais un jacobin, guidé par son prieur,
De Judith & d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint Cloud sa funeste entreprise:
* Mais Valois aiguisa le poignard de l'église,
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ses sujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles:
Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser,
Pour les anéantir, il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres,
Crut pourtant, sur la foi d'un confesseur Normand,
Jansénius à craindre, & Quesnel important;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sotises.
De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent bavards en fourure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jésuites, cordeliers,
Troublèrent tous l'état par leurs doctes scrupules:
† Le régent plus sensé les rendit ridicules:
Dans la poussière alors on les vit tous rentrer.
L'œil du maître suffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des présens de Pomone,
Des filles du printemps, des trésors de l'automne,
Maître de son terrain, ménage aux arbrisseaux

Les

* Il ne faut pas entendre par ce mot l'église catholique, mais le poignard d'un ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'église de ces tems-là, détestés par l'église de tous les tems.

† Ce ridicule si universellement senti par toutes les nations,

Les ſecours du ſoleil, de la terre & des eaux;
Par de légers appuis ſoutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles;
Et des arbres touffus, dans ſon clos renfermés,
Emonde les rameaux de la ſêve affamés.
Son docile terrain répond à ſa culture;
Miniſtre induſtrieux des loix de la nature,
Il n'eſt pas traverſé dans ſes heureux deſſeins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ſes mains,
Ne prétend pas le droit de ſe rendre ſtérile:
Et du ſol épuiſé tirant un ſuc utile,
Ne va pas refuſer à ſon maître affligé
Une part de ſes fruits dont il eſt trop chargé.
Un jardinier voiſin n'eut jamais la puiſſance
De diriger des cieux la maligne influence,
De maudire ſes fruits pendans aux eſpaliers,
Et de ſécher d'un mot ſa vigne & ſes figuiers.
Malheur aux nations dont les loix oppoſées
Embrouillent de l'état les rênes diviſées!
Le ſénat des Romains, ce conſeil de vainqueurs,
Préſidait aux autels, & gouvernait les mœurs,
Reſtraignait ſagement le nombre des Veſtales,
D'un peuple extravagant réglait les Bacchanales.
Marc-Aurèle & Trajan mêlaient aux champs de Mars
Le bonnet de pontife au bandeau des Céſars:

L'uni-

nations, tombe ſur les grandes intrigues pour de petites choſes, ſur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pû s'entendre ſur plus de quatre mille volumes imprimés.

L'univers reposant sous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie;
Ces grands législateurs d'un saint zèle enyvrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets sacrés.
Rome encor aujourd'hui conservant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes:
Ses citoyens en paix sagement gouvernés
Ne sont plus conquèrans, & sont plus fortunés.
Je ne demande pas que dans sa capitale,
Un roi portant en main la crosse épiscopale,
Au sortir du conseil, allant en mission,
Donne au peuple contrit sa bénédiction:
Toute église a ses loix, tout peuple a son usage;
Mais je prétends qu'un roi, que son devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la sûreté,
A sur tous ses sujets égale autorité; *
Ils sont tous ses enfans: cette famille immense
Dans ses soins paternels a mis sa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le soldat,
Sont tous également les membres de l'état.
De la religion l'appareil nécessaire,
Confond aux yeux de Dieu le grand & le vulgaire;
Et les civiles loix, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout état doit être universelle.
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.

Je

* Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'état n'ait ses distinctions, ses privilèges indispensablement attachés à ses fonctions. Ils jouïssent de ces privilèges dans tout pays: mais la loi générale lie également tout le monde.

Je n'en dirai pas plus ſur ces points délicats.
Le ciel ne m'a point fait pour régir les états,
Pour conſeiller les rois, pour enſeigner les ſages;
Mais du port où je ſuis, contemplant les orages,
Dans cette heureuſe paix où je finis mes jours,
Éclairé par vous-même, & plein de vos diſcours,
De vos nobles leçons ſalutaire interprète,
Mon eſprit ſuit le vôtre, & ma voix vous répète.
Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'eſt que les préjugés ſont la raiſon des ſots;
Il ne faut pas pour eux ſe déclarer la guerre:
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;
Et parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans des ſentiers ſecrets le ſage doit marcher.
La paix enfin, la paix, que l'on trouble & qu'on aime,
Eſt d'un prix auſſi grand que la vérité même.

PRIERE.

O DIEU qu'on méconnait, ô DIEU que tout annonce,
Enten les derniers mots que ma bouche prononce.
Si je me ſuis trompé, c'eſt en cherchant ta Loi:
Mon cœur peut s'égarer, mais il eſt plein de toi.
Je vois ſans m'allarmer l'éternité paraître,
Et je ne puis penſer qu'un DIEU qui m'a fait naître,
Qu'un DIEU qui ſur mes jours verſa tant de bienfaits,
Quand mes jours ſont éteints, me tourmente à jamais.

NOTES.

a Soit qu'un Etre inconnu, &c.

Dieu étant un être infini, ſa nature a dû être inconnuë à tous les hommes. Comme cet ouvrage eſt tout philoſophique, il a falu raporter les ſentimens des philoſophes. Tous les anciens, ſans exception, ont cru l'éternité de la matière; c'eſt preſque le ſeul point ſur lequel ils convenaient. La plûpart prétendaient que les dieux avaient arrangé le monde; nul ne ſavait que Dieu l'avait tiré du néant. Ils diſaient que l'intelligence céleſte avait par ſa propre nature le pouvoir de diſpoſer de la matière, & que la matière exiſtait par ſa propre nature.

Selon preſque tous les philoſophes & les poëtes, les grands Dieux habitaient loin de la terre. L'ame de l'homme, ſelon pluſieurs, était un feu céleſte; ſelon d'autres, une harmonie réſultante de ſes organes; les uns en faiſaient une partie de la Divinité, *Divinæ particulam auræ*; les autres, une matière épurée, une quinteſſence; les plus ſages, un être immatériel: mais quelque ſecte qu'ils ayent embraſſée, tous, hors les Epicuriens, ont reconnu que l'homme eſt entiérement ſoumis à la Divinité.

Et

b) *Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse*
A de l'esprit humain posé la borne heureuse ;

Le modeste & sage Locke est connu pour avoir dévelopé toute la marche de l'entendement humain, & pour avoir montré les limites de son pouvoir. Convaincu de la faiblesse humaine, & pénétré de la puissance infinie du créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de notre ame que par la foi : il dit que l'homme n'a point par lui-même assez de lumière pour assurer que Dieu ne peut pas communiquer la pensée à tout être auquel il daignera faire ce présent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encor dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un Cartésianisme aussi faux en tout que le péripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur & profondeur : ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie & d'autres proprietés ; que ses élémens sont indivisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'Etre tout-puissant ; ils ne faisaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matière, nous ne connaissons point le fond de cet être. Ils devaient songer que l'on a longtems agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance. Ils devaient s'interroger eux-mêmes & sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abime.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir, n'est point une substance, un être à part; il parait que c'est un don du Créateur. Locke dit que ce meme Créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse, qui nous soumet plus que toute autre à l'Etre suprême, la pensée accordée à un élément de matière, n'en est pas moins pure, moins immortelle, que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable : la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que Locke propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pû faire, & non ce que Dieu a fait. Il ne connait point ce que c'est que la matière : il avoue qu'entre elle & Dieu il peut y avoir une infinité de substances créées absolument différentes les unes des autres : la lumière, le feu élémentaire parait en effet, comme on l'a dit, dans les élémens de Newton, une substance mitoyenne entre cet être inconnu nommé matière, & d'autres êtres encor plus inconnus. La lumiere ne tend point vers un centre comme la matière; elle ne paraît pas impénétrable; aussi Newton dit souvent dans son optique, *Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps, ou non.*

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances; & que Dieu est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être tel qu'il soit a des idées; nous en sommes bien loin : nous ne saurons jamais comment un ver

de

de terre a le pouvoir de ſe remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu & ſentir ſon néant. Telle eſt la philoſophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il eſt plus ſimple; & c'eſt cette ſoumiſſion à Dieu qu'on a oſé apeller impiété; & ce ſont ſes ſectateurs convaincus de l'immortalité de l'ame qu'on a nommé matérialiſtes; & c'eſt un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelque phyſique a donné le nom d'ennuyeux.

Quand même Locke ſe ſerait trompé ſur ce point, (ſi on peut pourtant ſe tromper en n'affirmant rien) cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici: il eſt le premier, ce me ſemble, qui ait montré qu'on ne connait aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières; il eſt le premier qui ait fait voir ce que c'eſt que l'identité, & ce que c'eſt que d'être la même perſonne, le même ſoi: il eſt le premier qui ait prouvé la fauſſeté du ſyſtème des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématiſerent les idées innées, quand Deſcartes les établit, & qui anathématiſèrent enſuite les adverſaires des idées innées, quand Locke les eut détruites. C'eſt ainſi que jugent les hommes qui ne ſont pas philoſophes.

NB. *Le Lecteur curieux peut conſulter le chapitre ſur Locke dans les Mélanges de Littérature*, &c. &c.

TABLE DES PIECES

contenues dans ce Volume.

Ode

Lettre

Au

Lettre

Fin de la Table.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

